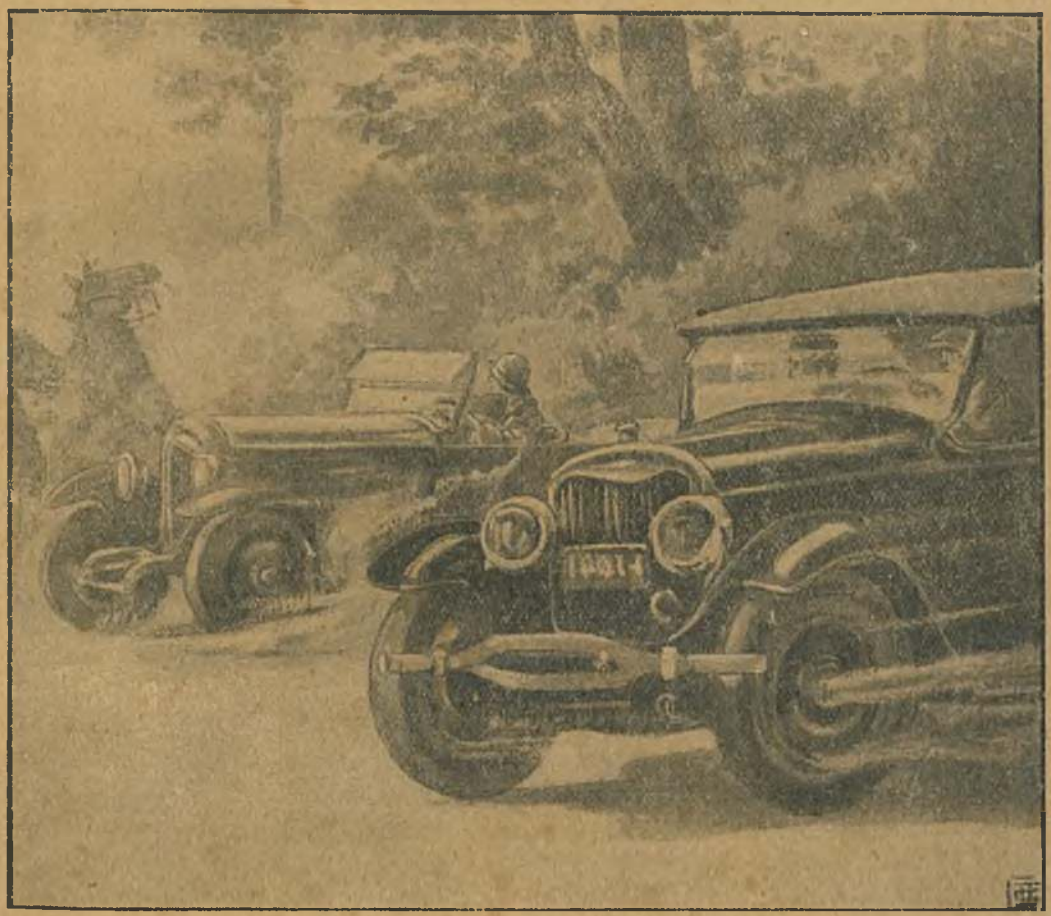
LE ROMAN COMPLET

1 Fr. 25
LE VOLUME

MAURICE FERRIÈRES

MISS TORPEDO



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et Cie
Éditeurs
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS
366

C30785

MAURICE FERRIÈRES

MISS TORPEDO

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et Cie
Editeurs
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Tous droits de traduction, production, adaptation réservés pour tous pays

La puissante action des PILULES PINK pénètre profondément l'organisme. Les forces se relèvent promptement, l'appétit se réveille, les digestions se font mieux, l'atonie des organes se dissipe. Cette puissante action tient à ce que les PILULES PINK apportent à l'organisme ce qui est, en premier lieu, indispensable à son bon fonctionnement : un sang riche en globules rouges, un sang qui nourrit abondamment tous les organes. C'est, en effet, la principale vertu des PILULES PINK de reconstituer la richesse du sang et, aussi, de retremper les nerfs. Aussi cet excellent remède répond-il exactement aux besoins des organismes affaiblis, anémiés, débilités, épuisés.

Les Pilules Pink

Sont en vente dans toutes les pharmacies. Dépôt: Phcie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. 7 fr. la boîte ; 39 fr. les 6 boîtes, plus 0 fr. 85 de timbre-taxe par boîte.

MAURICE FERRIÈRES

MISS TORPEDO

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Tout de même, les Verrans pourraient bien faire empierrer le chemin qui conduit chez eux ; ils en usent assez pour cela et ce ne serait pas du luxe, grommela Georges de Peyrolas avec humeur. Seulement, voilà, il faudrait que Mme Mère consentît à desserrer les cordons de sa bourse, et, dame, c'est une opération à laquelle elle n'aime guère se livrer !...

En effet, depuis que la voiture du jeune homme, un léger cabriolet 6 HP, avait quitté la route nationale venant de Poitiers pour s'engager sur celle qui conduit au village de Meyac, le malheureux véhicule était singulièrement cahoté.

De lourds camions avaient creusé de leurs roues le terrain détrempé par les pluies de printemps, si bien qu'à cette heure celui-ci n'était rien moins que praticable.

Bon gré, mal gré, de Peyrolas dut ralentir l'allure, d'autant que la pente s'accentuait, dévalant sur la Brotière, une charmante et claire petite rivière dont les eaux fraîches miroitaient à travers la campagne, ainsi qu'un mince ruban d'argent.

Machinalement, Georges parcourut d'un coup d'œil ce paysage qu'il connaissait bien à présent.

Là-bas, à moins de cinq cents mètres, le gros bourg de Meyac dressait ses maisons aux façades blanches et neuves, toutes construites sur le même modèle et que précédait un identique jardinet.

Au delà, dans une boucle de la rivière, s'apercevaient les filatures Verrans, dont les hautes cheminées crachaient des torrents de fumée noire, sombre panache de deuil tranchant brutalement sur le fond bleu du ciel.

C'est que, depuis deux mois, de Peyrolas faisait bien ce parcours trois fois par semaine.

Une chance qu'il avait eue de connaître jadis, alors qu'il faisait son droit au Quartier Latin, le jeune Daniel, l'héritier des puissants industriels ; aussi, le Préfet de la Vienne, dont Georges était le secrétaire général, l'encourageait-il à cultiver cette relation des plus utiles.

Il est vrai que le jeune homme n'en avait guère besoin de ces encouragements ; mieux que personne, il comprenait tout le parti qu'à l'occasion il en pourrait tirer.

C'est que, bien qu'ils ne fussent établis dans le pays que depuis une dizaine d'années, les Verrans s'étaient rapidement taillé une situation de premier ordre.

Avant la guerre, leur filature était installée à Roubaix ; comme tant d'autres, ils avaient fui devant l'invasion allemande, et, peu après, ils avaient appris que leurs usines, ayant été méthodiquement déménagées par l'ennemi, avaient été incendiées.

C'était là un rude coup pour la maison, nombre d'industriels ne l'auraient point surmonté.

Le chef de la maison Verrans ne s'était point laissé abattre.

Du jour au lendemain, il avait été décidé qu'on réédifierait les filatures détruites et qu'on poursuivrait la fabrication.

Meyac, un minuscule hameau situé à vingt kilomètres de Poitiers, avait été le lieu choisi pour cette reconstruction et, d'arrache-pied, on s'était mis au travail.

Les bâtiments avaient surgi de terre comme par miracle ; un outillage moderne et perfectionné y avait bientôt pris place ; on avait trouvé, parmi les réfugiés du Nord, le noyau d'ouvriers compétents, capables d'en former d'autres, et, pour loger le personnel, une sorte de cité ouvrière avait pris naissance.

Ç'avait été une de ces créations magiques comme il ne s'en produit qu'aux Etats-Unis, où, d'une année à l'autre, des villes s'érigent en plein désert.

Aujourd'hui, les filatures étaient plus pros-

pères que par le passé, et les trois mille ouvriers qu'elles employaient faisaient de leur chef un personnage influent dans le département.

La chose était d'autant plus extraordinaire, que ce chef était une femme ; Mme Adrienne Verrans, Mme Mère, comme l'appelait ironiquement de Peyrolas, une vieille dame de soixante-huit ans, vive et alerte ainsi qu'une jeune fille et qui, en dépit de l'âge, menait son monde à la baguette.

Cependant, de Peyrolas avait traversé le village, où les ménagères se trouvaient seules à cette heure, et quelques minutes plus tard, sa voiture, franchissant la haute porte charretière clôturant la cour de l'usine, venait s'arrêter devant le perron du pavillon directorial.

Lestement, le voyageur mit pied à terre et, avant d'une tape défroissé son pantalon gris, qui risquait d'être marqué aux genoux, il escalada les degrés qui s'offraient.

Le garçon de bureau qui veillait dans le vestibule, un vieux flamand à la physionomie encadrée d'une barbe blanche, salua le nouveau venu d'un sourire amical.

— Mme Verrans est-elle visible ? s'enquit de Peyrolas.

— Je vais voir, monsieur.

A ce moment, une porte s'ouvrit au fond de l'antichambre, et un homme de cinquante ans, à la physionomie terne et effacée, aux cheveux blonds clairsemés, aux yeux bleus clignotants derrière le miroitement des lunettes, se montra.

C'était M. Henri Verrans.

De Peyrolas et lui échangèrent une poignée de main, et sur une question du nouveau venu, le filateur répliqua :

— Vous voulez voir ma mère ? rien de plus facile... Au reste, de son bureau, elle vous a aperçu.

— Je ne la dérange pas ?

— Nullement... C'est elle qui m'envoyait au-devant de vous.

— En ce cas, je vous suis.

L'un derrière l'autre, les deux hommes traversèrent un vaste salon d'attente, puis ils pénétrèrent dans un cabinet de travail prenant jour par deux fenêtres sur la cour de l'usine.

La pièce était sévère et nue ; on devinait que ceux qui s'y trouvaient d'ordinaire, s'ils se souciaient du confortable, dédaignaient parfaitement le luxe.

Une vieille dame, aux cheveux argentés, qui écrivait, assise devant une grande table, se redressa, montrant son visage étroit, à peine ridé, où luisaient deux yeux bleus, les mêmes que ceux de son fils.

Mais, alors que, chez Henri, le regard avait une expression morne, chez la vieille Mme Verrans il était aigu et perçant, vous vrillant en quelque sorte jusqu'au fond de l'âme.

De taille moyenne, toujours exactement vêtue de noir, elle avait le geste brusque, la parole sèche et autoritaire.

— Une maîtresse femme ! disaient d'elle tous ceux qui la connaissaient, avec un hochement de tête approbatif.

C'est que la vie n'avait point été douce pour Mme Mère, ainsi que l'appelait de Peyrolas.

A vingt-deux ans, elle avait perdu son mari, qu'une mauvaise fièvre avait emporté en quarante-huit heures, au bout d'un an de mariage.

Elle avait son petit Henri qui venait de naître et une situation rien moins que brillante. En effet, à cette époque, l'industrie française traversait une crise des plus graves.

Le public, qui jusque-là s'était contenté des draps tissés à Elbeuf ou à Roubaix, commençait à s'engouer des lainages anglais, dont la fabrication est toute différente.

Chaque année, le chiffre d'affaires baissait pour nos filateurs, les uns, escomptant un prompt revirement de la mode, restreignaient leur fabrication ; d'autres, s'entêtant, continuaient à inonder le marché de pièces de tissus de plus en plus difficiles à écouler.

Mme Verrans avait jugé la situation d'un coup d'œil et, du jour au lendemain, elle s'était révélée chef d'entreprise aussi audacieux qu'avisé.

La clientèle voulait des peignés anglais, eh bien, on lui en donnerait.

Tant et si bien que, cinq ans plus tard, la maison Verrans avait repris sa prépondérance, que, depuis, elle n'avait plus perdue...

Lors de la déclaration de guerre, Mme Verrans avait de nouveau jugulé l'adversité, ainsi que nous l'avons dit, et cette création de Meyac était entièrement son œuvre.

La première arrivée à son bureau, elle le quittait la dernière ; son fils Henri, être bon, doux, intelligent et sensible, n'avait jamais joué auprès d'elle qu'un rôle de commis.

Elle l'avait marié jeune à la fille unique d'un banquier de Lille, créature aimable et simple qui lui avait apporté une grosse dot.

De cette union était né un fils, Daniel, l'ami de de Peyrolas, le seul être à l'égard de qui, peut-être, Mme Mère n'exerçât point sa tyrannie bienfaisante.

Pour lui, elle cessait d'être le patron, redevenant une grand'mère gâteau, capable de toutes les faiblesses.

Le culte que la vieille dame avait voué à son petit-fils s'étendait aux amis de celui-ci ; aussi, posant son porte-plume, accueillit-elle de Peyrolas avec un sourire.

— Bonjour, cher monsieur, c'est très aimable à vous de vous soucier de la vieille femme que je suis et de venir me présenter vos devoirs, au lieu de rejoindre directement Daniel.

— Chère madame, croyez que j'éprouve toujours un grand plaisir à me trouver en votre compagnie...

— Hum ! on dit cela.

— Parce que c'est la vérité.

— Et surtout parce que cela fait bien, sourit Mme Mère avec finesse.

De fait, elle comprenait bien que ce jeune homme élégant et oisif n'était guère fait pour le décor en lequel elle le recevait.

Après une jeunesse orageuse, Georges de Peyrolas, fils d'un sénateur de l'Aube, s'était réveillé un beau matin à peu près ruiné.

Tout compte fait, il se trouva que, ses créanciers payés, il lui restait encore quatre mille francs de rente. C'était peu pour un gaillard habitué à en dépenser vingt-cinq fois plus.

Fort heureusement, son père, de son vivant, avait rendu d'importants services à des personnages de marque qui se révélèrent reconnaissants.

On repêcha Georges, et c'est ainsi que, l'année précédente, il était arrivé à Poitiers en qualité de secrétaire général de la Préfecture de la Vienne.

Au physique, c'était un grand garçon de vingt-huit ans, aux cheveux blonds, aux traits réguliers, aux yeux gris audacieux et spirituels.

La bouche rouge, aux lèvres un peu fortes, dénotait la sensualité.

Avant tout, de Peyrolas était un jouisseur, et cela se voyait.

Cependant, Henri Verrans avait repris sa place en face de sa mère, et, sans se mêler à la conversation, il poursuivait sa besogne, annotant un bordereau.

— Téléphone donc à la maison pour prévenir Daniel que son ami est ici, fit Mme Adrienne.

— Bien, maman.

Docilement, Henri obéit, et quelques minutes s'écoulèrent.

Mme Verrans interrogeait de Peyrolas sur la réception qui se préparait au cercle républicain de Poitiers. En effet, ce jour même, Daniel, son petit-fils, devait y être admis.

— Tout se passera fort bien, chère madame, vous jouissez d'une sympathie universelle et, si beaucoup de nos membres ignorent votre petit-fils, en revanche, ils vous connaissent, et cela suffit, expliquait le secrétaire général.

Un bruit de pas résonnant dans la pièce voisine l'interrompit.

Presque aussitôt, une porte s'ouvrit vers la gauche, démasquant un long couloir reliant le pavillon directorial à la maison d'habitation des Verrans, laquelle se dressait au centre d'un grand parc limité par la rivière.

Un jeune homme venait d'apparaître au seuil du bureau : c'était Daniel.

De taille moyenne, très mince, un peu frêle même, il donnait une impression de délicatesse que ne démentait point le visage aux traits fins ainsi que ceux d'une fille.

Le front, haut, s'ombrageait de cheveux très noirs qui faisaient paraître le teint encore plus pâle.

Daniel avait les yeux bleus des siens, mais le regard en était indécis, un peu vague, comme si le jeune homme eût toujours été absorbé en quelque rêverie intérieure.

Bien qu'il eût vingt-six ans, un observateur superficiel lui en eût donné vingt-deux à peine.

En ce dernier rejeton, la forte race des Verrans apparaissait épuisée et comme lassée.

Daniel avait eu une enfance difficile ; sans cesse, il était malade, causant aux siens des alarmes renouvelées. Les médecins ayant ordonné le Midi, il avait passé une partie de son adolescence sur la Côte d'Azur ou en Italie. Comme son père et sa grand'mère, retenus à l'usine, ne pouvaient l'accompagner, c'était sa mère à qui on l'avait confié.

Chaque matin, elle devait expédier à Mme Adrienne un rapport circonstancié relatant les événements de la veille, et cela avait duré des années.

Henri Verrans et sa femme avaient, pour cette raison, presque toujours vécu loin l'un de l'autre ; leur ménage n'existait plus que de nom ; mais, de cela, Mme Mère n'avait cure.

Une seule chose comptait : la santé de Daniel.

Peu à peu, celle-ci se raffermissait cependant et, avec l'autorisation de la Faculté, le jeune homme, toujours sous l'égide maternelle, était venu se fixer à Paris.

C'est qu'un nouveau problème se posait pour Mme Adrienne.

Elle avait résolu de fabriquer elle-même les matières colorantes dont ses tissages avaient besoin ; Daniel serait donc chimiste, puisque, grâce à Dieu, il en avait la force.

Ses études terminées, son service militaire accompli, le jeune homme était parti pour l'Allemagne, afin d'étudier les procédés de fabrication de nos voisins.

Non sans peine, il avait obtenu de partir seul ; sa mère avait enfin réintégré Meyac.

Daniel, lui, n'était rentré que depuis deux mois, après trois ans d'absence ; aussitôt Mme Mère s'était occupée de lui créer une existence agréable.

Elle, qui ne s'était jamais souciée de savoir si son fils ou sa bru étaient satisfaits de la vie qui leur était faite, elle avait hautement déclaré que, si on voulait garder Daniel, il fallait qu'il se plût dans le pays.

Tout d'abord, on lui avait aménagé au premier étage de la vaste demeure familiale un appartement digne d'une petite maîtresse ! Puis, on avait envisagé le chapitre des distractions.

Celui-ci était plus difficile à ordonnancer, car, à Meyac, on ne s'amusait guère et jusque-là les Verrans s'étaient peu souciés d'entretenir des relations avec la bonne société de la province.

C'est sur ces entrefaites que Daniel, au cours d'une promenade à Poitiers, s'était trouvé en face de de Peyrolas.

Pour la vieille Mme Verrans, c'était là un coup de fortune. Ce Parisien élégant, que sa situation mettait en rapport avec tout le monde, serait le cicérone, l'amuseur de son petit-fils.

Voilà pourquoi elle lui réservait son accueil le plus aimable, le traitant en personnage d'importance, alors que, dans d'autres conditions, elle ne l'eût même pas honoré d'un coup d'œil.

Cependant, Daniel venait à sa grand'mère qui l'examinait d'un regard à la fois admiratif et perspicace.

— Bonjour, grand'maman... Mon cher Georges... je vous attendais chez moi...

— Attends, il me semble que ta cravate n'est pas très bien faite. Qu'en pensez-vous, monsieur de Peyrolas ?

Et la vieille Mme Verrans, immobilisant le jeune homme, quêtait presque anxieusement l'opinion du secrétaire général.

— Mais si, chère madame, Daniel est parfait... Au Grand Cercle, on n'est point habitué à tant d'élégance... Il va faire sensation ?

De fait, le jeune homme était infiniment chic en sa jaquette grise moulant son torse svelte. Un feutre de même nuance complétait sa toilette.

— Tu aurais peut-être dû mettre un haut-de-forme, risqua encore Mme Verrans.

— Mais non, grand'maman, nous sommes à la campagne. Et puis, j'ai vingt kilomètres à faire pour gagner la ville...

— Chère madame, je vous le répète, ainsi, il est parfait, intervint Georges que les préoccupations de Mme Mère faisaient sourire intérieurement.

— En ce cas, allez, messieurs, et ne rentrez pas trop tard, nous vous attendrons pour dîner.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes gens s'installaient dans le cabriolet du secrétaire général.

Debout à l'une des fenêtres de son bureau, Mme Adrienne assista à leur départ ; après quoi revenant vers son fils qui alignait toujours des chiffres :

— Pourvu que Daniel ne prenne pas froid... Ne trouves-tu pas que le vent tourne à l'Ouest ?...

— Nullement, maman... Et puis, la voiture de M. de Peyrolas est fermée, répartit sans impatience M. Henri, en homme habitué à entendre se manifester constamment de semblables inquiétudes.

— C'est juste. Passe-moi donc le dossier de la maison Mallet. Ils ont expédié une grosse commande, et je voudrais bien savoir où nous en sommes avec eux.

— Oh ! maman, les Mallet sont de vieux clients et, s'ils sont quelque peu gênés, nous devons les soutenir, il me semble. Les affaires sont tellement dures, à l'heure actuelle.

— Possible, mais alors on n'augmente pas ses frais généraux. Quel besoin M. Mallet avait-il de faire refaire ses magasins de la rue du Sentier, d'en ouvrir un autre uniquement [illegible] aux expositions, en plein Boulevard [illegible]ment de liens ? [illegible]uc. Les Mont-

— Il voudrait toucher la cl[illegible] une existence

— Et moi, je voudrais bi[illegible]lant de plaisirs

tures, riposta durement M[illegible]

tait le dossier ouvert de[illegible], vous me faites poser, passé des ordres pour

leur commande sera réduite à cent mille ! Tu m'entends, Henri ?

L'interpellé, qui était chargé de la direction commerciale, s'inclina sans mot dire, quoiqu'il n'approuvât point la décision prise.

Toujours, il s'était soumis à la direction maternelle. Ce n'était point aujourd'hui qu'il se permettrait de manifester quelque désapprobation...

Pendant ce temps, le cabriolet qui emportait les deux jeunes gens refaisait en sens inverse le chemin par lequel il était venu.

Ayant traversé Meyrac, il tressautait à nouveau sur les fondrières de la route et de Peyrolas, qui ne se souciait point de provoquer l'éclatement d'un des pneus, finit par prendre un train d'escargot.

— Déjà quatre heures et demie, murmura Daniel après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre, nous ne serons point à Poitiers avant cinq heures. Sera-ce suffisant ?

— Mais oui, les membres du Comité du Grand Cercle ne sont convoqués que pour cette heure-là. Au reste, sur la route nationale, nous reprendrons de la vitesse, mais, pour le moment, il n'y a rien à faire. A moins de vouloir culbuter.

— Vous avez raison.

— Votre grand'mère, dont les camions ont mis ce chemin en si piteux état, devrait bien s'occuper de le faire réparer, hasarda de Peyrolas qui songeait à sa voiture et aux fréquentes visites rendues par lui à la filature.

— Vous auriez dû lui en parler tout à l'heure, répartit Daniel.

— Dieu m'en garde... Mme Verrans aurait répliqué que la chose est l'affaire de l'Etat, du département ou de la commune, et, comme elle s'y entend mieux que moi sur les questions administratives, elle m'aurait collé sans peine, riposta le secrétaire général d'un ton ironique.

Puis, après une seconde, il ajouta :

— En droit, Mme Verrans a sans doute raison, en fait, comme c'est elle qui a détérioré la voie et qu'elle est seule ou à peu près à s'en servir, ses amis et les vôtres n'ont point fini de sauter. Tant que votre grand'mère et l'administration se chamailleront, nos ressorts en verront de cruelles...

— C'est évident, murmura Daniel, qu'un cahot plus brutal que les autres venait de plaquer rudement contre son compagnon. Après tout, ceci est absurbe, j'en causerai à grand'mère. Puisque ce sont nos voitures qui ont creusé ces ornières, nous n'avons qu'à nous charger de l'entretien du chemin. Ce n'est pas le Pérou.

— Evidemment.

A ce moment, le cabriolet s'engageait dans un petit bois se dressant un peu avant la jonction avec la route nationale.

Tout à coup, un appel prolongé de clakson retentit en arrière et Verrans, ayant tourné la tête, aperçut une puissante torpédo peinte en beige clair qui arrivait à grande vitesse.

Sa conductrice, une toute jeune fille, qui se trouvait seule dans la voiture, semblait fort peu se soucier des fondrières.

D'elle, Daniel entrevit un visage étroit, d'un ovale parfait, où étincelaient des yeux d'un vert sombre, une bouche petite et rouge que dominait un nez droit.

Les cheveux, dont quelques boucles s'échappaient de dessous le petit chapeau de feutre, et une [illegible] foncé, étaient noirs, de même que effet, à cette [illegible] l'arc net et volontaire semversait une crise [illegible]ine au pinceau.

Le public, qui ju[illegible]ision dont le jeune homme draps tissés à Elbeuf [illegible]uté.

a s'engouer des lainages [illegible]e clakson ne cessait de cation est toute différent[illegible], arrivait à la hauteur du cabriolet que de Peyrolas rangeait prudemment à droite.

Brusquement, le secrétaire étouffa un juron.

— Ah ! nom d'un chien !

D'un chemin de traverse dont les arbres masquaient le débouché, une fourragère attelée de deux chevaux et lourdement chargée surgissait, barrant le passage à moins de dix mètres.

— La brute, il nous avait pourtant bien entendu arriver... Ne pouvait-il attendre, grommelait de Peyrolas, tout en manœuvrant ses freins qui gémissaient.

De son côté, la conductrice de la torpédo avait procédé à la même manœuvre ; pour elle, la chose était encore plus délicate car, roulant à une vitesse supérieure, elle était emportée par un élan d'autant plus violent.

Pourtant, son visage n'avait rien perdu de sa sérénité lorsque son véhicule stoppa à moins d'un mètre de l'attelage. Daniel Verrans avait eu un cri d'effroi et il était plus pâle que l'étrangère, tandis que sa main gauche tourmentait nerveusement la portière comme s'il avait eu l'intention de sauter à terre pour se porter au secours de la chauffeuse.

C'est que, durant une seconde, il avait bien cru la collision inévitable.

De son côté, le charretier avait eu la même impression.

Il s'était jeté à la tête de ses chevaux qui, effarés, se cabraient, refusant d'obéir.

Il y eut un instant de désordre ; puis, l'homme poussa ses bêtes sur le bas-côté, la torpédo s'ébranla à nouveau, reprenant sa course à grande vitesse, et bientôt elle eut disparu, derrière les arbres.

La jeune fille qui la montait avait à peine regardé Verrans et de Peyrolas.

Au passage, elle avait lancé un mot bref, quelque raillerie sans doute, au paysan déconcerté.

— Elle peut se vanter d'avoir de la chance, celle-là, maugréa le secrétaire général, qui se remettait en route.

— Certes, approuva Daniel, encore mal remis de son émoi. Qui est-ce? Vous ne la connaissez pas ?

— Evidemment non, puisque je m'informe auprès de vous.

— Cette aimable personne se nomme Mlle Nancy Montfort, elle réside avec son grand-père, un vieux fou de savant, au château de la Heurtery, à dix lieues d'ici... Sans cesse on la rencontre par les routes avec son auto qu'elle mène à toute vitesse et c'est pour cela qu'un gars facétieux la surnomma quelque jour « Miss Torpédo »... La chose fit fortune car, dans le pays, on ne l'appelle guère autrement.

Tout en parlant de la sorte, de Peyrolas était parvenu à la hauteur du charretier.

— Ah çà, mon garçon, on ne peut donc pas faire attention quand on arrive à une croisée de chemin ? dit-il en stoppant.

— Bien sûr, grogna l'homme, seulement, voilà, je n'avais pas entendu... Et puis cette diablesse de « Miss Torpédo » file toujours comme une enragée... C'est à croire qu'elle a le feu à ses trousses...

Georges avait poussé le coude de Daniel.

— N'importe, reprit-il, cette fois, vous étiez dans votre tort..Si un accident était survenu ; la chose vous eût coûté cher. A l'avenir, soyez plus prudent.

Et, sur cette conclusion, il se remit en marche, laissant le campagnard à sa mauvaise humeur et à ses réflexions.

Lorsqu'on déboucha sur la grande route, moins de trois minutes plus tard, le premier soin de Daniel fut de regarder à droite et à gauche pour chercher la torpédo beige.

Il l'aperçut, point noir et minuscule, qui gravissait une côte à plusieurs kilomètres de là, dans la direction du sud.

— Oh ! elle fait au moins du cent à l'heure... Ce charretier a raison, elle mène comme une enragée, murmura de Peyrolas qui avait surpris le coup d'œil de son compagnon.

— Sans doute, mais elle est bien jolie, fit Verrans, comme se parlant à lui-même.

— Ceci est un fait, quoique, entre nous, elle ne soit pas mon type, déclara le secrétaire général en souriant.

— C'est curieux, je n'ai jamais entendu prononcer son nom chez moi, reprenait Daniel.

— C'est que les Montfort vivent assez retirés, comme vos parents, du reste...

— C'est juste ?...

— Parbleu.

— Pour nous, la chose s'explique, reprenait cependant Daniel, grand'mère est âgée, mes parents n'ont jamais beaucoup aimé le monde.

— En effet.

— Tandis que, pour les Montfort, il n'en va pas de même... Cette jeune fille doit avoir des amies, éprouver le désir de s'amuser ?...

— Permettez-moi de vous arrêter, mon cher ami, coupa le secrétaire général.

Et, comme l'autre le contemplait, quelque peu interdit, il précisa sa pensée.

— Ce que vous dites serait vrai s'il s'agissait d'une jeune fille ordinaire.

— N'est-ce donc point là le cas de cette personne ?

— Ma foi non ! Rien, en ce qui la concerne, n'est simple, pas plus elle que les siens...

— Vous piquez ma curiosité.

— Attention ! Ne nous emballons point ; ne construisez pas un roman. Je ne prétends pas autre chose que ce que j'avance.

— Mon cher ami, si vous vouliez être clair, vous me feriez plaisir.

— Volontiers... C'est toute l'histoire de la famille Montfort que vous me réclamez.

— Il y a donc une histoire ?...

— Oui et non.

— Ah ! je vous en prie, que ce soit l'un ou l'autre, mais pas les deux, fit Daniel Verrans en riant pour cacher la pointe d'impatience qui le gagnait.

Georges de Peyrolas ne parut point y prendre garde et, tout en s'occupant de la direction de sa voiture qui roulait à petite vitesse par la ville, il riposta :

— D'abord, pour répondre à vos questions, Mlle Montfort n'a point d'amies.

— Ah bah !

— Cela pour l'excellente raison que sa famille n'est pas originaire du pays.

— Votre raison n'a qu'une valeur relative.

— Si vous m'aviez laissé achever, je l'eusse complétée ainsi, ensuite Mlle Nancy n'a fréquenté aucune des institutions de la ville de Poitiers ? Dans ces conditions, elle ne pouvait se faire de relations parmi les jeunes personnes de son âge.

— Voilà qui est curieux !

— La chose s'explique facilement. Le grand-père Montfort a, pour sa petite-fille, une affection qui confine à l'idolâtrie... Pour lui, elle est la plus jolie, la plus fine, la plus intelligente, comme la meilleure ? Rien n'est trop beau pour elle et il la couve avec un soin jaloux de mère poule.

— On ne s'en douterait point à voir cette jeune fille par les routes...

— C'est que Mlle Nancy a son caractère ! elle n'en fait sans doute qu'à sa tête.

— Possible !

— Dites que c'est probable. Quoi qu'il en soit, reprit le secrétaire général après une seconde de silence, Mlle Montfort a été élevée au château de la Heurtery sous la direction d'une gouvernante anglaise, laquelle est repartie pour son pays il n'y a que quelques mois. Des professeurs venus de Poitiers lui ont enseigné le dessin, l'aquarelle, la musique... Elle touche fort bien du piano et, si mes renseignements sont exacts, doit pincer agréablement de la harpe.

« J'espère que voilà un rapport complet », conclut-il en riant, en se tournant vers Daniel Verrans qui l'écoutait, sérieux, méditatif, ayant aux doigts une cigarette que, sans y prendre garde, il venait de laisser éteindre.

— On voit que vous en avez l'habitude.

— Pas encore tout à fait, mais je ne désespère point d'y parvenir... Je prends ce que mon préfet appelle la tournure d'esprit administrative.

— Vous ne me semblez pas plus fier pour cela.

— Parbleu ! il n'y a pas de quoi. Ah, j'allais oublier Mlle Nancy Montfort vient d'atteindre sa dix-huitième année ; à présent que son éducation est terminée, elle jouit d'une indépendance absolue, passant le plus clair de son temps sur les routes qu'elle brûle à des vitesses dont vous venez d'avoir un aperçu.

« Maintenant que vous voici de retour dans le pays, vous la rencontrerez plus d'une fois, aussi bien le jour que la nuit, pilotant sa torpédo, une voiture de grande marque, avec la maestria d'un chauffeur professionnel.

« Une originale...

— Oui, une étrange fille... murmura le chimiste, pensif.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Et la famille ?

— Décidément, ces gens vous intéressent ?

Et de Peyrolas, surpris par l'insistance de son ami, le regardait, marquant quelque surprise.

— Pas plus que cela, mais il faut bien parler de quelque chose.

— Evidemment !

— Et puis, comme vous le disiez tout à l'heure, à présent que je suis de retour, il me faut reprendre contact avec le milieu dans lequel je vais évoluer, je ne le connais guère, vous vous en doutez bien ?

— En effet.

— Pour moi, c'est une bonne fortune d'avoir pour guide une homme tel que vous. Vous savez tout, vous voyez tout...

— N'exagérons rien ?

— Mais si, vous avez l'habitude de juger choses et gens d'un coup d'œil. Il y a certainement peu de nos Poitevins qui soient de votre force.

— Si vous me prenez par la flatterie, je me rends ! fit gaiement Georges de Peyrolas. Donc, je continue... la biographie des Montfort.

— Allez, je vous en prie.

— Seulement, je vous en avertis, je suis à peu près au bout de mon rouleau et j'ai peur de vous décevoir

— Cela a si peu d'importance.

— Heureusement. Les Montfort ne sont point originaires du département, où ils sont venus se fixer il n'y a que quelques années.

— Très bien !

— Auparavant, selon un bruit qui court, ils habitaient la Gironde, les environs de Bordeaux, je crois.

— Mlle Nancy aurait assez le type de là-bas.

— Très juste, elle est remarquablement jolie, approuva de Peyrolas avec un claquement de langue connaisseur. Donc, je continue. Les Montfort étaient heureux, goûtant une existence quiète et confortable, se régalant de plaisirs sains et honnêtes.

— Dites donc, mon cher, vous me faites poser, interrompit Daniel.

— Pas précisément. Je brode, je complique mon récit... Il le faut bien, n'ayant plus grand'chose à ajouter.

— Votre récit, comme vous dites, prend des allures de conte de fées.

— Mettons que c'en est un. A la réflexion je suis même convaincu qu'il en est ainsi.

— Dans tout conte qui se respecte, il y a des bonnes fées et des mauvais génies ; les premières avaient comblé les Montfort de félicité lorsqu'un jour un esprit malfaisant s'avisa qu'un tel bonheur était bien fait pour lui porter ombrage. Il jeta un sort à la famille qui, dès ce jour, ne connut plus que déboires et ennuis.

— De Peyrolas...

— Je raconte, mon cher, je raconte ! Vous avez voulu savoir et vous saurez... Ce méchant génie, échappé des marécages de je ne sais où, se creusa la tête, se mit le cerveau à la torture, afin de trouver un moyen susceptible d'empoisonner à tout jamais l'existence de ces mortels favorisés.

« Cherchez et vous trouverez, affirment les Ecritures. Ce qui est vrai pour les humains l'est également pour les Génies, à ce qu'il paraît, car le nôtre découvrit enfin ce dont il avait besoin.

« Ces gens s'aimaient, c'était donc au cœur qu'il fallait frapper. Un beau jour, au cours d'un accident, la jolie Nancy, qui n'était encore qu'une enfant, perdit son père et sa mère... Comme ça, d'un seul coup !

— Mon bon, vous vous moquez de moi !

Et Daniel Verrans, excédé, jetait nerveusement sa cigarette sur la route, tournant presque le dos à son compagnon.

Ce dernier comprit qu'il avait été trop loin et, cessant la plaisanterie, il reprit d'un ton sérieux.

— Pardonnez-moi, mon cher ami, si j'ai abusé de votre patience... Il y a des moments où je me sens devenir stupide. C'est sans doute l'influence de ce pays, lequel, décidément, ne me réussit guère.

Et d'un geste, de Peyrolas embrassait l'horizon de plaines plates se déroulant autour d'eux à l'infini.

Entre les jeunes gens, il y eut un instant de silence ; ce fut le secrétaire général qui le rompit, reprenant à nouveau la parole.

— Pour en terminer avec les Montfort, voici en quelques mots ce qu'on dit dans la région : Les parents de Mlle Nancy auraient péri dans un accident, comme je viens de vous le conter, et c'est à la suite de cet événement que le grand-père, prenant la terre natale en horreur, serait venu se fixer dans le Poitou avec sa petite-fille.

« Je n'en sais pas davantage... Quoi qu'il en soit, la famille est parfaitement honorable, jouit de la considération générale et possède un revenu annuel qui doit aller dans les quatre vingt mille francs environ.

« De bons bourgeois, comme vous voyez.

— En effet.

— Si vous êtes curieux d'apprendre de nouveaux détails, je pourrai me renseigner.

— Ma foi non ! Vous savez, ce que j'en disais... riposta vivement Daniel.

— Au reste, dans le département, l'aristocratie n'occupe qu'une place des plus médiocres, poursuivait Georges de Peyrolas qui bavardait volontiers et aimait assez faire montre de son érudition. Par ici, la noblesse n'est pas riche... Peu de grandes familles... Surtout des hobereaux, qui se consacrent à l'exploitation de leurs terres, qu'ils font valoir eux-mêmes.

— C'est bien ce que je pensais.

— Les fortunes sont aux mains des industriels qui, comme Mme votre grand'mère, ont créé de grandes affaires... tant à Poitiers, à Châtellerault ou dans les environs... C'est là un monde fermé, mais où vous serez admis d'emblée, étant donnée la situation prépondérante des vôtres.

— Oh ! je ne suis guère assoiffé de plaisirs mondains.

— N'en dites pas de mal. Quand vous aurez passé plusieurs mois ici, vous trouverez médiocres les quelques distractions qu'on y rencontre.

Et Georges de Peyrolas étouffa un soupir qui révélait éloquemment son état d'âme.

— Au cercle, où je vais vous présenter, vous vous ferez des relations utiles. Tout ce qui compte dans la ville, à quelque titre que ce soit, en fait partie... Cela n'a rien de commun avec le « Jockey » ou « l'Epatant », mais n'oublions pas que nous sommes à Poitiers... Il y a des types assez amusants.

Et le secrétaire général, qui décidément était en verve, entreprit d'esquisser à grands traits la charge de quelques-uns des membres du club en question. Il le faisait non sans esprit, dans une évidente intention d'amener un sourire sur les lèvres de son compagnon.

Mais le jeune homme ne l'écoutait guère.

Par la pensée, il suivait cette mystérieuse « Miss Torpédo » en sa course échevelée et, tout bas, se répétait :

— Oui elle est bien belle... bien belle...

CHAPITRE II

— Que c'est aimable à vous d'être venue, chère madame. Vraiment je n'osais espérer que vous vous souviendriez que je recevais aujourd'hui.

Et la jolie madame de Golen, qui s'était levée pour accourir au-devant de Mme Verrans et son petit-fils, se confondait en remerciements, multipliant les révérences devant la patronne de Meyac.

— C'est à Daniel que vous le devez, fit tranquillement Mme Adrienne. Il hésitait à venir ; aussi, ai-je résolu de l'entraîner.

— Oh ! grand'mère, que dis-tu là, protesta le jeune homme.

— Ce n'est pas bien, monsieur Daniel, car je comptais fort sur vous, s'exclamait Mme de Golen, prenant une mine éplorée.

— Mon petit-fils est un charmant garçon, poursuivait cependant Mme Verrans, affectant de ne pas voir le coup d'œil désespéré de Daniel, seulement, il est un peu trop sauvage.

— Nous l'apprivoiserons !

Les de Golen comptaient parmi les plus gros propriétaires fonciers de la région ; leur château des Rulettes, confortable résidence datant du siècle dernier, s'élevait aux portes mêmes de Poitiers. Tout ce qui dans le département avait un nom ou aimait à s'amuser, y fréquentait régulièrement, car la maison était accueillante et les maîtres de céans aimables ainsi qu'il convient.

Cet après-midi-là, une vingtaine de personnes se trouvaient réunies dans les deux grands salons du rez-de-chaussée, dont les larges portes-fenêtres, donnant sur la terrasse, laissaient entrer à flots l'air et le soleil.

La jeunesse était en majorité, car on devait danser après le lunch et c'est à peine si trois ou quatre mamans aux cheveux grisonnants

et autant de messieurs à l'air grave garnisaient les banquettes, tout en s'entretenant à mi-voix.

Profitant de ce que Mme de Golen se précipitait au-devant de nouveaux venus, Daniel entraîna Mme Verrans.

— Oh ! grand'mère, pourquoi avoir dit à cette dame que j'avais hésité à me rendre à son invitation.

— Parce que c'est la vérité et que je veux te faire honte de ta sauvagerie... Tu es jeune et riche, mon petit, j'entends que tu mènes l'existence qui convient à un homme de ton âge, de ta situation... Tiens je suis sûre que ton ami M. de Peyrolas m'approuve.

— Certainement, quoique j'ignore ce dont il s'agit, déclara en souriant le secrétaire général qui s'aprochait.

— Dites donc, vous, à propos. Quand vous aurez fini de vouloir me faire faire des dépenses qui incombent au département, fit Mme Verrans.

— Je ne sais vraiment, chère Madame.

— A votre instigation, Daniel m'a entrepris au sujet du chemin de Meyac... Il paraît que, selon vous, c'est moi qui dois le faire réparer, poursuivait la vieille dame.

— Puisque c'est vous qui en usez...

— Enfin, grand'mère, conviens qu'il est dans un état déplorable et que nous n'avons pas le droit d'infliger à nos amis et connaissances le supplice qui consiste à le parcourir pour venir nous voir, intervint Daniel.

— Sans compter que la chose peut facilement devenir dangereuse... Si vous avez l'intention de faire beaucoup d'auto, mon cher ami, ajouta perfidement le secrétaire général en se tournant vers son camarade.

— Beaucoup en effet.

— Alors, méfiez-vous.

— Je ferai réparer le chemin, trancha Mme Verrans, seulement je ne suis pas dupe de vos petites ruses, cher monsieur, et cela ne m'empêchera pas de dire son fait à notre préfet à la première occasion... Maintenant, jeunes gens, je vous laisse, j'aperçois là-bas M. Anquetil auquel j'ai à parler.

Et, plantant là les deux amis, la vieille dame se dirigea vers un homme d'une cinquantaine d'années, qui, assis à l'écart dans un fauteuil, semblait sommoler à demi.

— Laissons votre grand'mère avec le père et allons voir la fille, fit à mi-voix de Peyrolas, en passant son bras sous celui de Daniel. Vous connaissez Mlle Claire Anquetil, je suppose.

— Oui, je l'ai rencontrée avant mon départ pour l'Allemagne et l'ai revue une fois ou deux depuis mon retour.

— N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

— Oui, tout à fait d'accord.

Tandis qu'il répondait, Daniel Verrans ne cessait d'examiner les personnes se trouvant dans les deux salons ; on eût dit qu'il cherchait quelqu'un.

Georges s'en aperçut et, croyant que la jeune fille dont il venait d'être question était le sujet de cette préoccupation, il se hâta de déclarer :

— Mlle Claire est sur la terrasse avec quelques amies... Ici, il fait une chaleur intolérable. Et, comme Mme de Golen, soutenue par un petit clan d'enragés, parlait de danser, les gens raisonnables se sont éclipsés.

Tout en conversant de la sorte, les deux jeunes gens débouchaient sur la terrasse, laquelle s'allongeait derrière le château.

Il y faisait une température délicieuse, car de grands marronniers en caisses y entretenaient une ombre fraîche.

Le moindre souffle de brise faisait s'envoler les pétales des fleurs roses dont ils étaient couverts, et, alors, c'était sur les promeneurs une abondante pluie printanière qui s'abattait.

Ainsi que l'avait annoncé Georges, une demi-douzaine de jeunes gens et de jeunes filles causaient gaiement en cet endroit ; les uns étaient assis dans de grands fauteuils, les autres demeuraient debout.

D'un regard rapide, Daniel enveloppa le groupe et presque aussitôt son visage expressif reflèta une impression de désappointement.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? s'enquit de Peyrolas, surpris ?

— Rien... On est vraiment bien ici.

— Que vous disais-je ?

— Je commence à comprendre pourquoi les réceptions de Mme de Golen sont si courues. Elle est charmante et sa maison parfaitement tenue.

— Tout le monde ou à peu près y vient... Les occasions de s'amuser sont si rares en province... Vous rencontrerez ici la jeunesse du département et pourrez vous y faire des relations agréables.

— En effet, en effet, murmurait Daniel d'un ton distrait.

Puis, après une seconde, il ajouta :

— Mlle Montfort ne s'y trouve pas aujourd'hui ?

— Mlle Montfort ? répéta de Peyrolas interloqué. Ah ! « Miss Torpédo » ?

— Pourquoi lui donnez-vous ce surnom ridicule ? coupa Verrans avec une sécheresse dont il ne fut point maître ; c'est bien assez que les paysans l'en aient affublée sans que vous vous donniez la peine de l'introduire dans le monde que fréquente cette jeune fille.

Pour le coup, Georges fut quelque peu décontenancé et le regard dont il enveloppa son interlocuteur révélait assez son état d'esprit.

— Ah çà ! quelle mouche le pique ? semblait-il dire.

Pourtant, comme il se souciait peu de contrarier ce riche camarade, et comme, d'autre part, la chose lui était indifférente, il riposta, en haussant les épaules :

— Je n'ai point à faire connaître le surnom de Mlle Montfort, car il est connu de tous... Enfin, vous ne rencontrerez pas cette jeune fille ici, non plus que dans nulle autre maison... Les Montfort vivent en ours, ne fréquentant, ne recevant personne.

— En vérité.

— Oui, le père Montfort passe tout son temps dans un champ s'étendant derrière son château de la Heurterey... Il y fait faire de grandes fouilles, prétendant y avoir découvert des gisements d'objets remontant à l'époque des cavernes... C'est son dada à ce brave homme, de même que l'auto est celui de sa petite-fille, et si c'est pour cette dernière que vous avez fait le voyage de Poitiers...

— Ma foi non, mon cher, répliqua Daniel d'un air détaché, le nom de cette jeune fille m'est monté aux lèvres, car vous disiez que, chez nos hôtes, on rencontre tout le monde. Alors, je me suis souvenu de cette aimable personne que nous avons croisée avant-hier.

Durant une seconde, le secrétaire général observa son compagnon à la dérobée ; mais celui-ci semblait si naturel, que le soupçon qui un instant avait traversé son cerveau s'évanouit.

Au reste, deux jeunes filles charmantes à la vérité venaient à leur rencontre.

L'une était brune avec des yeux bleu sombre ombragés de cils noirs. Sa beauté très réelle, mais provocante, ne pouvait passer inaperçue ; elle avait ce qu'on est convenu d'appeler un type, et elle l'accentuait encore en accrochant de lourds anneaux de jade à ses oreilles mignonnes, en enroulant autour de son cou les spirales de colliers multicolores.

C'était Mlle Claire Anquetil.

Quant à sa compagne Suzette Baupré, une blonde mélancolique et sentimentale, c'était la fille du percepteur de Poitiers.

On chuchotait qu'elle rimait des vers fort amoureux, qu'ensuite elle adressait à tous les journaux de la ville.

Les deux couples s'étant joints, la conversation s'engagea banale.

Visiblement, Claire manœuvrait pour que Daniel lui offrît son bras, cependant que de Peyrolas tâchait de devenir son cavalier.

A la fin, le secrétaire général eut gain de cause et, bon gré mal gré, Mlle Anquetil dut l'accepter pour compagnon.

Au reste, à cet instant, la petite Mme de Golen se montrait au seuil d'une des portes-fenêtres.

— Venez vite... le goûter est servi... Les retardataires n'auront point de glace.

Il y eut des cris, des protestations et tous les occupants de la terrasse refluèrent vers le château.

Pas tous, cependant, car, d'un accord tacite, Claire et Georges avaient ralenti le pas, de façon à se trouver des derniers.

Lorsqu'il n'y eut plus qu'eux sur la terrasse, de Peyrolas interrogea.

— Tenez-vous vraiment à rentrer ? On est si bien ici...

— Le fait est, murmura-t-elle...

— Et puis, j'ai si peu l'occasion de me trouver avec vous...

— Pourquoi y tenez-vous ? murmura-t-elle, coquette, en l'enveloppant d'un long regard qui filtra sous ses cils recourbés.

— Vous savez bien que je vous aime.

— En effet, vous me l'avez déjà dit.

— Et comme vous ne m'avez jamais répondu.

— A quoi bon ?... Que vous importent mes sentiments à votre égard.

— En voilà une question... Vous ne me prenez pas au sérieux.

— Si fait, mon cher M. de Peyrolas, je vous prends au sérieux et même plus que vous ne vous en doutez. Seulement...

— Ah ! il y a seulement.

— N'y en a-t-il pas toujours ? J'ai beaucoup, beaucoup de sympathie pour vous...

— On ne le dirait guère.

— Pourtant...

— Ma belle amie, vous abusez des restrictions. Dès que vous avancez quelque chose susceptible de me faire plaisir, vous le corrigez immédiatement, vous en amoindrissez la portée...

De Peyrolas affectait de plaisanter, mais son émoi était réel ; cela se voyait à la façon dont il se penchait vers sa compagne, respirant le grisant parfum émanant de toute sa personne.

— Votre observation est juste, murmura-t-elle après un instant de silence. Je voudrais vous expliquer en quel état d'esprit je me trouve...

— Faites, je vous en prie...

— Ce serait trop long... et puis, le lieu est mal choisi...

— Nous sommes seuls.

— Justement, on remarquerait notre isolement ; c'est ce que je ne veux pas... Voyons, où pourrions-nous nous entretenir sans risquer d'être dérangés ou de provoquer des commentaires ?

Elle avait relevé la tête et regardait Georges bien en face, lui plantant hardiment dans les yeux le regard assuré de ses prunelles couleur de saphir.

Sur le moment, il en demeura abasourdi ; certes, il savait que Mlle Anquetil affectait une singulière liberté d'allure, qu'elle était coquette, flirteuse comme pas une, mais il n'avait pas prévu semblable conclusion.

Néanmoins, il lui fallait formuler la réponse qu'elle attendait et ce fut en hésitant quelque peu qu'il articula :

— Ce que vous me demandez est assez difficile, à moins que vous ne veniez chez moi, je ne vois pas comment nous pourrions faire sans éveiller la curiosité.

— Chez vous ?

— Dame !...

— Vous demeurez rue des Moines, je crois... Un jour que nous passions par là avec des amies, on m'a montré votre maison... un pavillon isolé entre cour et jardin, prononçait la jeune fille sans le moindre embarras.

— C'est cela même.

— Eh bien, attendez-moi demain soir, vers cinq heures et demie... je tâcherai d'être exacte.

— Oh ! merci, merci, balbutia-t-il.

Et, en proie à une joie qui n'avait d'égale que son ahurissement, de Peyrolas qui avait saisi entre les siennes les mains de son interlocutrice, les portait à ses lèvres, les couvrant de baisers.

Elle le laissait faire, attachant sur lui un long regard indéfinissable, puis, se dégageant doucement.

— A présent, montons, il est temps... Conduisez-moi près de votre ami, M. Verrans.

— Il vous intéresse ?

— Enormément.

Et, comme il la contemplait, surpris de la façon dont elle avait accentué sa réponse, elle poursuivit :

— Vous saurez pourquoi demain... En attendant, obéissez... C'est bien le moins que vous puissiez faire.

Il s'inclina perplexe, troublé ; décidément, cette singulière fille l'intriguait et il se promettait de la confesser au cours du rendez-vous qu'elle lui avait si facilement accordé.

— Elle est délicieuse en vérité, et je crois que, grâce à sa compagnie, Poitiers deviendra pour moi un séjour moins ennuyeux, songeait-il tout en gagnant la salle à manger où on goûtait par petites tables.

A l'une de celles-ci Georges aperçut bientôt Daniel et Suzette Baupré ; la vieille Mme Verrans et M. Anquetil s'y trouvaient également.

En conséquence, Claire et lui se dirigèrent de ce côté; peu après, ils prenaient place auprès des convives.

— Ainsi, cher monsieur, disait justement Mme Adrienne en s'adressant au père de Claire, c'est entendu, vous viendrez demain à la maison vers quatre heures... J'ai une proposition à vous faire qui vous intéressera, j'en suis sûre.

— Je n'y manquerai pas.

— Dites bien des choses de ma part à Mme Anquetil, que je souhaite que son indisposition prenne rapidement fin...

Tout en écoutant ces propos échangés à mi-voix, Claire se mêlait à la causerie engagée entre Daniel et Suzette.

Il était question de poètes de l'école romantique et la fille du percepteur faisait de mémoire des citations d'auteurs dont les noms étaient absolument inconnus à Daniel, proclamant que c'était là des génies ignorés, mais certains.

— Evidemment, c'est possible, se bornait à répondre le chimiste, dont l'esprit était visiblement ailleurs.

— Pour moi, mon poète préféré est Alfred de Musset, déclara résolument Claire. Il y a dans ses vers une harmonie, un rythme que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs... Et puis, lui seul a vraiment su exprimer tout le bonheur qu'on ressent quand on aime.

Elle se tut, comme si elle craignait de dire toute sa pensée, et ses yeux se détournèrent,

fuyant le regard surpris que lui avait été jeté Daniel.

— Ma parole, c'est à croire qu'elle flirte aussi avec lui, songea de Peyrolas, frappé par ce manège. Quelle étrange fille... Tout à l'heure, elle se montrait audacieuse, provocante même ; à présent, elle ressemble à quelque vierge rougissante et confuse. Décidément j'ai hâte d'être à demain.

Et, se tournant vers Mlle Baupré, qui, choquée de la déclaration de sa compagne, se cantonnait en un silence dédaigneux, il reprit à haute voix :

— Mademoiselle, soyez donc assez aimable pour me passer cette assiette de petis fours que j'aperçois là-bas à votre gauche.

CHAPITRE III

— Ainsi, cher monsieur, c'est entendu... Vous consulterez Mme Anquetil, puisque la chose est nécessaire, et me rendrez promptement réponse, concluait Mme Adrienne avec l'autorité qui lui était habituelle.

— Soyez tranquille. Au reste, d'avance je crois pouvoir vous déclarer que sa réponse sera affirmative, réplique M. Anquetil, dont le visage épanoui révélait la satisfaction.

C'était dans le bureau de Mme Verrans, à l'usine.

Une demi-heure auparavant, comme la chose avait été convenue la veille à la réception des de Golen, M. Anquetil était arrivé dans l'antique auto Ford qu'il possédait.

Sa fille Claire, qui avait tenu à l'accompagner, était assise à ses côtés. Sur le conseil de Mme Verrans, Henri avait conduit la jeune fille à la maison d'habitation ; elle y attendrait près de Mme Verrans jeune et de Daniel, lequel n'était point sorti ce jour-là, que l'entretien sérieux fût terminé.

En quelques mots, Mme Mère avait expliqué à son visiteur intrigué ce dont il s'agissait.

Les filatures élevées dans une boucle de la Brottière avaient peu à peu envahi tout le terrain disponible ; vers la gauche, elles ne pouvaient s'étendre, l'espace étant occupé par le parc de la maison d'habitation des industriels.

Vers la droite, il n'en allait pas de même. Il y avait là une lande inculte appartenant à Mme Anquetil, laquelle l'avait apportée en dot lors de son mariage.

C'était elle que Mme Verrans voulait acquérir ; elle en offrait un prix raisonnable : deux francs du mètre.

S'il se fût écouté, Anquetil eût signé immédiatement l'acte de vente ; mais c'était un personnage falot que les tentatives malheureuses avaient rendu prudent en affaires.

Successivement, il avait essayé l'élevage des moutons, la culture de la vigne, monté des porcheries modèles ; chaque fois, l'expérience s'était soldée par un déficit considérable, si bien qu'à l'heure présente ses revenus se trouvaient singulièrement diminués.

Même, on chuchotait que le petit castel de Martil, une simple gentilhommière où la famille habitait à sept ou huit kilomètres de Mayec, était largement hypothéqué.

Dans ces conditions, Anquetil n'osait plus rien entreprendre ni décider sans l'assentiment des siens.

Cependant, Mme Adrienne s'était levée.

— Si vous voulez... nous allons pousser jusqu'à la maison. Vous y trouverez mademoiselle votre fille.

Elle ouvrait la porte voisine, s'effaçant pour laisser passer son hôte.

Par un large couloir longeant les bureaux, tous deux débouchèrent en causant dans l'une des cours intérieures de l'usine.

De là, par une porte percée dans le mur de séparation, on gagnait le parc verdoyant, au centre duquel s'élevait la demeure des Verrans.

Lorsque Mme Mère et son compagnon y arrivèrent, ils perçurent de frais éclats de rire ; puis, presque aussitôt, de bruyants accords retentirent.

Mlle Claire était au piano et exécutait avec entrain un charleston en vogue.

Daniel et sa mère, assis dans des fauteuils, l'écoutaient en souriant, gagnés peu à peu par la bonne humeur, l'entrain de la jeune fille.

Mme Verrans jeune, Mme Henri, comme on l'appelait pour la distinguer de sa belle-mère, était une femme de quarante-sept ans environ, toute de douceur, de résignation.

Comme son mari, elle avait toujours plié sous l'autorité indiscutée de la terrible Mme Adrienne.

A l'entrée des nouveaux venus, Claire s'interrompit brusquement en plaquant précipitamment un dernier accord. Puis, virant sur son tabouret, elle montra une physionomie confuse.

— Pourquoi vous arrêter ainsi, petite ? C'est très gentil ce que vous jouiez là ? fit Mme Mère en s'avançant.

— Vous trouvez ?... Excusez-moi, chère madame, mais je suis un peu bruyante.

— Vous êtes jeune et gaie.

— Chez moi, on me le reproche volontiers !

— Oh ! tenta de protester M. Anquetil, stupéfait, car jamais il n'avait été question de rien de semblable à Martil, où Claire faisait bien ce qu'elle voulait.

Un coup d'œil impérieux de sa fille lui imposa silence.

— Ce n'est pas moi qui songerai à vous faire grief de votre entrain, ma chère enfant, poursuivait Mme Adrienne. Bien au contraire..... Je voudrais que Daniel fût comme vous... Notre demeure est trop calme... On sent qu'il y a trop de vieilles gens ici.

— Que veux-tu, grand'mère, je ne suis pas très exubérant... Je le reconnais, mais, est-ce ma faute ? fit le chimiste.

— Non pas ! Tu as besoin d'être entraîné..... Nous veillerons à organiser des parties, des petites réunions... J'adore la jeunesse, moi. Vous m'aiderez, n'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Oh ! tant que vous voudrez, chère madame.

Durant quelque temps encore, on causa ainsi, faisant des projets, élaborant des programmes de réjouissance.

Mme Adrienne souriait, approuvait tout ce que proposait Mlle Anquetil. Aussi, celle-ci semblait ravie.

— Vous verrez, monsieur Daniel, comme on va s'amuser... Vous en parlerez à votre ami M. de Peyrolas. Son concours nous sera très utile.

— Parfaitement, approuva la grand'mère. Il est très gentil, ce petit de Peyrolas. Pas sérieux pour un sou, mais pour ce que nous désirons en faire...

Tout en bavardant, Claire ne cessait d'observer à la dérobée la pendule, dont les aiguilles marquaient cinq heures ; à la fin, elle se leva en murmurant :

— Pardonnez-moi de vous quitter, chère madame, mais maman pourrait s'inquiéter de

notre longue absence. Père vous a informée qu'elle n'était pas très bien.....

— En effet. Rien de sérieux ?

— Non, un peu de grippe ! Néanmoins, j'ai hâte de me retrouver près d'elle.

— Allez donc, ma petite. Et surtout revenez nous voir bientôt. Monsieur Anquetil, je compte sur une prompte réponse de votre part.

Des adieux s'échangeaient et Mme Adrienne, qui semblait particulièrement de bonne humeur, prit le bras de son petit-fils pour reconduire ses hôtes jusque sur le perron de l'habitation, chose qu'elle ne faisait que rarement.

Déjà, Claire prenait place près de son père et la pauvre vieille Ford démarra en grinçant, filant par la grande allée qui, à travers le parc, rejoignait la route de Mayac.

Lorsqu'elle eut disparu, Mme Adrienne déclara, en se tournant vers Daniel :

— Charmante, cette enfant, et si jeune, si primesautière... Qu'elle vienne souvent ici ; la maison n'en sera que plus gaie, et je ne songerai point à m'en plaindre.

Puis, changeant de ton, elle interrogea :

— Que fais-tu ce tantôt ? Daniel.

— Je ne sais trop... Peut-être irai-je faire un tour afin d'essayer la Renault que tu m'as achetée, grand'mère.

— Va donc, et surtout sois prudent. Pour moi, je retourne au bureau.

Et, après avoir enveloppé le jeune homme d'un long regard en lequel passait tout son amour maternel, la vieille patronne lui mit un baiser sur le front.

Pendant ce temps, M. Anquetil et Claire étaient parvenus jusqu'au village.

— Je me demande ce qu'a la voiture... Elle ne rend pas... grommela enfin le maître de Martil.

La jeune fille eut un haussement d'épaules fort irrespectueux.

— Il ne marche jamais, ton vieux tacot !

— Permets...

— Si tu savais ce que cela me dégoûte d'être obligée d'y grimper ! Tiens, tout à l'heure, tandis que les Verrans nous regardaient partir, je me sentais rougir de honte.

— Il ne fallait pas venir. C'est toi qui as insisté pour m'accompagner !

— J'avais sans doute mes raisons pour cela, riposta Claire.

A cette heure, elle n'était plus la même que dans les salons de Mme Adrienne ; sa grâce, son enjouement, le respect filial dont étaient empreintes les moindres de ses paroles, de ses gestes, tout cela avait disparu.

Son ton se faisait tranchant et elle traitait son père avec une désinvolture sans égale.

Ce fut elle qui, au bout d'un instant, interrogea :

— Après tout, que te voulait-elle, la mère Verrans ?...

— Elle désirerait acheter notre lande de Vergard qui limite ses bâtiments, car, de ce côté seulement, elle peut s'étendre et faire édifier de nouveaux ateliers de tissage... Elle en offre deux francs le mètre, et comme il y a trois hectares, c'est donc une somme de soixante mille francs qu'elle serait disposée à nous verser... Une bonne affaire, comme tu vois, Cocotte.

— D'abord, perds donc l'habitude de m'appeler Cocotte... C'est idiot et parfaitement ridicule... Je te l'ai déjà dit cent fois... Et qu'as-tu répondu à la mère Verrans ?

— Qu'il me fallait consulter ta mère, la lande étant comprise dans son apport dotal, mais que ce n'était là qu'une simple formalité... Pense, cette lande ne rapporte pas un sou, et nous n'en aurions point tiré deux mille francs si nous l'avions mise en vente. Alors...

— Vous allez me faire le plaisir, maman et toi, de refuser...

Et, comme Anquetil ahuri contemplait sa fille avec des yeux ronds, celle-ci poursuivait, précisant sa pensée :

— Je ne deviens pas folle, comme tu parais le supposer, c'est toi qui as perdu l'esprit.

— Oh ! Ces terrains ne valent rien pour d'autres.

— Soit, mais puisque les Verrans en ont absolument besoin, pour eux, ils n'ont pas de prix.

— Mme Adrienne ne donnera pas davantage ; elle m'en a averti carrément.

— C'est ce que nous verrons. Après tout, nous n'avons pas besoin de ces soixante mille francs.

— Alors, pourquoi, ta mère et toi, prétendez-vous constamment que vous manquez d'argent ?

Claire eut pour son père un regard de commisération.

— Pauvre homme, tu ne comprendras jamais rien, semblait-elle dire.

Et comme Anquetil, un peu piqué, ajoutait :

— J'ai presque dit oui... Comment me dérober si ta mère adopte ton point de vue... C'est très ennuyeux... Je tiens essentiellement à rester bien avec les Verrans.

— Et moi aussi, parbleu !... Il n'est pas question de nous fâcher avec eux, seulement de manœuvrer de façon habile. Quant au prétexte, il est tout trouvé : la lande de Vergard est dans notre famille depuis plusieurs siècles ; maman ne veut pas s'en séparer, question purement sentimentale, raison parfaitement respectable...

— Mais, enfin, soixante mille francs...

— Sont un misère... Ou la lande vaut plus, ou elle ne vaut rien... Enfin, mon cher papa, laisse-moi te dire que tu as, dans ton existence, collectionné assez de gaffes pour t'en remettre à d'autres du soin de négocier cette affaire... J'en parlerai avec maman, je lui exposerai mes raisons, mes motifs, et je ne doute point qu'elle ne me comprenne.

— Mieux que moi, sans aucun doute... A votre aise, ce que j'en disais, c'était pour vous uniquement.

— Ne prends pas cet air pincé, les Verrans auront cette lande ; seulement, j'entends en fixer le prix. Mettons que ce sera ma dot.

— Ta dot ! ricana Anquetil.

— Mais oui, je ne t'en demande pas d'autre. Comme tu vois, je ne suis pas exigeante ; maintenant, ne prends pas ce chemin qui nous ramènerait à Martil.

— Pourquoi cela ?

— J'ai à faire à Poitiers, et comme, de ton côté, je t'ai entendu dire que tu désirais consulter ton notaire, poussons jusqu'à la ville. Nous ferons nos visites et rentrerons à la maison de compagnie.

Un instant, Anquetil eut envie de questionner, de s'enquérir de l'affaire qui réclamait la présence de sa fille au chef-lieu ; pourtant, il s'abstint.

Chez lui, le pauvre homme ne comptait guère et on n'avait pas coutume de le consulter.

Après tout, que lui importait, pourvu qu'on le laissât tranquille.

Docilement, sans proférer la moindre observation, il lança sa voiture dans la direction indiquée.

Durant le trajet, les voyageurs n'échangèrent point une syllabe ; Anquetil se cantonnait dans sa dignité blessée ; quant à Claire, elle semblait en proie à une profonde méditation.

Elle n'en sortit qu'à la minute précise où l'auto, soufflant et grondant, débouchait sur la place de la Cathédrale.

— Arrête ! je descends ici, commanda-t-elle en

touchant le bras de son père, trouve-toi là dans une heure et surtout sois exact, sans cela nous serions en retard pour le dîner.

Sur ce, sans écouter la réponse du bonhomme, la jeune fille sauta lestement à terre, gagnant l'une des rues solitaires s'amorçant à proximité.

Elle marchait d'un pas rapide et, de temps à autre, jetait un regard en arrière pour s'assurer qu'elle n'était point suivie.

Ce n'était point de son père dont se défiait Mlle Anquetil, mais de la curiosité, de la malignité provinciale..

Enfin, elle doubla l'angle que formait le mur d'un vieux couvent désaffecté, la rue des Moines était là, parfaitement déserte avec ses maisonnettes enfouies dans la verdure des jardins.

Celle que Georges de Peyrolas habitait était la troisième à gauche, ce fut presque en courant que Claire en gagna la grille.

Déjà son doigt effleurait le bouton de la sonnerie électrique lorsqu'elle s'aperçut que le portillon n'était que poussé.

Résolument, après un suprême regard aux environs, elle le franchit, et, ayant escaladé les quelques marches d'un perron verdi de mousse, elle pénétra dans un vestibule dont la porte s'était ouverte sans bruit devant elle.

— Ma chérie... mon aimée... que vous êtes exquise et comme je vous adore...

De Peyrolas avait surgi de l'ombre et, enlaçant la jeune fille, il lui prodiguait au hasard des baisers sur le front, les yeux et les joues.

Durant une seconde, elle le laissa faire, savourant la douceur des caresses ; puis, se dégageant d'un mouvement souple, elle gagna d'une glissade le seuil d'un petit salon voisin.

— C'est gentil chez vous, proclamait-elle la minute suivante en examinant d'un coup d'œil rapide la pièce banale au milieu de laquelle elle se trouvait.

— Peuh ! fit de Peyrolas, que cette fuite avait légèrement déconcerté, vous êtes trop indulgente..... Je ne suis pas ici chez moi, j'ai loué tout meublé... mais ce n'est point pour parler de cela que vous êtes venue ?

— Evidemment non.

— Savez-vous, ma petite Claire, que je n'osais espérer... Cela me semblait si merveilleux, si impossible. J'avais beau me répéter : « Elle a promis de venir, donc elle viendra »... Malgré tout, je gardais un doute.

— Et maintenant ?

— J'ai le cœur bouleversé, fit-il en se rapprochant et en tentant de l'enlacer à nouveau, l'amour que j'éprouve pour vous...

— Ecoutez, mon cher, soyons sérieux.

— Voici de méchantes paroles. Les sentiments que vous m'avez inspirés...

— Je les connais, chaque fois que nous nous sommes rencontrés dans le monde, vous me les avez décrits.

— Vous êtes une impitoyable railleuse, mais qu'importe, je vous adore ainsi.

Et de Peyrolas s'efforçait de débarrasser la jeune fille de son chapeau, de son sac, puis de l'entraîner vers une chambre à coucher contiguë qu'on entrevoyait par une tenture à demi relevée.

Fermement, elle résista, et, l'écartant d'un geste décidé :

— Si je n'ai rien à apprendre sur votre état d'âme, en revanche, vous ignorez tout du mien... N'êtes-vous pas curieux d'être éclairé sur ce point ?

— Si fait, balbutia-t-il.

« Drôle de fille, songeait-il à part lui. Où veut-elle en venir ?... Il est probable qu'elle trouve que je vais trop vite en besogne... Elle est de celles qui veulent tomber en beauté, à l'instant qu'elles ont marqué d'avance. Après tout, je peux bien faire cela pour elle.

Et, comme la jeune fille lui indiquait une place auprès d'elle sur un canapé, il s'assit docilement, prenant entre les siennes deux petites mains tièdes qu'on lui abandonnait.

— Mon cher ami, je n'irai pas par quatre chemins, commença Claire. Généralement, les femmes adorent biaiser, ruser, tel n'est pas mon cas ? J'ai trop bonne opinion de vous pour employer à votre égard de semblables subterfuges.

— J'en suis ravi, murmura-t-il, sans trop comprendre vers quel but elle tendait.

— Je ne vous cacherai point que j'ai beaucoup, beaucoup de sympathie pour vous...

— Rien que cela ?...

— Les mots importent peu...

— J'aimerais des précisions.

Elle parut réfléchir, puis :

— Eh bien ! mettons que, si j'étais libre de faire ma vie comme je l'entends, c'est vous et non un autre que j'épouserais...

Pour le coup, le secrétaire général fit une grimace qui n'échappa point à son interlocutrice.

Pourquoi lui parlait-elle de mariage ?... Se figurait-elle donc que telles étaient ses intentions ?

— Non, elle est trop intelligente pour cela, songea-t-il et, à moins qu'elle ne me prenne pour le dernier des imbéciles...

— Rassurez-vous, mon cher, disait cependant Mlle Anquetil dont le rire tinta haut et clair, je n'ai nullement l'intention de vous traîner devant les autels, car vous n'avez pas le sou.

— Merci.

— Je ne vous offense pas, je constate une vérité ; au reste, si la chose peut vous être agréable, sachez que je suis logée à la même enseigne... Donc, un mariage entre nous serait une folie.

— Le mariage n'est pas l'amour, avança-t-il.

— Entièrement d'accord. Le premier nous étant interdit, il nous reste le second.

— Ma chérie.

— Seulement, comme j'ai horreur de la misère et même de la médiocrité, j'entends épouser un homme riche qui me donnera tout ce dont je rêve et que, sans lui, je n'aurais jamais... L'amour ne viendra qu'ensuite.

Cette fois, l'ahurissement de Georges était à son comble; jusque-là il avait pris Claire pour une coquette, une écervelée, et il la découvrait singulièrement compliquée, machiavélique même.

— Cette union que je veux réaliser, qui m'est absolument nécessaire, vous pouvez m'aider à la contracter...

— Moi ?

— Vous êtes au mieux avec Daniel Verrans...

— Quoi, vous voulez... ?

— Devenir la petite-fille de la terrible Mme Verrans, celle-ci ne vivra pas éternellement ; quand je n'aurai plus devant moi que les parents de Daniel et celui-ci...

Elle fit claquer ses doigts en un geste désinvolte qui en disait long sur la considération en laquelle elle tenait ceux dont elle parlait.

Mais sans attendre, elle enchaînait, exposant la situation telle qu'elle la voyait, les travaux d'approche qu'elle avait commencés.

A Meyac, dont elle arrivait, on la trouvait charmante ; la vieille Verrans l'avait engagée à revenir souvent, car son rire égayait la maison.

On devait donner des fêtes dont elle serait l'instigatrice ; bref, la grand'mère l'embauchait toute bonnement pour distraire son petit-fils.

— Après tout, c'est un calcul comme un autre. L'essentiel pour moi est d'être dans la place. Une fois là, je m'y cramponnerai de telle sorte, je saurai si bien me rendre indispensable, qu'on

ne pourra m'en expulser quand on s'apercevra du danger... D'un autre côté, vous m'appuyerez de toutes vos forces... Vous avez la considération de la famille. Vous possédez de l'influence sur Daniel... A nous deux, nous devons vaincre.

« Enfin, j'ajoute que j'ai une dot dont les Verrans ont besoin ».

— Ah bah ! fit-il retrouvant un sourire sceptique au milieu de la stupeur en laquelle le plongeait l'exposé de ce plan de campagne.

— La mère Verrans rêve de faire édifier de nouveaux ateliers sur la lande de Vergard, qui est à mes parents... Elle en offre soixante mille francs... Une misère... Ce sont ses millions que je veux en échange, et je les aurai, risposta Claire d'un ton tranchant.

Puis, se penchant vers son compagnon, les yeux dans les yeux :

— Serez-vous mon allié ?...

— Quel sera le prix de ma collaboration ?

— Je serai vôtre dès que mon mariage aura été célébré... Mme Daniel Verrans paiera les dettes contractées par Mlle Anquetil... Cela vous va-t-il ?

Il eut une courte hésitation, puis, comme subjugué par le fluide magnétique émanant des magnifiques prunelles bleu sombre fixées sur lui, il murmura :

— Eh bien, soit, disposez de moi.

Le pacte fut scellé par un baiser qui unit leurs bouches, les laissant éperdus, frissonnants.

Comme, de nouveau, Georges tentait d'attirer la jeune fille, elle se dégagea et, glissant entre ses bras :

— Pas de bêtises, mon cher... Soyons sages, sachons gagner l'avenir... Celui-ci nous appartient, et il nous dédommagera du présent.

Il lut une telle promesse dans ses yeux, sa voix vibrait d'une ardeur contenue qui le troubla jusqu'au fond de sa chair, et dominé, dompté, il s'inclina en murmurant :

— Oh ! Claire, Claire, chère et terrible petite femme, je t'aime et ferai tout ce que tu voudras.

— Je n'en espérais pas moins de vous... Vous êtes un bon, un excellent ami... Sur ce, je me sauve ; mon père m'attend sur la place de la Cathédrale, et la route est longue d'ici Martil.

CHAPITRE IV

Mai touchait à sa fin, couvrant les plaines d'une splendide parure de printemps ; de la nature entière semblaient se dégager des effluves grisants que le chaud soleil décuplait.

Il y avait de la joie dans l'air, des promesses de bonheur dans l'azur du ciel. Pourtant, Daniel Verrans, échappant à l'allégresse générale, restait sombre, préoccupé.

Chaque jour, dès le déjeuner expédié, il quittait Meyac dans sa Renault, une puissante 24 HP. dont sa grand'mère lui avait fait cadeau sur ses instances ; et, bien souvent, il ne rentrait que fort tard, une fois la nuit tombée.

Lorsqu'on l'interrogeait sur ses promenades solitaires, il ne faisait que de vagues réponses ; il avait poussé jusqu'à la vallée de la Creuse, remonté jusqu'à Tours.

La présence de Claire Anquetil, de Suzette Baupré, de Georges de Peyrolas et des jeunes gens amenés par ceux-ci, à la prière de la vieille Mme Verrans, ne le retenait guère ; bien souvent, il s'éclipsait avant leur arrivée et lorsqu'on constatait son absence, il était déjà loin.

Mme Adrienne avait essayé de lui adresser des reproches, de lui montrer combien une semblable conduite était ridicule, incorrecte même.

La politesse la plus élémentaire exigeait qu'il restât à la maison les jours où ses amis devaient lui rendre visite.

Daniel s'était contenté de sourire en embrassant sa grand'mère.

— Leur présence t'égaye, prétends-tu, eh bien, jouis-en tout à ton aise... Pour moi ils me fatiguent, je préfère rouler tout seul par notre beau pays que j'aime tant, que je commence à découvrir. Laisse-moi donc faire à ma guise.

Cette fois, comme toujours, la terrible Mme Adrienne avait cédé à ce qu'elle appelait un caprice ; avant peu, Daniel se lasserait de dévorer des kilomètres ; il n'y avait qu'à attendre le revirement qui ne pouvait manquer de se produire.

La vérité était tout autre.

Verrans ne parcourait point la région en tous sens, ainsi qu'il le prétendait ; ses promenades avaient toujours le même but : les abords du château de la Heurtery.

C'est qu'au fond de son cœur le jeune homme gardait le souvenir d'un étroit visage de femme aux traits réguliers qu'éclairaient deux larges yeux verts : « Miss Torpédo ».

Malgré lui, et bien qu'il en eût dit à Georges de Peyrolas, c'était ce surnom qu'il lui donnait au cours des rêveries qui, à présent, emplissaient ses jours et ses nuits.

S'il s'était pris d'un goût si vif pour l'automobilisme, lui qui jadis se montrait volontiers d'humeur sédentaire, c'est qu'il nourrissait le secret espoir d'entrer par ce moyen en rapport avec la jeune fille.

En effet, puisque celle-ci ne fréquentait point dans les maisons qui lui étaient ouvertes, et que, décemment, il ne pouvait se présenter à la Heurtery, force lui était bien de s'en remettre au hasard du soin de créer un lien entre eux.

Et voilà pourquoi, depuis près de huit jours, il parcourait en tous sens le lacis des routes qui s'étendent autour du plateau escarpé dont la Heurtery occupe l'extrême pointe.

A plusieurs reprises il avait aperçu et même croisé la torpédo beige que pilotait Nancy Montfort, mais ces brèves visions, loin de lui donner satisfaction, n'avaient fait qu'augmenter son désir.

Ayant toujours vécu dans l'ombre maternelle, Daniel gardait un cœur neuf d'adolescent.

Son passé se résumait en quelques brèves aventures sans lendemain ; aujourd'hui, son cœur parlait de façon impérieuse, il avait enfin trouvé un but à ses rêveries de jeune homme, les songes de son imagination vagabonde s'incarnaient en un être délicieux dont il subissait pleinement le charme exquis.

Nancy...

Ces syllabes sonores chantaient à son oreille ainsi qu'une caresse, que de fois il s'était surpris à les murmurer à mi-voix !

Un instant, il avait bien songé à se confier à de Peyrolas, à lui demander conseil ; le secrétaire général n'était point un naïf, lui, et en sa situation il était placé mieux que personne pour entrer en relations avec les hôtes de la Heurtery.

Par un sentiment de pudeur facile à comprendre, Verrans n'avait point cédé à cette suggestion.

Il redoutait le sourire sceptique de son ami, de Peyrolas n'avait plus la fraîcheur d'âme

nécessaire pour comprendre le tendre et pur amour qui, à présent, était toute sa vie.

Et voilà pourquoi le jeune homme devait se contenter des rares rencontres que sa bonne étoile lui ménageait.

Croiser sa bien-aimée à toute vitesse, entrevoir durant l'espace d'un éclair son joli visage où le vent de la course mettait une pointe de rose, en cela résidait son seul bonheur, ses uniques espoirs.

Parfois, tandis qu'il croisait un chemin creux, Daniel lâchait la bride à son imagination vagabonde, et c'était tout un roman qui s'ébauchait dans son esprit.

Nancy était victime d'un accident, oh ! bénin, cela va de soi, ou d'une panne, il surgissait à point nommé pour lui porter secours et elle l'accueillait avec un sourire qui disait toute sa reconnaissance.

Sur ce simple thème, il brodait à l'infini, les épisodes succédaient aux incidents, et, tandis que sa voiture l'emportait dans un doux ronronnement du moteur, il s'abandonnait, s'envolant sur l'aile des chimères.

Ce jour-là, il en était ainsi.

Ayant quitté la grand'route qui, de Poitiers, court vers Issoudun, le jeune homme s'était lancé dans un dédale de petits chemins encaissés entre de verts pâturages.

Le pays était solitaire, et c'est à peine si, de temps à autre, il entrevoyait les bâtiments d'une ferme d'où s'échappaient les sonores abois d'un chien de garde.

Soudain, alors que Daniel venait d'effectuer un double virage en S, il sursauta.

Là-bas, à moins de trente mètres, une torpédo qu'il connaissait bien était arrêtée sur le bas-côté herbu de la route.

Un coup d'œil lui suffit pour identifier la carrosserie claire dont, au reste, il lisait déjà le numéro ; c'était la voiture de Mlle Montfort.

Presque aussitôt, il l'aperçut qui, courbée vers une des roues d'avant, l'examinait attentivement.

Prestement, avec des gestes instinctifs, Verrans manœuvra le frein et, la seconde d'après, il stoppait à quelques pas de la jeune fille.

Au bruit, celle-ci s'était redressée et leurs yeux se rencontrèrent.

Daniel en ressentit un émoi profond, inconnu.

Il lui semblait que, brusquement, son cœur allait cesser de battre, que son sang ne circulait plus dans ses veines, qu'une main de fer étreignait sa gorge.

Pourtant, en un suprême effort de volonté, il réussit à dominer son trouble, tout au moins partiellement, et sa voix frémissait à peine lorsqu'il articula, tout en soulevant sa casquette :

— Excusez-moi, mademoiselle, mais seriez-en panne, par hasard ?

Son cher roman, qu'il ébauchait depuis tant de jours, se réalisait donc ; le dieu des amoureux avait-il eu pitié de lui ?

— Oh ! rien de sérieux, monsieur, répliquait cependant la jeune fille, dont la voix grave et harmonieuse parut être à Daniel une musique céleste, un pneu crevé, tout simplement.

— Si vous le permettez, je vais vous aider.

— Vous êtes trop aimable, ce n'est pas la première fois que pareille chose m'arrive... J'ai l'habitude...

— Changer vous-même la roue..... Vous n'y pensez point... Je ne souffrirai pas...

Daniel s'arrêta, un peu décontenancé, car il avait mis dans sa protestation une chaleur qui, vraiment, était excessive.

Sa confusion augmenta à la vue du sourire qui se jouait sur les lèvres de son interlocutrice.

— Vous êtes trop aimable, disait-elle en même temps, mais, je vous répète, j'ai une certaine expérience de ces petits incidents... Ils sont inhérents au métier de chauffeur.

— En effet, en effet, balbutia-t-il tout décontenancé, je sais que vous êtes une conductrice experte... Souvent, nous nous sommes déjà rencontrés.

Tout en parlant il avait mis pied à terre et s'approchait.

— Permettez-moi de me présenter : Daniel Verrans.

Elle salua d'une légère inclination de tête.

— Votre nom m'est connu, ou plutôt celui de votre famille... Vous avez de grosses usines à Meyac, je crois.

— C'est cela même.

— Moi je me nomme Nancy Montfort.

— Je sais, je sais, répliqua-t-il précipitamment.

Presque aussitôt, il se repentit de cette intempérance de langage, car Nancy avait marqué quelque surprise.

— J'ignorais que vous fussiez si bien renseigné...

— C'est que...

— Ah ! je me souviens... L'autre semaine, je vous ai dépassé non loin de chez vous... Vous étiez en voiture avec M. de Peyrolas, le secrétaire général de la Préfecture... C'est lui qui a dû vous dire...

— C'est lui-même, mademoiselle... de Peyrolas et moi sommes de vieux amis.

— Je me suis trouvée une fois avec lui... J'accompagnais mon grand-père qui s'était rendu à Poitiers afin de solliciter une autorisation du préfet au sujet des fouilles qu'il poursuit... nous eûmes affaire à M. de Peyrolas. Mais que faites-vous donc ?... Laissez, je vous en prie...

Cette exclamation était motivée par l'attitude de Verrans, lequel s'était mis en devoir de détacher la roue de secours suspendue à l'arrière de la torpédo.

— Mademoiselle, sans vouloir douter de votre habileté, souffrez que je fasse le nécessaire... Ce ne sont point là des travaux de femmes, et vous me désobligeriez profondément en refusant mon assistance.

Le jeune homme semblait si malheureux tout en protestant de la sorte, il avait l'air si gauche, si emprunté avec cette roue de secours dont il ne savait que faire que Mlle Montfort ne put garder son sérieux.

— Eh bien, soit ! Allez donc, déclara-t-elle en riant gaiement. Voici mon cric ainsi que mes outils...

La glace était rompue, et bientôt tous deux bavardaient comme de vieux camarades.

Jamais Daniel n'eût supposé que de dévisser et visser des boulons fût une occupation si passionnante, il eût voulu que celle-ci se prolongeât indéfiniment.

Enfin, le changement s'effectua et tout se trouva en ordre.

Cependant Nancy ne semblait point pressée de s'éloigner ; accoudée nonchalamment à sa voiture, elle poursuivait la conversation, questionnant Daniel qui parlait de l'Allemagne, d'où il arrivait.

Mlle Montfort écoutait intéressée, approuvant d'un mot, d'un geste.

Elle adorait les voyages et eût désiré entreprendre de longues randonnées ; mais les travaux de son grand-père retenaient celui-ci à la Heurtery, et elle devait se contenter de parcourir toujours les mêmes routes.

— Que ne suis-je un homme comme vous ; au moins, je pourrais m'évader, voir du pays, soupira-t-elle.

— Ne regrettez rien, aucun pays ne vaut celui-ci, riposta-t-il vivement.

— En vérité ! il est pourtant bien banal.

Et Nancy Montfort promenait sur les plats pâturages s'étendant à droite et à gauche un regard désenchanté.

— Oui, mais vous les parez de votre grâce.

Voilà ce que Daniel aurait voulu dire ; mais il n'osa ; et il s'élança dans une apologie des beautés de la terre poitevine dont il ne fût point sorti à son honneur si sa compagne ne s'était portée à son secours.

— Je vous comprends... Quand on a vécu à l'étranger durant plusieurs années, on apprécie mieux le charme de notre beau pays.

— C'est ce que je voulais vous dire !

Et il citait des points de vue, des clairières de la forêt de Cousieux, les ruines du monastère de Préval, tout ce qui l'avait frappé au cours de ses promenades vagabondes...

— Connaissez-vous la gorge des Fondettes ? interrompit-elle. Je parie que non.

— En effet !

— C'est un vallon d'autant plus délicieux qu'on n'en rencontre guère de semblables en nos plaines... Il est situé au fond des bois de Réville. Pe ude chemins carrossables y conduisent. De là votre ignorance. Pourtant c'est un coin charmant.

Elle le décrivait avec enthousiasme, évoquant les pentes boisées bornant l'horizon de toutes parts, la source glacée jaillissant au pied d'une énorme roche, un ancien monument druidique.

— J'irai demain... s'exclama Verrans avec feu.

— Vous ne le découvrirez peut-être pas. Je vous l'ai dit, par là, les routes sont mauvaises... il se trouvera peu de gens pour vous indiquer la direction à suivre.

— Renseignez-moi, ou plutôt... consentez à me servir de guide.

Le jeune homme avait balbutié ces derniers mots d'une voix étrange, car il se trouvait singulièrement audacieux.

Nancy Montfort eut une courte hésitation, puis, cédant au sentiment de sympathie qu'elle éprouvait pour ce compagnon correct et bien élevé qui, spontanément, était venu à son aide :

— Je ne demande pas mieux... Soyez demain vers trois heures à l'entrée du bourg de Moneuf ? J'y serai, vous n'aurez qu'à me suivre.

Et, comme Verrans se confondait en remerciement, elle ajouta encore :

— N'exagérons rien ; ce n'est point un bien grand effort que je fais là en vous pilotant.

Cependant, le soleil s'abaissait lentement sur l'horizon, déjà les collines boisées de l'ouest échancraient la base de son disque resplendissant.

— Il se fait tard, je crois qu'il est temps de partir, murmura Nancy après un instant.

— Déjà ?

— La route est longue d'ici la Heurtery... Au revoir, monsieur, encore une fois merci, et à demain.

Une seconde, ils demeurèrent debout l'un en face de l'autre, ne sachant trop comment prendre congé, Daniel s'emplissait les yeux et le cœur de la vision qui s'offrait à lui et qui bientôt s'évanouirait.

Nancy Montfort était encore plus jolie qu'il ne le croyait. En sa simple toilette de chauffeuse, une jupe de cheviote grise à gros plis découvrant les jambes fines, nerveuses, un pull-over de soie blanche moulant son corps tout à la fois svelte et vigoureux, elle était véritablement exquise.

Son visage, ordinairement grave, avait une pureté de traits qui enchantait et, lorsqu'elle souriait, ses yeux s'éclairaient, se faisaient plus doux.

Ce fut elle qui trancha la situation ; en un geste décidé, un peu garçonnier, même, elle tendit la main à Daniel en disant :

— Allons, au revoir, monsieur, et bon retour.

Il eut envie de porter à ses lèvres les doigts minces garnis d'ongles roses polis comme des agates qu'on lui offrait ; pourtant, il n'osa, se contentant de les presser amicalement.

Déjà, Mlle Montfort était remontée sur son siège. Elle appuya sur le démarreur et, sur un dernier sourire, la torpédo beige l'emporta, filant à grande allure, soulevant derrière elle un nuage de poussière blonde.

Tant qu'elle fut en vue, Daniel demeura à la même place. Il lui semblait que la vie se retirait de ses veines au fur et à mesure que Nancy s'éloignait.

Enfin, le rapide véhicule disparut, absorbé par un pli de terrain.

Alors un soupir profond s'échappa des lèvres du jeune homme.

A son tour, il remonta en voiture en murmurant.

— Qu'elle est jolie et comme je l'aime !...

CHAPITRE V

— Nounou, passe-moi mon écharpe... Il est près de quatre heures, je vais être en retard, s'exclama Nancy Montfort.

Elle qui, d'ordinaire, se montrait si calme, placide, faisait preuve en ce jour d'une nervosité inaccoutumée. Au reste, il en était ainsi depuis quelque temps.

C'est ce que sa vieille nourrice, Perrine Gassion, lui fit observer tout en lui tendant l'objet demandé.

— Je ne sais ce que tu as, petiote, on dirait que le plancher te brûle les pieds. Tu es donc attendue ?

— Nullement ! Seulement, j'avais projeté d'effectuer en ce jour une longue course, répliqua la jeune fille dont un peu de rose colora les joues ?

Perrine n'y prit point garde, c'était une vieille paysanne de soixante ans, desséchée ainsi que le sont les sarments de vigne de son pays natal, la Gascogne.

Elle avait encore le regard vif, le pied leste et, sur ses cheveux, où pas un fil blanc ne se montrait, elle portait gaillardement la coiffe bordelaise.

Elle avait élevé Nancy, étant au service de la famille Montfort depuis près d'un demi-siècle, et elle professait pour la jeune fille une adoration sans bornes.

— A présent, il faut que j'aille embrasser grand-père. Il est dans son cabinet, je suppose.

— Bien sûr, tout à l'heure, Pierrillou, le chef de chantier, lui a apporté un gros galet qu'on vient de trouver dans les fouilles et il se crève les yeux à l'examiner à la loupe, riposta la Gassiou avec un haussement d'épaules. Si c'est pas pitoyable de passer son temps à de pareilles choses...

Nancy ne répliqua point, quoiqu'elle ne prit pas très au sérieux les travaux archéologiques de son grand-père.

Seulement, ce dernier en était si fier, elle avait pour lui une telle affection qu'elle eût été navrée de lui causer la moindre peine.

Quittant la chambre de la jeune fille, une vaste pièce située au premier étage de la Heurtery et par les trois fenêtres de laquelle on embrassait un horizon infini, les deux femmes descendirent au rez-de-chaussée par un escalier de pierre orné d'une magnifique rampe de fer forgé.

Dans le vestibule, Nancy poussa une porte à gauche et entra sans frapper.

A son apparition, un très vieux petit homme, qui se tenait courbé sur un galet encore gras de glaise, se redressa, la loupe à la main.

C'était M. Montfort.

Il montrait un visage encore rose, qu'encadrait une longue barbe blanche, ses yeux gris avaient un regard d'une douceur quasi enfantine. Ses cheveux argentés, qu'il portait longs, bouclaient autour de son front vaste, retombaient en désordre sur le col de la blouse grise protégeant ses vêtements.

Il était petit et, lorsqu'il voulait embrasser Nancy, il lui fallait presque se dresser sur la pointe des pieds.

Au demeurant, un excellent homme qui, après sa fillette, comme il disait, n'aimait que l'archéologie. Il s'était pris pour cette science d'une passion extraordinaire depuis qu'il avait découvert dans son parc une hache de silex.

Cette trouvaille, qui remontait à quatre ans, avait grandement influé sur son existence. La Heurtery pouvait brûler ou s'écrouler sur sa tête, la chose ne l'eût guère dérangé...

L'essentiel était qu'on continuât les fouilles entreprises.

C'est entre cet aïeul débonnaire, toujours distrait, et la vieille Perrine, une paysanne au cœur simple, que Nancy avait grandi, choyée par l'un et par l'autre.

Ses moindres caprices étaient des ordres pour ces braves gens ; ils l'admiraient aveuglément, la parant de toutes les grâces, de toutes les qualités.

— Vois donc, fillette, ce que j'ai là, s'exclamait le bon M. Montfort en désignant son caillou. Ou je me trompe fort, ou ceci est une massue d'un genre tout spécial comme il ne doit en exister qu'au musée de Saint-Germain-en-Laye.

Nancy n'était rien moins que convaincue ; pour elle, ce caillou était en tout point semblable à ceux bossuant les routes et les champs. Mais c'était une opinion qu'elle se garda bien d'exprimer, ne voulant pas chagriner le bonhomme, qui repartait déjà, vantant sa trouvaille.

— Oui, ceci m'a l'air très bien, coupa-t-elle, il faudra le mettre en bonne place dans ta collection... Sur ce, je file ? Tu ne viens pas te promener avec moi ?

C'était là une pure formule, jamais M. Montfort n'acceptant cette offre, non plus que la vieille Perrine, laquelle avait une peur horrible des autos et ne comprenait point que la gamine, comme elle disait, pût prendre plaisir à en piloter une.

Ah ! si elle eût été la maîtresse, elle eût mis le holà ! Tout au moins, elle s'en vantait.

— Je n'ai pas le temps, petite, ce sera pour une autre fois... articulait M. Montfort, selon un rite qui lui était cher.

Et, comme il revenait à son caillou, Nancy s'éclipsa, toujours suivie de Perrine.

En débouchant su le perron du château, elle aperçut sa torpédo que Bernard, un gars de ferme, tant soit peu mécanicien, avait avancée.

Une seconde, son regard parcourut le décor familial qui s'offrait. La Heurtery avait été édifiée vers la fin du XV^e^ siècle par un seigneur du même nom.

C'était une sombre demeure composée d'un corps de logis principal que flanquaient quatre grosses tours rondes.

Une enceinte crénelée, soutenue par d'autres tours, protégeait l'habitation ; seulement, on l'avait fait abattre du côté de la vallée, afin de jouir du panorama, car la Heurtery, située à l'extrême pointe d'un plateau escarpé, dominait ainsi qu'un nid d'aigle les basses plaines.

— Au revoir, Nounou !

— Au revoir, petite ! et surtout sois prudente... Tu sais que je ne vis pas lorsque tu es en route...

Perrine entamait le chapitre des recommandations, Nancy, qui le savait interminable, y coupa court en embrayant.

L'instant d'après, elle descendait à vive allure la rampe qui, en serpentant, permet de gagner la vallée.

Juin, splendide cette année-là, parait les champs de moissons vertes et dorées. La chaleur était accablante et, du creux des fossés, montait le crissement des cigales qui, parfois, dominait le bruit du moteur.

Mais, à tout cela, M^lle^ Montfort ne prenait point garde. Son regard ne quittait point la ligne sombre que formaient à l'horizon les halliers de la forêt de Cousieux.

Enfin, elle l'atteignit et, tel un bolide, la torpédo s'enfonça au milieu des arbres, cahotant dans les ornières.

Presque aussitôt, Nancy actionna le clakson, bien qu'aucun obstacle ne fût en vue.

Un appel identique et prolongé lui répondit, partant de la profondeur du bois ; en le percevant, Nancy eut un sourire.

— Il est là ! Il m'attend...

De fait lorsqu'elle déboucha, peu après, dans une clairière elle y trouva une auto déjà arrêtée.

Le conducteur avait mis pied à terre et, vivement, il s'élança au-devant de la nouvelle venue qui freinait : c'était Daniel Verraus.

— Chère amie, je commençais à désespérer.

— Je suis en retard d'une grande demi-heure... Excusez-moi, il ne faut pas m'en vouloir.

— A Dieu ne plaise que je vous adresse le moindre reproche ; seulement, j'étais quelque peu inquiet...

— C'est Perrine qui m'a retardée... Elle met un malin plaisir à me faire chercher mes affaires. Pour un peu, je parierais qu'elle me les cache.

— Votre vieille nourrice espère ainsi diminuer le temps que vous passerez en auto et surtout loin d'elle, sourit Verrans, qui savait par sa compagne les préventions de la Bordelaise.

— Sans doute! Mais c'est assommant !...

Tandis que ces propos s'échangeaient, Nancy avait sauté lestement sur l'herbe et tendu la main à Daniel.

Celui-ci la baisa rsepectueusement, on eût pu trouver que ses lèvres s'attardaient un peu trop en cette caresse, mais M^lle^ Montfort ne remarqua probablement rièn, car elle ne dit mot.

Il était loin, le temps où Daniel errait au hasard sur les routes, ne sachant où rencontrer celle qu'il aimait dans le secret de son cœur.

La promenade au vallon des Fondettes avait été suivie de bien d'autres ; à présent, presque chaque jour, les jeunes gens se retrouvaient en des coins écartés. Au début, Nancy avait fait à son nouvel ami les honneurs de ce pays qui était un peu le sien.

Puis, peu à peu, d'un accord tacite on avait renoncé aux longues promenades.

Maintenant, on se contentait d'errer à pied sous les ombrages de quelques bois, loin des regards malveillants.

Alors, c'était des causeries à perte de vue, des silences prolongés au cours desquels les âmes de Nancy et de Daniel se parlaient, s'achevaient de se comprendre.

Pourtant, jusqu'ici, aucun mot d'amour n'avait été prononcé entre eux. Bien que les aveux lui brûlassent les lèvres, Daniel hésitait à se risquer, craignant d'effaroucher la pure et tendre jeune fille qui se confiait à lui, sans arrière-pensée.

C'est qu'il avait eu quelque peine à l'apprivoiser.

La solitude en laquelle elle avait grandi avait fait de Nancy un être réfléchi et grave.

Son esprit, tout à la fois raisonnable et romanesque, l'incitait à la méditation, à la rêverie.

Elle jugeait volontiers les gens et les choses et, bien souvent, Verrans avait été frappé du dédain qu'elle prodiguait aux premiers ; de là, pour le jeune homme, une appréhension dont il n'était point maître et qui le paralysait tant soit peu.

Sans vouloir se l'avouer, il redoutait presque autant qu'il chérissait celle que, tout bas, il appelait sa fiancée.

Pourtant, il comprenait bien que cet état de choses ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Puisque Nancy semblait se plaire en sa compagnie, c'est que, sans fatuité, il avait le droit de présumer que ses sentiments étaient identiques aux siens.

C'était à lui qu'il convenait de parler ; sa qualité d'homme lui en faisait une loi.

Bien souvent, en sa chambre, Verrans s'était tenu de beaux raisonnements, s'encourageant à l'action, se fixant des délais.

Puis, lorsqu'il se trouvait en face de Nancy, son audace l'abandonnait et il se laissait aller à la douceur de la conversation, au plaisir d'être près de la jeune fille, quitte à se morigéner violemment après le départ de celle-ci.

Tout à l'heure, alors qu'il l'attendait, épiant le silence des bois, il s'était énergiquement pris à partie ; il fallait en finir.

Aujourd'hui même, il aurait avec Mlle Montfort l'explication qui s'imposait ; il s'en était donné sa parole.

Aussi, fut-ce avec une décision qui surprit quelque peu sa compagne qu'il déclara :

— Si nous restions ici, il fait si chaud.

— Comme vous voudrez, murmura-t-elle.

— Tenez, voici un banc de mousse qui semble avoir été mis là tout exprès pour nous, nous y serons fort bien pour bavarder.

Il affectait un ton enjoué, que démentaient le frémissement de sa voix, la pâleur de son visage, l'éclat fiévreux de ses yeux.

Obscurément, la jeune fille devina que quelque chose de grave se préparait, et une courte hésitation se fit jour en son regard.

Daniel s'en aperçut, et cela redoubla son émoi.

— Amie, qu'avez-vous ?...

— Rien... Je vous trouve bizarre.

— Quelle idée...

— Si... vous me semblez tout autre qu'à l'ordinaire... Vous n'êtes point le compagnon que j'ai coutume de voir...

Un malaise la gagnait et il comprit que, s'il n'intervenait point, l'occasion qui s'offrait allait être perdue ; bien mieux, ce serait un nuage, le premier, que ce malentendu mettrait entre eux.

A tout prix, il fallait le dissiper.

Faisant appel à tout son courage, Daniel interrogea, presque souriant :

— J'espère, en tout cas, que vous ne me trouvez pas effrayant ?...

— Pas le moins du monde, fit-elle, en riant franchement ; auprès de vous, je me trouve tout aussi en sûreté que dans le cabinet de travail de grand-père... Pauvre grand-père, si jamais il apprenait que je passe mes journées en votre compagnie, il me gronderait, et sérieusement.

— Il aurait tort, nous ne faisons point de mal.

— Evidemment non ; cependant, tout cela n'est pas très correct.

— Vous vous souciez à ce point de l'opinion des gens ?

— Ma foi non, mais je reconnais qu'en professant cette théorie, je n'ai pas raison... On n'a rien à gagner à se singulariser.

— N'est-il pas naturel, au fond, que nous nous plaisions ensemble.

— Certes, cependant...

Nancy s'arrêta, n'osant poursuivre sur ce terrain scabreux.

Doucement, Daniel l'avait guidée vers le banc de mousse indiqué par lui et qui s'adossait à une masse rocheuse formant le soutènement d'une sorte de promontoire bordant la clairière.

En silence, ils y prirent place ; autour, le bois les enveloppait d'un intimité complice.

Les oiseaux chantaient dans les branches de façon qui parut amicale au jeune homme, et le soleil piquait des flèches d'or dans la voûte de feuillage s'étendant au-dessus de leurs têtes.

— A quoi songez-vous, Nancy ? murmura-t-il en se penchant vers elle.

— A nous, répliqua-t-elle, en levant vers lui son jeune et grave visage. Il y a quelques semaines, nous nous ignorions l'un et l'autre, et aujourd'hui, pour vous, je fais des cachotteries aux miens, tout en sachant bien que, s'ils en étaient informés, ils en ressentiraient de la peine.

— Ne vous adressez pas de reproches, petite amie... Ce qui nous arrive est l'histoire commune... D'autres, avant nous, ont eu de semblables secrets, connu des situations identiques, sinon des sentiments aussi élevés que ceux qui nous animent.

— Je vous en prie...

Par avance, elle lisait les aveux que ses lèvres allaient formuler et, en son trouble, bien qu'elle les escomptât, elle désirait retarder l'instant où il lui faudrait les entendre.

Sa voix s'était faite suppliante et, en un mouvement irréfléchi, elle tentait de s'écarter.

Il ne le lui permit pas et, saisissant entre les siennes les petites mains qui frémissaient, il reprit, les oreilles bourdonnantes, la gorge sèche :

— Nancy, si j'ai osé parler de nos sentiments, c'est que je crois que les vôtres répondent aux miens... Depuis que je vous ai vue, mon cœur, qui jusque-là était comme engourdi, s'est éveillé !

« Aujourd'hui, il parle si haut qu'il est impossible que le vôtre ne l'ait point entendu.

« Nancy, vous êtes pour moi toute la grâce féminine... Vous êtes celle dont je rêvais alors que je n'étais encore qu'un adolescent.

« J'ai conçu pour vous un amour profond, aussi tendre qu'insensé et qui ne finira qu'avec ma vie... Oui, Nancy, je vous aime... Voulez-vous être ma femme ?...

Depuis qu'elle avait compris qu'elle ne l'empêcherait point de parler, la jeune fille avait courbé le front ; au reste, un émoi, jusque-là inéprouvé, s'était emparé d'elle, oblitérant ses facultés, paralysant sa volonté.

Elle était tout à la fois bouleversée et ravie, une flamme de joie s'allumait au fond de ses prunelles.

C'est qu'elle aussi, depuis des jours, connaissait le secret de son cœur, escomptait la minute présente.

Et voilà que, malgré cela, elle était sans force pour la supporter, qu'elle en était comme terrassée, anéantie.

Surpris de son mutisme, Daniel se tut, un peu haletant.

Allait-il donc se heurter à un refus ?

S'était-il mépris à ce point sur la nature des sentiments que lui avait voués sa compagne ?

Avait-il pris la sympathie pour de l'amour, l'amitié pour de la tendresse ?

Question angoissante, à laquelle, actuellement, il n'osait plus faire de réponse.

Pourtant, en un suprême sursaut d'énergie, il trouva encore le courage de murmurer :

— Nancy, dois-je m'éloigner ?... Puisque vous ne dites rien, c'est que je vous ai offensée...

Il ne put achever, la petite main qu'il gardait prisonnière entre les siennes répondait à sa pression.

Nancy avait redressé lentement la tête, et il contempla son visage qui lui souriait, tandis qu'une brume légère voilait l'émeraude sombre des prunelles.

Alors, un cri de joie jaillit de ses lèvres.

— Nancy, ma chérie, je ne m'étais pas trompé !

Elle lui fit signe que non ; puis, doucement, ainsi qu'une fleur qui s'incline sur sa tige, elle se pencha et son front vint effleurer l'épaule de Verrans.

Mais les hésitations de celui-ci avaient pris fin ; maintenant, il se savait assuré de la victoire.

Son bras enlaça la taille souple et ronde qui ploya sous son étreinte et, se penchant, il répéta :

— Nancy, Nancy, je vous aime...

— Et moi aussi, balbutia-t-elle en levant vers lui son visage.

A ce moment, leurs bouches se frôlèrent et ce fut ainsi que, presque par surprise, ils échangèrent leur baiser de fiançailles.

Des cailloux, en dévalant avec fracas au milieu des rochers auxquels ils étaient adossés les arrachèrent à leur griserie.

D'un bond, Daniel fut debout et son regard levé fouillait les broussailles couronnant le sommet de l'escarpement, tandis qu'il s'exclamait :

— Il y avait là quelqu'un qui nous écoutait... Je saurai qui...

Il voulait s'élancer vers un sentier voisin conduisant au faîte ; elle s'y opposa et, le retenant tendrement contre elle :

— Laissez donc, ami... Que nous importe, après tout ?... Notre secret a été surpris... Eh bien, demain il n'en sera plus un pour ceux qui nous connaissent... Jouissons de la minute présente sans nous soucier des indiscrets, des importuns...

Néanmoins, il ne se rendait pas et, pour calmer son irritation, elle consentit à l'exploration qu'il méditait ; seulement, elle voulut l'accompagner.

Lorsque, appuyés au bras l'un de l'autre, ils débouchèrent au sommet du talus, celui-ci était parfaitement désert ; Daniel crut bien découvrir, par des herbes froissées, qu'un étranger avait fait en ce lieu une assez longue station ; mais le sol était durci, caillouteux, et un doute lui demeura.

A la même minute, de Peyrolas et Claire Anquetil réintégraient, un peu haletants, le cabriolet du secrétaire général qui stationnait dans un fourré, à la lisière du bois.

Inquiets des disparitions quotidiennes de Daniel, tous deux avaient résolu de tirer la chose au clair ; ce jour-là, ils l'avaient suivi de loin sans attirer son attention et c'est ainsi que, blottis dans les broussailles, les deux complices avaient surpris les aveux des jeunes gens.

Quelques pierres, en s'éboulant, avaient donné l'alarme à ces derniers, contraignant les indiscrets à la fuite.

Maintenant, silencieux et sombres, ils roulaient s'éloignant au plus tôt des halliers de Cousieux où ils n'avaient plus rien à apprendre.

— Je crois que voici une partie perdue, murmura enfin Georges en se tournant vers sa compagne, je pense...

Il se tut, frappé de l'altération de ses traits que convulsait la rage.

— Je n'ai pas encore dit mon dernier mot, coupa-t-elle d'une voix sifflante. La vieille mère Verrans n'est pas commode... Reste à savoir comment elle prendra les fiançailles clandestines de son héritier. Ce sera curieux à observer.

CHAPITRE VI

— Tu sors encore, Daniel ? questionna Mme Adrienne, laquelle, durant le déjeuner, avait à peine desserré les lèvres.

M. Henri et sa femme l'avaient imitée, respectant son silence ; quant au jeune homme, enfermé en son bonheur, il ne voyait, ne remarquait rien.

La question de sa grand'mère l'avait pris au dépourvu, alors qu'il se disposait à quitter le salon pour gagner le garage, car Nancy et lui avaient rendez-vous pour deux heures, ce jour-là.

— Mais oui, finit-il par répondre, après une courte hésitation.

— Oublies-tu donc que Mlles Anquetil, Baupré, Lemaître, Mme de Golen, ainsi que M. de Peyrolas viennent ce tantôt afin d'aider ta mère à organiser la petite fête que nous donnons de demain en huit ? reprit l'aïeule.

En effet, à l'instigation de Claire et de Georges, il avait été décidé que, le dimanche suivant, le parc des Verrans serait le théâtre d'une kermesse, suivie d'un bal champêtre.

De nombreuses invitations avaient été lancées ; on ne parlait que de cela dans tous les châteaux, à vingt lieues à la ronde.

— C'est vrai, murmurait cependant Daniel, je n'y pensais plus...

Sa sincérité était indiscutable ; que lui importaient les distractions mondaines projetées par sa grand'mère dans le but de l'amuser.

Il s'en souciait médiocrement, lui qui avait dans le cœur tout le resplendissement d'un amour triomphant.

S'il n'avait eu rendez-vous si tôt avec Nancy, il eut prié Mme Adrienne de l'entendre, et il lui eût confié son grand secret, fait l'aveu de ses projets.

Redoutant que la chose ne prît un long temps, l'avait remise au soir même ; ce serait après le dîner qu'il parlerait, n'ayant pu le faire la veille en présence d'une famille de négociants de Poitiers invités par la vieille patronne.

Celle-ci cependant insistait.

— Tu ne réponds pas ?... Tu ne peux sortir, fuir en quelque sorte tes amis, d'autant que rien ne réclame ta présence au dehors.

— Mais si, j'ai à faire...

— En vérité... Et peut-on savoir de quoi il s'agit ?

Le ton de l'aïeule avait pris cette sécheresse qu'il avait lorsque, à l'usine, elle morigénait

l'un de ses chefs de service ; jamais elle ne l'avait employé à l'égard de Daniel.

En dépit de sa distraction, il en fut frappé et, pour la première fois peut-être depuis le commencement de l'entretien, il examina attentivement la vieille dame.

Elle avait le regard sévère, le léger froncement de sourcils des mauvais jours.

— Mère, je vous en prie, murmura Mme Henri, toute tremblante, car elle prévoyait l'orage.

Son mari, qui s'isolait derrière un journal, lui adressa à la dérobée un signe l'encourageant à se tenir sur la réserve.

Quelque peu interloqué par cette attaque imprévue, Daniel s'était vite remis.

— Le moteur de ma voiture ne donne pas régulièrement... Je voudrais le faire voir à Benoît, le garagiste de Poitiers.

— Demain il sera temps... Aujourd'hui, reste ici.

— Mais enfin, grand'mère, je puis bien aller jusqu'à la ville... C'est l'affaire de deux heures...

— Malgré lui, le jeune homme s'énervait de cette résistance, inaccoutumée, à sa volonté.

Avait-on formé le projet de l'empêcher de sortir à sa guise, à présent ?

La belle affaire, si Mlle Anquetil et sa petite bande survenaient en son absence ; ils n'avaient pas besoin de lui pour s'amuser.

C'est ce qu'il dit carrément à Mme Adrienne.

— Mes amis, comme tu dis, se passeront fort bien de moi...

— Ce sont là procédés que je ne veux pas qualifier... Mlle Anquetil est charmante...

— Soit, quoique entre nous, grand'mère, son père ferait bien mieux d'accepter l'affaire que tu lui proposes ? Moi, j'ai idée que, s'il refuse de céder la lande de Vergard, c'est qu'il compte te faire chanter. Avec des gens qui font de pareils calculs, je serais bien simple de me gêner.

Ayant dit, Daniel fit à nouveau un pas vers la porte.

— Mon garçon, tu ne sortiras pas ! articula la grand'mère en se dressant à demi sur les bras de son fauteuil. Oui, tu ne sortiras pas, tout au moins avant de t'être expliqué franchement avec nous.

— Ah çà ! que se passe-t-il donc ?

— Que faisais-tu hier, dans certaine clairière de la forêt de Cousieux ?

Pour le coup, Daniel pâlit et ses paupières battirent, dénotant son émoi.

Comment sa grand'mère avait-elle appris ?...

Presque aussitôt la mémoire lui revint, il se souvint des pierres qui avaient interrompu son tendre entretien avec Nancy.

Evidemment, des gens les surveillaient, c'était Mme Adrienne qui, surprise de ses fréquentes sorties, l'avait fait suivre.

Cette idée, en s'imposant à lui, fit monter le rouge de la colère au front de Daniel.

— Ce que je faisais, riposta-t-il d'une voix brève, frémissante, tu le sais mieux que personne, grand'mère. Les espions que tu as lâchés sur mes pas ont dû t'adresser leurs rapports.

— Des espions ? répéta la vieille dame abasourdie. Quoi, tu supposes...

— Daniel, cria Mme Henri éperdue, tandis que son mari, abandonnant son journal, se levait, disant :

— Mon garçon, songe un peu à qui tu parles.

D'un geste impérieux, Mme Mère imposa silence aux siens.

— Laissez-le aller. Il faut qu'il s'explique. Que signifie cette histoire d'espions ?

— Hier, dans les bois, je me suis aperçu que j'étais suivi ; comme aujourd'hui tu parles de ce que j'y ai fait, j'en conclus que les inconnus en question étaient tes agents, fit le jeune homme qui avait peine à se contenir.

— Evidemment, c'est très simple... Et tu ne t'es pas dit que la chose n'était guère élégante, peu en harmonie avec mon caractère... que si je désirais être fixée sur l'emploi de ton temps, je t'aimais assez pour t'interroger, étant convaincue que tu ne me cèlerais pas la vérité... il paraît que je me suis trompée, que je t'ai méconnu tout autant que tu m'ignores.

La voix de la vieille Mme Verrans révélait une amertume profonde ; on la sentait tout à la fois irritée et froissée au plus profond de son être.

Mais Daniel était trop troublé pour s'apercevoir de cette nuance, pour comprendre la justesse du ressentiment de son aïeule.

Et puis, il ne doutait point de détenir la vérité, c'est-à-dire que les mystérieux personnages qu'il n'avait pu joindre agissaient pour le compte de sa grand'mère.

Aussi fut-ce avec âpreté qu'il répliqua.

— Tu ne m'as pas interrogé, je n'ai pas refusé de te répondre... Si tu es choquée de me voir apprécier pareillement tes procédés, il fallait t'en abstenir.

— Devrais-je te donner ma parole que ce n'est pas moi qui ai dépêché les gens dont tu parles ?

— Grand'mère...

— Vous verrez qu'il me faudra en arriver là, poursuivit la vieille dame, s'adressant à la cantonnade. C'est tout de même fort : un gamin que j'ai gâté, que j'ai choyé comme la prunelle de mes yeux.

— Eh bien, soit ! ce n'est pas toi... A présent, j'en suis convaincu. Seulement, conviens que les apparences...

— Il faut que tu sois devenu fou, mon pauvre garçon, pour t'être contenté d'apparences lorsqu'il s'agit de juger ton aïeule, coupa Mme Adrienne avec hauteur. Ceci est sans doute le fait de la personne dont tu subis l'influence. Je ne t'en fais pas mon compliment, la chose ne fait point honneur à son cœur ?

— Je ne subis l'influence de personne.

— Ose donc affirmer que tu étais seul hier dans les bois ?

— Quelqu'un m'accompagnait, en effet, mais cette personne est en tous points digne de votre estime à tous. Quant à son cœur...

— Nous y reviendrons tout à l'heure, interrompit Mme Adrienne ; pour l'instant, je tiens à vider l'incident d'espionnage et à t'indiquer mes sources d'informations... Voici la lettre que, ce matin, j'ai trouvée dans mon courrier... Tu peux la lire à haute voix ; au reste, tes parents la connaissent déjà.

Et, de la poche de sa robe noire, la vieille patronne tirait une missive qu'elle remit à Daniel, abasourdi.

Le papier en était vulgaire et quadrillé de bleu, l'écriture grossière.

Voici ce qu'elle contenait :

« Madame,

« Quelqu'un qui s'intéresse à l'honneur de « votre famille croit de son devoir de vous signa- « ler les faits suivants. Chaque jour, M. Daniel, « votre petit-fils, rejoint Mlle Nancy Montfort et « c'est en sa compagnie qu'il passe le plus clair « de son temps. Je ne sais si vous approuvez « une semblable conduite, mais je vous avertis « qu'elle fait scandale dans le pays et qu'on « juge sévèrement l'attitude de la jeune fille en « question, une intrigante, sans aucun doute, « qu'attirent les millions de M. Daniel.

« Vous voici avertie. A vous de mettre ordre « à tout cela. Chacun a les yeux fixés sur vous « et l'on se demande, dans les salles des caba- « rets, de même que dans les cuisines des fermes,

« comment la terrible patronne de Meyac, si « dure au pauvre monde, prendra cette his- « toire. »

Naturellement, la lettre n'était point signée.

Un instant, Daniel demeura stupéfait.

De qui pouvait bien émaner cette dénonciation ?

Il ne se connaissait point d'ennemi dans la région, mais sa famille était trop riche, trop puissante, pour ne pas en avoir. Il se pouvait que Nancy se fût attiré l'inimitié de quelque mauvais drôle.

Cette lettre, avec ses tournures de phrases prétentieuses, émaillée de fautes de syntaxe, son écriture contrefaite et grossière à plaisir, n'était point le fait d'un paysan ; son auteur appartenait bien certainement à une classe plus élevée de la société.

Verrans, qui en étudiait attentivement l'écriture, murmura enfin :

— Ceci est l'œuvre d'une femme... Vois, les fins de lignes qui montent... La façon nerveuse de barrer les t...

— Je me moque parfaitement de qui elle émane, répliqua Mme Adrienne.

— Elle a été mise à la poste hier vers cinq heures à Tocé, c'est-à-dire à la lisière des bois de Cousieux, continuait cependant le jeune homme.

— Qu'elle vienne d'ici ou de là, la chose est sans importance, intervint à nouveau Mme Mère. Un seul point existe : ta liaison avec...

— Grand'mère, je t'en prie, ne va pas plus loin... Mlle Nancy est une pure jeune fille digne de tous les respects, s'exclama Daniel en étendant le bras.

— Une coureuse de bois...

— Est-il donc déshonorant de se promener en ma compagnie ? Et suis-je un homme à manquer à la déférence due à une femme qui se serait fiée à moi ? A ton tour, tu me juges bien mal, grand'mère !

— Mlle Montfort est ta maîtresse...

— Non, pas ma maîtresse, mais ma fiancée !

— Tu dis ?

— Inutile de me faire répéter, tu as parfaitement entendu.

— C'est inimaginable. Qu'en pensez-vous, vous autres ?

Et Mme Adrienne, littéralement assommée par ce qu'elle venait d'apprendre, se tournait alternativement vers son fils et sa bru, comme pour les prendre à témoins ; le premier eut un geste désolé, tandis que la seconde levait les yeux au ciel, semblant implorer sa protection.

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? reprenait cependant Daniel dont le ton s'apaisait, tâchait de devenir conciliant. Nancy est charmante et, si vous la connaissiez, elle vous plairait, j'en suis sûr ?

— Je n'ai nullement envie d'entrer en relations avec elle.

— Il le faudra bien pourtant.

— Qui m'y obligerait ?...

— Personne en vérité. Seulement, comme nous comptons nous marier...

— Te marier ? Te marier ?...

Mme Adrienne ne pouvait répéter que ces mots ; elle suffoquait de colère, d'indignation.

C'est que, pour elle, Daniel était toujours le gamin qui, quinze ans auparavant, lorsqu'il venait à l'usine, mettait tout sens dessus dessous dans son bureau, l'enfant pour la santé duquel elle avait tremblé incessamment.

C'était le rejeton de la puissante race des Verrans, un rejeton affaibli et débilité qui, à chaque instant, menaçait de périr, qu'on n'avait sauvé qu'à force de soins ; on l'avait élevé dans du coton, selon l'expression populaire et, maintenant, il parlait de s'évader de la famille... Bien mieux, il avait fait des projets auxquels celle-ci n'était point associée.

Pour un peu, Mme Mère eût crié à l'ignominie, à la trahison.

La conduite de son petit-fils lui semblait odieuse, inqualifiable.

— Te marier ? Tu n'y penses point, reprit-elle au bout d'un instant, s'efforçant de maîtriser sa fureur.

— Voyons, ce n'est pas sérieux, crut devoir dire en écho M. Henri, que cette scène mettait au supplice.

— Oui, mon petit, sois raisonnable ! murmura la mère d'une voix implorante.

Daniel eut un haussement d'épaules :

— En vérité, je vous trouve tous extraordinaires... J'ai vingt-cinq ans.

— Tu n'es qu'un gosse.

— Pour toi peut-être, grand'mère. Pour les autres, je suis un homme.

— Tu n'as pas de santé.

— Permets, je me porte maintenant admirablement. Oui, je sais... Dans ma première enfance, j'étais délicat, mais ce temps est loin... Vous y êtes tous restés, et vous avez eu tort. Regardez-moi tel que je suis... Sans être un colosse, je suis un gars solide !

— Ah ! oui, un joli merle !... siffla Mme Mère, exaspérée.

— Grand'mère, tu n'es pas charitable. Heureusement que tout le monde n'a pas sur moi la même opinion. Dans ces conditions, rien d'extraordinaire à ce que j'aie les goûts, les aspirations des jeunes gens de mon âge. Père était déjà marié depuis une année...

— D'abord, ton père était plus robuste que toi... Puis, lorsqu'il voulut fonder un foyer, il s'adressa à moi... Je lui ai choisi une femme, ta mère, et ni l'un ni l'autre n'ont point eu à se repentir, que je sache !

— Ah ! voilà le grand mot lâché ?... J'ai eu tort d'écouter la voix de mon cœur... de ne pas te prier de découvrir la jeune fille qui, selon toi, était seule susceptible de faire mon bonheur.

— En effet, il y a là un manque de respect...

— Le respect n'a rien à voir en ces choses.... L'amour...

— Tu me fais hausser les épaules, avec tes grandes phrases. De plus, j'ajouterai ceci : tu es de retour parmi nous depuis quelques mois seulement. Nous étions en droit d'escompter que tu y resterais longtemps encore, que tu nous dédommagerais par ta présence, par ton affection, des sacrifices, des angoisses que tu nous as valus.

— Je n'ai nullement l'intention de quitter Meyac.

— Quoi, tu voudrais nous imposer ici cette personne ?

— J'espère que vous l'accueillerez comme elle mérite de l'être, que vous lui ouvrirez les bras...

— Une intrigante, une aventurière que nul ne connaît...

— Sa famille réside dans le pays depuis plus longtemps que la nôtre. Ils ne sont pas originaires du Poitou, certes, mais nous non plus et, pourtant, personne ne nous traite d'aventuriers.

— Où l'as-tu rencontrée ?

— Sur la route, un jour que son auto était en panne. Je l'ai secourue, ainsi qu'il convenait, c'est très simple.

— Et tu n'as pas vu le calcul qu'elle faisait, que tout cela était une petite scène savamment combinée ?

— La chose crève pourtant les yeux, approuva M. Henri, d'un ton sentencieux...

— Vous êtes par trop machiavéliques, riposta

Daniel. Voyez-vous, lorsque l'on veut être trop malins, on dépasse souvent le but.

— Quoi qu'il en soit, je te déclare, mon garçon, que ce mariage est impossible, trancha la vieille patronne, qui s'était levée.

Ainsi, grandie de toute son autorité, elle dominait la famille groupée autour d'elle, foudroyait l'audacieux qui osait lui tenir tête, d'un regard olympien.

Pourtant, Daniel ne céda point.

Il puisait en son amour une force de résistance dont il se serait cru incapable.

— Et pourquoi cette union est-elle impossible, comme vous dites ? répéta-t-il.

— Parce que nous ne la souhaitons pas, tes parents et moi ; cela pour nombre de raisons.

— Je voudrais bien les connaître.

— Tu es trop jeune pour les apprécier.

— Facile à dire, mais je ne les admets pas, je n'entends point qu'on dispose de moi sans mon consentement.

— Tu te marieras dans cinq ans avec une jeune fille que nous connaîtrons, ainsi que les siens, qui nous offrira toutes les garanties morales qu'on peut exiger, qui sera douée de toutes les qualités.

— Qui vous prouve que Nancy ne les possède point ?... Vous reconnaissiez tout à l'heure que vous l'ignoriez ?...

« Elle ne fréquente personne, soit, mais est-ce là un crime ?... Vous aussi, avant ma venue, vous viviez à l'écart, un peu en ours !

— N'était-ce pas notre droit...

— C'est également celui de M. Montfort et de sa petite-fille. Grand'mère, tu n'es pas juste et ton attitude me peine plus que je ne saurais dire.

— La tienne me chagrine bien davantage.

Il y eut un instant de silence ; Mme Adrienne, en proie à une émotion qu'elle ne songeait point à cacher, arpentait le salon de long en large, tandis que M. Henri fixait son fils avec sévérité et que la pauvre mère, tremblante dans son coin, se demandait, non sans angoisse, comment tout cela allait finir.

Debout au milieu de la vaste pièce, Daniel restait frémissant. Ce fut lui qui reprit la parole. S'efforçant de mettre de la douceur dans sa voix, il articula :

— Voyons, grand'mère, nous n'allons pas nous disputer ? Ce serait la première fois que la chose arriverait.

— A qui la faute ?

— J'aime Mlle Nancy, cela de toutes les forces de mon âme... Je te jure qu'elle seule peut me donner le bonheur...

— Des mots, rien que des mots. Tu comprendras plus tard... que ce ne sont là qu'amourette sans conséquence...

— De son côté, Nancy m'aime, poursuivit le jeune homme sans répondre. C'est le seul crime qu'elle ait commis... Vous n'allez pas le lui reprocher ? Ce serait un comble !

— Il n'en est pas question.

— Si fait. Votre gros grief, au fond, c'est que nous nous soyons fiancés l'un et l'autre, en dehors de vous, je le vois bien...

— Quand cela serait ?

— Nous avons eu tort, j'en conviens ; seulement, nous sommes jeunes, nous avons écouté notre cœur et négligé quelque peu les convenances.

« Je m'en excuse en son nom et au mien. Maintenant, ne poussons pas plus loin cet entretien ; vous êtes tous irrités contre moi et il ne saurait en résulter rien de bon.

— Oh !

— Prenez le temps de réfléchir, informez-vous de ce que sont les Montfort... Laissez-moi vous amener Nancy. Quand vous la connaîtrez, vous l'apprécierez comme elle mérite de l'être, vous comprendrez que je lui aie voué toute ma tendresse et ne demanderez pas mieux que de l'appeler votre fille. Je vous en supplie, adoptez cette ligne de conduite. Elle me semble raisonnable à tout point de vue...

« Grand'mère, soit bonne comme tu l'as toujours été... C'est à ton cœur que je m'adresse... Il ne restera pas sourd à ma voix. »

Tout en parlant, Daniel s'était approché de l'aïeule, qui venait d'interrompre sa promenade, et, en dépit de la résistance qu'elle lui opposait, il l'embrassa longuement sur les deux joues.

— Père, sois mon avocat ; quant à toi, chère maman, redis à grand'mère combien je l'aime... C'est le meilleur plaidoyer que tu puisses faire en ma faveur.

Ce disant, il serrait la main de M. Henri, encore tout abasourdi de la scène à laquelle il venait d'assister, puis mettait un baiser léger au front de sa mère, qui soupirait.

Après quoi, sans vouloir en entendre davantage, il s'enfuit ; l'instant d'après, des explosions de moteur annonçaient à tous qu'il avait quitté la demeure.

— Ah ! le petit vaurien, s'exclama Mme Adrienne, recouvrant enfin la parole, qu'elle avait perdue, tant les événements s'étaient précipités, je crois qu'il se moque de nous !

— Mais non, mère, il est simplement amoureux... murmura Mme Henri. C'est de son âge. Souvenez-vous, vous avez été jeune aussi... Enfin, il nous aime tous, et nous le lui rendons bien.

« Nous n'avons d'autre désir que de le voir heureux... Que ceci soit notre règle de conduite.

Mme Mère ne répondit qu'en haussant les épaules et, furieuse, dépitée, elle s'en fut à grands pas, car l'heure était venue pour elle de réintégrer son bureau.

Ah ! à l'usine, on pouvait se tenir... Ceux qui auraient quelque faute à se reprocher allaient en entendre de belles...

CHAPITRE VII

Dans le grand salon des Verrans, c'était un bourdonnement confus de voix, de rires clairs qui fusaient.

Par les fenêtres, largement ouvertes sur le parc, et que protégeaient des stores de paille à demi relevés, le soleil d'un radieux après-midi d'été entrait à flot.

Autour de l'allée sablée, cernant la pelouse centrale et qu'ombrageaient des arbres séculaires, de petits comptoirs avaient été dressés, sur lesquels s'entassaient des objets aussi hétéroclites que divers : bouquets parfumés, articles de Paris, fétiches de toutes sortes, poupées aux attitudes comiques.

Plus loin, on entrevoyait la tente de coutil rayé où, tout à l'heure, à l'issue de la kermesse, on danserait au son d'un orchestre venu de Poitiers.

En effet, on était arrivé au jour fixé pour la fête que Mme Verrans projetait de donner en l'honneur de son petit fils et de ses amis.

Ces derniers étaient là au grand complet.

Georges de Peyrolas arborait, pour la circonstance, un costume de gentilhomme de la Renaissance : pourpoint de velours violet, haut-de-chausse de satin gris perle. Claire Anquetil, plus gaie, plus exubérante que jamais, était en danseuse espagnole ; Suzette Baupré, conformément à ses goûts romantiques, exhibait une toilette 1830, qu'eût aimée George Sand.

Il y avait des marquises, des mousquetaires, des merveilleuses et des chevau-légers.

Chacun avait adopté le costume qu'il jugeait le plus conforme à mettre en valeur ses avantages naturels, car il avait été décidé à l'unanimité qu'on se déguiserait, bien que le carnaval fût passé depuis longtemps.

Seuls, les gens d'âge raisonnable étaient en tenue moderne.

On voyait les mamans rectifier une dernière fois la jupe ou le corsage de leur fille, tandis que les pères évoquaient l'époque récente où c'était leur tour d'arborer des travestissements.

Cependant, bien que Claire se multipliât, un observateur attentif eût été frappé de sa nervosité.

Elle qui, d'ordinaire, était parfaitement maîtresse d'elle-même, affectait la plus juvénile insouciance, elle avait peine à dissimuler son inquiétude.

Fréquemment, elle jetait des coups d'œil rapides du côté de la porte ouvrant sur les appartements intérieurs.

C'est que, bien qu'il fût près de trois heures, on n'avait aperçu encore aucun des membres de la famille Verrans, si ce n'est M. Henri, qui s'était trouvé là pour recevoir les visiteurs.

Mais Mlle Anquetil savait que le père de Daniel ne comptait guère, et l'idée ne lui fût point venue de lui poser quelques questions susceptibles de faire cesser son incertitude.

Celle-ci, à la vérité, était pourtant grande.

Durant la semaine qui venait de s'écouler, elle était demeurée sans nouvelles de ce qui se passait à Meyac.

En effet, il avait été décidé que les petites réunions ordinaires seraient suspendues jusqu'à nouvel ordre, chacun ayant besoin de s'occuper du costume qu'il méditait d'endosser.

Le secret le plus absolu devait être gardé, touchant ces déguisements, afin que la surprise fût complète.

Cette règle n'avait pas souffert d'exception ; de Peyrolas lui-même, qui s'était présenté à l'usine sous prétexte de demander à Daniel un vague renseignement, n'avait pu joindre le jeune homme.

Un domestique lui avait répondu que ce dernier était absent, et le secrétaire général n'avait pas osé aller déranger Mme Mère, que le garçon de bureau déclarait très occupée.

Quant à suivre Daniel, ainsi que la chose avait eu lieu déjà, Georges ne s'en souciait point.

Claire Anquetil avait eu beau insister, il s'y était systématiquement refusé.

— Verrans doit être sur ses gardes, à présent, puisque nous avons eu la maladresse de lui donner l'éveil. Ne nous compromettons donc pas inutilement, avait-il répliqué.

Néanmoins, il était tout aussi intrigué que la jeune fille ; son instinct lui disait que des événements graves se préparaient.

Ce mystère, ce brusque isolement de la famille, correspondait à quelque chose, évidemment.

Mais à quoi ?...

Voilà ce que de Peyrolas, qui pourtant se vantait de déchiffrer assez facilement les énigmes psychologiques, ne pouvait deviner.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, mon cher ? murmura Claire, qui avait manœuvré de façon à le rejoindre. L'absence des Verrans, en se prolongeant, devient presque incorrecte.

— Elle est bizarre, tout au moins, concéda Georges.

— S'ils ne voulaient pas nous recevoir, ils n'avaient qu'à le dire, poursuivit d'une voix sifflante la jeune fille, qui, visiblement, s'enfiévrait.

— Vous exagérez.

— J'admire votre flegme ; on voit bien que ce n'est pas votre avenir qui se joue à cette heure.

Le regard noir qui accompagna ces paroles prouva au secrétaire général que sa belle alliée n'était point d'humeur à prendre les choses du bon côté.

Peu soucieux de s'attirer son inimitié, il répliqua vivement :

— Ah ! permettez... Tout autant que vous, je suis intéressé à cette affaire... Je n'oublie pas que j'aurai, un certain jour, le droit de tirer sur vous une traite sentimentale.

L'approche de Suzette Baupré empêcha Claire de riposter.

Au reste, à la même seconde, un domestique en correcte livrée tabac apparaissait, ouvrant à deux battants la porte permettant de passer du salon dans les appartements réservés à la famille.

Il y eut un léger brouhaha, toutes les têtes se tournèrent de ce côté, tandis que des exclamations retentissaient comme au théâtre.

— Enfin, les voilà !...

En effet, un groupe se montrait au seuil de l'immense pièce.

C'était d'abord Mme Adrienne, laquelle s'appuyait au bras d'un petit vieux monsieur que peu de personnes connaissaient.

— Le père Montfort, murmura de Peyrolas, interloqué.

Il se souvenait d'avoir vu le bonhomme à la préfecture de Poitiers un jour que celui-ci était venu solliciter une autorisation relative aux fouilles qu'il poursuivait.

Claire, qui avait entendu, devint livide et sa main nerveuse serra le bras du secrétaire général avec tant de force que ce dernier faillit jeter un cri de douleur.

— Holà !... attention, lui glissa-t-il à l'oreille.

Mais Mlle Anquetil parut ne point avoir entendu ; son étreinte se resserra encore.

Présentement, il semblait que toute sa vitalité fût passée dans son regard, lequel ne quittait point les nouveaux venus.

M. Montfort avait fait toilette, la chose était visible ; il avait endossé une redingote de coupe désuète, datant bien certainement de sa jeunesse.

Sur le col de son vêtement, ses longs cheveux blancs bouclaient de belliqueuse manière.

Derrière le premier couple, en venaient deux autres :

C'était M. Henri qui, s'étant éclipsé discrètement, réapparaissait ; il servait de cavalier à Nancy.

La jeune fille était exquise en une simple robe de mousseline de soie rose. Elle ne portait aucun bijou, comme si, coquetterie suprême, elle n'eût voulu être parée que de sa grâce.

Enfin, Mme Verrans jeune fermait la marche, s'appuyant orgueilleusement au bras de son fils.

Daniel était radieux ; un sourire heureux se jouait sur ses lèvres, et le regard qu'il promena sur l'assemblée semblait vouloir la prendre à témoin de son bonheur.

— Ma parole, mais on dirait une noce, prononça à mi-voix Suzette Baupré, en pinçant les lèvres.

— Dame, ma mie, ceci m'en a tout l'air, répli-

qua sur le même ton un galant garde du corps du roi Louis XV.

Bien que des réflexions eussent été formulées tout près d'elle, Claire Anquetil ne les entendit pas.

Un tremblement convulsif qu'elle ne parvenait point à dominer la secouait de la nuque aux talons et Georges, en se penchant vers elle, s'aperçut qu'elle mordait à pleines dents la pulpe rouge de ses lèvres.

— Diable ! il paraît que le coup est dur, songea-t-il. Après tout, je comprends cela.

Et, en bon garçon qu'il était en définitive, voulant se réserver l'avenir, il s'empressa auprès de la jeune fille.

— Appuyez-vous sur moi, lui chuchota-t-il, et, surtout, ma pauvre amie, tenez-vous. Il ne faut pas qu'on s'aperçoive de votre émoi.

En réalité, rien de pareil n'était à craindre.

L'apparition des trois couples était si inattendue que, durant quelques secondes, la stupeur fut générale.

Un silence profond, absolu, régnait à présent sur cette assemblée si bruyante l'instant d'auparavant.

Les gens s'examinaient, s'interrogeant du regard, cherchant dans les yeux de leurs voisins la confirmation de ce qu'ils supposaient.

Comment se faisait-il que les Montfort se trouvassent à Meyac, eux que l'on n'y avait jamais rencontrés ?...

Bien mieux, que signifiait l'intimité semblant régner entre les deux familles ?

Tandis que les invités stationnaient dans le grand salon ou dans le parc, les châtelains de la Heurtery avaient rejoint les Verrans dans les appartements privés dont l'accès était interdit à la foule.

Il y avait là de quoi, on en conviendra, piquer la curiosité et alimenter pour bien des soirs les conversations provinciales.

De fait, ce résultat n'avait point été obtenu sans lutte de la part de Daniel.

Durant les jours qui avaient suivi l'explication qu'il avait eue avec sa grand'mère et ses parents, le jeune homme s'était heurté à la froideur des siens.

A table, c'est à peine si on lui adressait la parole ; seule, Mme Henri, lorsqu'elle était sûre de ne point être vue, l'embrassait affectueusement, lui prodiguant les mots d'espoir, de consolation.

— Ta grand'mère t'aime bien.... Aie confiance... Tout finira par s'arranger...

Daniel, à la longue, n'en était plus très sûr, néanmoins, il s'était bien gardé d'informer Nancy de la tempête que leurs projets avaient soulevée à Meyac.

Il ne fallait pas que la jeune fille connût à quelle prévention elle se heurtait.

Il l'avait interrogée sur la façon dont M. Montfort avait accueilli ses confidences.

— Mon grand-père est le meilleur homme du monde, s'était-elle contentée de répondre avec un sourire, il veut tout ce que je désire, surtout lorsqu'il s'agit de mon bonheur.

Daniel avait étouffé un soupir.

A Meyac, il n'en était pas de même, sans conteste ; néanmoins, il apprenait que les mots ne signifient rien, qu'on peut souffrir du fait des cœurs qui vous sont le plus affectionnés, cela sans pouvoir leur garder rancune.

Si son aïeule le boudait c'est que, en toute sincérité, elle pensait devoir lui battre froid, cela uniquement pour son bien.

La situation était trop tendue pour pouvoir se prolonger longtemps.

Un soir — c'était le quatrième après l'explication orageuse que nous savons — Mme Adrienne, après le dîner, avait fait comparaître son petit-fils devant la famille réunie en une espèce de tribunal.

Brièvement, elle l'avait interrogé : Etait-il toujours dans les mêmes dispositions ?

— Oui, grand'mère, avait répondu Daniel, avec une fermeté d'accent qui l'avait surpris lui-même.

— Et si je te défends, en mon nom ainsi qu'en celui de tes parents, de revoir cette jeune fille, que feras-tu ?

— A mon grand regret, je me verrai dans l'obligation de vous désobéir... Il ne faut pas m'en vouloir...

D'un geste, Mme Adrienne avait coupé net le plaidoyer qu'il se disposait à débiter ; par avance, elle savait toutes les bonnes raisons qu'il invoquerait, elle n'avait point besoin de les entendre de sa bouche.

— En ce cas, tu quitteras le pays, avait-elle conclu.

— Tu me chasses, grand'mère ?

C'était un cri qui, en quelque sorte, avait jailli des lèvres de Daniel.

Mme Henri en avait été toute remuée ; elle avait jeté un regard éperdu à sa belle-mère, tandis que son mari essuyait nerveusement les verres de ses lunettes, lesquels étaient pourtant parfaitement nets.

— Je ne te chasse pas, je te renvoie à l'étranger... Tu as encore bien des choses à apprendre.

— Grand'mère, aie donc le courage de dire toute ta pensée... N'aie pas peur des mots... C'st un exil que tu m'infliges.

— Soit.

— Je suis bien obligé de m'y soumettre ; sans argent, sans moyens de gagner ma vie, je me trouve entièrement en ta dépendance, murmurait le jeune homme en s'efforçant de dissimuler le trouble auquel il était en proie. Je t'aurais crue meilleure, plus généreuse... Il paraît que je me suis trompé sur ton compte, tant pis pour moi...

« Demain soir, je prendrai le train pour Paris et, de là, je gagnerai l'Allemagne.

Sur ce, sans adresser un adieu aux siens, Daniel s'était dirigé vers la porte.

Il allait le front bas, les épaules voûtées ; on le devinait anéanti.

Il devait faire de méritoires efforts pour refouler les sanglots grondant dans sa poitrine et qui emplissaient sa gorge.

Mme Adrienne n'avait pu en voir davantage.

Son inflexibilité avait fléchi, pour la première fois de sa vie peut-être ; en même temps que Mme Henri, elle s'était levée de son fauteuil et, à l'instant précis où le coupable posait la main sur le bouton de la porte, un double cri avait retenti.

— Mon petit... Mon petit... ne t'en va pas !... disait l'aïeule.

— Mon pauvre Daniel, attends-moi, s'exclamait la maman, oubliant qu'elle se révoltait ainsi contre l'autorité de Mme Mère, chose qu'elle eût déclarée impossible la semaine précédente.

Mais personne n'y avait pris garde ; déjà Daniel était dans les bras tremblants que Mme Adrienne lui ouvrait.

Longtemps, il l'avait tenue serrée contre sa poitrine.

— Ainsi, grand'mère, tu consens.... Ah ! je savais bien que ton cœur m'était entièrement acquis, qu'il ne voudrait point me causer de la peine, murmurait-il.

— Oui, mais en attendant, tu me fais un gros chagrin, soupirait l'aïeule.

— Mais non, pas du tout... il ne faut pas... Tu verras, nous serons deux pour t'aimer... Tu auras

fait notre bonheur et c'est quelque chose, je t'assure.

L'émoi était général et, en quelques mots, l'affaire avait été conclue.

Le lendemain, Mme Verrans, accompagnée de son fils et de son petit-fils, se présentait à la Heurtery.

M. Montfort, prévenu par lettre, les attendait dans son cabinet de travail, au milieu de ses vitrines bourrées de cailloux aux formes extraordinaires et dont chacun était affublé d'une étiquette portant un nom pompeux.

Nancy, un peu tremblante, se tenait à ses côtés.

Mme Adrienne s'y connaisait en homme : de suite, elle avait jugé que le grand-père Montfort était un simple ; mais qu'il possédait un cœur d'or.

Quant à la jeune fille, en dépit de ses préventions, elle fut frappée de son air modeste, de sa grâce, de son charme.

Sans grandes phrases, Mme Mère exposa le but de sa visite, elle venait demander la main de Nancy pour son petit-fils Daniel.

— Oui, je sais... murmura l'archéologue avec un soupir. Il paraît que ces enfants s'adorent... Nous n'avons rien de mieux à faire qu'à les marier.

Déjà, Daniel et Nancy s'isolaient dans l'angle d'une croisée. Gravement, les parents s'étaient mis d'accord.

Il avait été décidé que les Montfort assisteraient à la fête que donnaient prochainement les Verrans ; là, les fiançailles des jeunes gens seraient officiellement annoncées à tous.

Voilà pourquoi Mme Adrienne, qui, à l'occasion, se révélait volontiers amoureuse du protocole et de la solennité, avait réglé cette entrée sensationnelle.

Et sa voix au timbre net, habituée au commandement, s'éleva, vibrant sous le plafond doré du grand salon.

— Mes chers amis, j'ai une bonne nouvelle, une excellente nouvelle à vous annoncer à tous... Mlle Montfort et mon petit-fils Daniel sont fiancés... Nous célébrerons leur mariage le 29 Octobre prochain, c'est-à-dire le jour de la fête de Meyac... Nous comptons que vous voudrez bien être des nôtres.

Il y eut des vivats, des acclamations, toute une rumeur qui couvrit le cri de rage que Claire Anquetil n'avait point eu la force de réprimer.

Maintenant, chacun s'empressait autour des parents et des jeunes gens, les accablant de compliments, de félicitations.

— Je suis vaincue, bégayait Claire, dont les dents grinçaient, que vais-je devenir ?

— Il vous reste mon amour... Il saura vous consoler de bien des choses, murmura Georges de Peyrolas en se penchant tendrement vers la belle éplorée.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Tiens, voilà des visiteurs !...

Et, la vieille Perrine, redressant sa taille que les années avaient voûtée, tournait sa face ridée vers la fenêtre grande ouverte.

— Que dis-tu, Nounou ? s'exclama Nancy en abandonnant les soies de couleur qu'elle échantillonnait sur une table voisine avant de se remettre à la tapisserie qu'elle avait entreprise.

La minute d'après, penchée par dessus l'épaule de Perrine, elle examinait curieusement l'auto qui, par la rampe en lacets, montant de la plaine, se dirigeait vers le château de la Heurtery.

C'est que le cœur lui battait bien fort à cette heure.

D'ordinaire, il venait peu de monde au château, son grand-père et elle ayant ébauché peu de relations dans le pays, bien qu'ils y fussent depuis plus de quinze ans et de suite la jeune fille s'était imaginé que le nouveau venu devait être son fiancé, Daniel Verrans.

Sa grand'mère l'avait expédié à Lyon où une grosse affaire à conclure réclamait sa présence.

Il y avait déjà cinq jours de cela, et quoique Daniel n'eût envisagé qu'une absence de quarante-huit heures, sa dernière lettre reçue l'avant-veille ne parlait pas de retour, bien au contraire, il laissait sous-entendre qu'il ne regagnerait Meyac qu'au début de la semaine suivante.

Etait-ce donc lui qui, ayant réussi à abréger les négociations entamées avec leur correspondant Lyonnais, accourait ainsi surprendre Nancy ?

Presque aussitôt, la jeune fille hocha sa jolie tête brune, cependant qu'une expression déçue crispait son visage aux traits purs.

C'est qu'à présent, l'automobile entrait dans la cour et elle pouvait tout à son aise en distinguer les occupants.

La limousine venait bien de Meyac, l'homme qui se tenait au volant n'était autre qu'Eugène, le chauffeur des filatures ; mais ce n'était pas Daniel qui avait pris place dans le véhicule.

Une vieille dame à l'air austère, au regard vif, s'entrevoyait à l'arrière et Nancy l'identifia : Mme Verrans.

Elle en éprouva comme un coup au cœur.

Etait-il donc survenu un malheur à Daniel que sa Grand'mère se fût décidée à pousser jusqu'à la Heurtery où elle n'était pas venue trois fois bien que les jeunes gens fussent fiancés depuis près d'un mois.

Nancy n'ignorait point que Mme Verrans ne

quittait pas volontiers, surtout un jour de semaine, l'usine dont elle était l'âme.

Alors !

— Eh bien ! petite, tu ne vas pas au-devant de ta future grand'maman, grommela Perrine d'un ton ironique.

C'est que la nourrice n'aimait guère Mme Verrans, laquelle s'était opposée de tout son pouvoir au mariage de son unique héritier avec la jeune châtelaine de la Heurtery. Comme si cette dernière n'était pas la plus jolie, la meilleure...

Nancy, non plus, n'ignorait point l'opposition qui avait été faite à son endroit ; aussi, n'était-elle rien moins qu'à l'aise avec la vieille dame ; néanmoins, comprenant que Perrine avait raison, elle domina son émoi et, traversant le salon où elle se tenait, en quelques élans elle arriva juste à temps pour ouvrir la portière de l'auto qui stoppait au bas du perron

— Ah ! c'est vous petite, fit Mme Verrans de la voix sèche qui lui était habituelle, je ne pensais pas vous rencontrer... Ne m'avait-on pas dit que tous les après-midi, vous couriez les routes en auto ?

— Jadis, il en était ainsi, mais ce goût m'est passé, balbutia la jeune fille d'une voix mal assurée.

De fait, l'attitude de la vieille dame n'était rien moins qu'encourageante.

Elle semblait plus guindée, plus froide, que de coutume.

Elle n'avait point effleuré d'un baiser le front de Nancy, selon le cérémonial qu'elle avait adopté depuis ses fiançailles avec Daniel.

Certainement, il y avait quelque chose.

— Vous n'avez point reçu de mauvaises nouvelles de mon fiancé ? eut encore le courage d'articuler la pauvrette.

— Non, non... J'aurais un mot à dire en particulier à monsieur votre grand-père... Est-il visible ?

— Oh ! naturellement... Grand-père travaille dans son cabinet avec M. Demousson, cet architecte qu'il fait venir de Poitiers pour étudier les fondations de notre demeure.

C'est que le bon M. Montfort, outre la passion qu'il avait vouée à sa petite-fille, en cultivait une autre : l'archéologie.

Sous sa direction, d'importantes fouilles avaient été entreprises dans le parc du château et on y avait recueilli une moisson de silex aux formes plus ou moins bizarres que M. Montfort n'hésitait pas à proclamer comme étant des objets dus à l'industrie de l'homme de l'âge des cavernes.

Malheureusement, ces terrassements effectués un peu au hasard avaient provoqué des glissements de terrain, des lézardes s'étaient produites dans l'une des tours flanquant la façade sud de la Heurtery, si bien que l'archéologue avait dû donner l'ordre d'interrompre les travaux et appeler à son aide, en toute hâte, M. Demousson, un jeune architecte dont on disait le plus grand bien.

Cependant, Nancy, quelque-peu rassérénée par ce qu'elle venait d'apprendre, guidait la visiteuse vers la demeure.

— Entrez au salon, proposa-t-elle, je vais prévenir grand-père.

— Inutile, je puis l'attendre ici, décréta Mme Verrans, sans aménité.

La jeune fille demeura une seconde interloquée, puis, renonçant à comprendre, elle laissa la vieille dame dans le vestibule et s'en fut heurter à une porte voisine. Presque aussitôt une voix retentissante à l'intérieur, cria :

— Entrez.

Nancy s'empressa d'obéir et pénétra dans une vaste pièce garnie sur son pourtour de vitrines où s'amassaient les galets provenant des fouilles de la Heurtery.

M. Montfort était là, penché sur une grande table que recouvrait un plan détaillé du manoir.

M. Demouson, jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, à la physionomie intelligente, au maintien effacé, lui faisait vis-à-vis.

A l'entrée de la jeune fille, son front s'empourpra légèrement, tandis qu'une lueur vite éteinte, s'allumait au fond de ses yeux gris.

Déjà l'archéologue questionnait :

— Qu'y a-t-il donc, petite ?

— Mme Verrans est là qui désire t'entretenir immédiatement.

— De quoi s'agit-il ? s'étonna le brave homme.

— Je l'ignore. Mais elle m'a paru bizarre...

— C'est bien, je vais la recevoir... Excusez-moi, cher monsieur Demousson.

— Mais comment donc !

— Durant cet entr'acte, ma petite-fille vous tiendra compagnie et vous fera visiter ses serres... Je gage que vous ne les avez point encore vues.

— Nullement... je serai charmé... Si, toutefois, mademoiselle consent à me servir de guide.

L'architecte balbutiait, ne parvenant point à sortir de sa phrase. Evidemment, la perspective de se trouver en tête à tête avec Mlle Montfort le troublait au-delà de toute expression.

Mais personne ne s'en aperçut ; présentement, les châtelains avaient bien d'autres préoccupations et tandis que les jeunes gens sortaient par une porte donnant sur une pièce voisine, le savant s'en fut au-devant de la visiteuse.

— Entrez donc, chère madame Verrans... Je suis ravi de vous voir... Il paraît que vous avez à me parler... Je pense qu'il ne s'agit de rien de grave...

Le bon M. Montfort s'empressait, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, car, intérieurement, il envoyait à tous les diables la maîtresse de Meyac qui venait ainsi le troubler au milieu de ses chères occupations.

Cette dernière était assise au bord d'un fauteuil et maintenant elle dévisageait son interlocuteur d'un regard dur, presque hostile.

— Si fait, il s'agit de choses graves, au contraire, répliqua-t-elle au bout d'un instant.

— Que me racontez-vous là ?

Et l'archéologue, assurant ses grosses lunettes sur son nez minuscule, montrait un visage effaré.

— Je n'irai pas par quatre chemins, ce n'est point dans mon habitude, fit la vieille dame, sans rien perdre de sa raideur. Lorsque j'ai consenti au mariage de votre petite-fille avec mon petit-fils, c'est que j'ignorais certains détails que j'ai appris depuis.

— Des détails...

— Ne faites pas l'innocent. Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire... Vous devriez m'éviter de préciser.

— C'est que je ne vois pas...

— Ce qui rend cette union impossible ?

Cette fois, le bon M. Montfort bondit littéralement sur son siège.

— Impossible ? Vous avez dit impossible ? sursauta-t-il, car avant tout il songeait à Nancy, au chagrin que ne pouvait manquer de lui causer cette nouvelle. Mais ces enfants s'aiment !...

— L'amour n'est pas tout dans la vie. Il est des circonstances devant lesquelles il doit s'incliner, céder le pas à la raison ? ? ? Nous nous trouvons en face d'une situation de ce genre.

— Ecoutez, chère madame Verrans, vous parlez par énigmes...

— En vérité.

— Je vous atteste que je ne démêle rien à vos propos ?

— En ce cas, je serai plus précise, quoique,

pour vous, j'eusse préféré que vous m'entendissiez à demi-mots... J'ai reçu, oh ! sans les avoir sollicités, des renseignements concernant la vie que menait votre famille à Sellos, près de Bordeaux, avant de venir ici.

Au fur et à mesure que son interlocutrice parlait, le visage de M. Montfort était envahi par une soudaine pâleur ; même quelque chose qui ressemblait à un gémissement étouffé s'étrangla dans sa gorge.

— Vous commencez à y être, observa Mme Verrans, d'un ton ironique.

Et, tirant de son sac à main une feuille de papier couverte d'une écriture serrée, elle la tendit au vieillard.

— Lisez, vous serez édifié.

D'un geste, il déclina cette offre ; au reste, à cette heure, son regard se brouillait.

Il lui semblait que les meubles exécutaient à l'entour une sarabande échevelée, des volées de cloches emplissaient ses oreilles.

— Je résumé, reprit impitoyablement madame Verrans. Votre petite-fille Nancy est une enfant naturelle... Ses parents n'ont pas péri dans un accident ainsi que vous le prétendez. Elle n'a point de père, quant à sa mère, Dieu seul sait ce qu'elle est devenue.

Après avoir fait les quatre cents coups, à Sellos et dans la région, elle s'est enfuie un beau matin en compagnie d'un ténor du Grand Théâtre de Bordeaux.

C'est après ce scandale que vous et la petite Nancy êtes venus vous installer ici avec Perrine, la nourrice de l'enfant. Nul ne vous y connaissait, vous pensiez que cette lamentable histoire serait, de la sorte, définitivement enterrée.

— Hélas ! avoua dans un souffle le pauvre homme qui semblait être à la torture.

— Je ne vous ferai pas observer qu'en agissant comme vous l'avez fait, vous abusiez de la confiance générale et, plus particulièrement, de la mienne, de celle de mon fils et de ma bru, de celle de mon petit-fils Daniel.

Et comme Montfort, abasourdi, la contemplait avec des yeux ronds, la maîtresse de Meyac s'exclama avec une nuance d'impatience :

— Nous sommes des gens honorables, nous monsieur, sur le compte desquels il n'y a rien à dire... En cherchant à introduire Mlle Montfort en notre famille, vous commettiez ce que j'appellerai une mauvaise action.

— Oh ! permettez...

— Votre petite fille est charmante, je le reconnais, mais tout cela n'abolit point la tache de sa naissance... Que voulez-vous, ce n'est pas une garantie d'être la fille d'une coureuse, d'une aventurière...

— Ah ! madame, vous allez trop loin... Nancy...

— Je n'attaque pas sa vertu ; présentement, il n'y a rien à dire sur son compte. Mais qui sait, si, dans l'avenir, les instincts qu'elle tient de sa mère ne se feront pas jour.

— Quoi ? vous supposez...

— Cela n'est-il pas permis. Quoi qu'il en soit, je vous déclare, et c'est là le but de ma visite, que cette union est désormais impossible.

— Mais qui a bien pu vous écrire ces choses ? balbutia le vieux savant, atterré.

— Pour cela, je l'ignore... La lettre que voici n'est pas signée. Les gens qui vous rendent ce genre de service préfèrent généralement garder l'anonymat. Je ne chercherai pas à percer le mystère dont ils s'entourent, ceci ne saurait m'intéresser.

Ayant dit, Mme Verrans se levait, marquant ainsi que, selon elle, l'entretien était terminé.

Ce mouvement parut arracher Montfort à la morne stupeur à laquelle il était en proie.

— Quoi, vous partez ?

— Evidemment... nous n'avons plus rien à nous dire...

— Mais Nancy ?

— Je vous laisse le soin de lui apprendre la rupture de son mariage.

— La rupture ? répéta le bonhomme comme s'il n'avait pas encore compris quelle décision animait son interlocutrice. Ainsi, c'est définitif ?

— Votre surprise m'étonne, pour ne pas dire davantage...

— Vous ne ferez pas ça, madame Verrans, non, vous ne le ferez pas... Ces petits s'adorent... Songez au chagrin de votre Daniel. Au désespoir de ma Nancy... Elle n'est point responsable de fautes qu'elle n'a pas commises !

« C'est une pure et vertueuse enfant, dont je réponds...

Il s'était levé à son tour, joignant les mains d'un geste suppliant, sa voix se faisait implorante, car il pensait avec terreur au chagrin de la pauvrette quand elle saurait.

Lui qui l'aimait plus que tout au monde, il s'avérerait donc impuissant à lui épargner cette peine ?

Cela lui semblait inadmissible, aussi fou qu'illogique.

Ainsi, éperdu, désemparé, il était si lamentable que Mme Verrans en éprouva quelque émotion ; néanmoins, sa volonté ne fléchit point.

Elle n'était point de celles qui reviennent sur une décision prise ; chez elle, où chacun lui obéissait au doigt et à l'œil, aussi bien les membres de sa famille que le dernier de ses ouvriers, on ne l'ignorait point.

— Croyez, mon pauvre monsieur, que je vous plains très sincèrement... Seulement, ce qui arrive est votre faute.

— Ma faute, répéta-t-il hébété.

— Sachant ce qu'il y avait dans le passé des vôtres, vous auriez dû mieux surveiller Mlle Nancy, ne pas la laisser vagabonder par les routes, ainsi que vous l'avez fait... Vous auriez écarté de son chemin les jeunes gens avec lesquels elle ne pouvait songer décemment à s'allier, vous eussiez évité ce qui se produit.

— Madame Verrans... Vous ne pouvez persister.

— Inutile d'insister, ce serait peine perdue.

Le ton était péremptoire, et en dépit de son trouble, le pauvre Montfort comprit qu'il ne gagnerait rien ; autant s'efforcer d'émouvoir les blocs de granit composant les murs du château que d'amollir le cœur de cette vieille femme, rigide et dure.

Instantanément, la certitude du malheur s'imposa à lui et il courba le front, bégayant :

— Ma petite Nancy... que va-t-elle dire ?... Comment lui apprendre ?...

— Informez-la de la vérité.

— Quoi, vous voulez que j'explique à cette enfant, qui est la pureté et l'innocence même, que sa mère... Vous n'y songez pas... Si peu sensible que vous soyez, vous n'en auriez pas le courage... Alors, moi...

Une geste désolé acheva la phrase de l'infortuné.

— Il a raison, pensait à la même seconde Mme Verrans. Je n'y puis rien cependant, qu'il s'arrange.

— Pourtant, elle ne s'éloignait pas, prise malgré elle de pitié pour ce pauvre homme dont elle voyait la détresse.

— Ecoutez, reprit-elle, après un instant de réflexion, vous pouvez apprendre à Mlle Nancy qu'elle est enfant naturelle, en admettant qu'elle ne le sache pas.

— Jamais ma petite-fille n'a eu ses papiers entre les mains... Afin d'éviter toute indiscrétion, je l'ai fait élever ici, près de moi, loin

des institutions, des pensionnats... Je comptais confier la vérité à son époux à l'issue du mariage.

— Eh bien ! reprit la vieille dame, sans relever ce que cette façon de faire avait de choquant à son point de vue, agissez comme si vous aviez été contraint de formuler ces confidences avant la célébration des noces. Vous ajouterez que votre déclaration a motivé notre rupture... Après tout, la chose est plausible.

— Et si Nancy refuse de se rendre à mes raisons... Si elle cherche une explication avec son fiancé... Tous deux s'aiment, ils se croient sûrs l'un de l'autre... Ma petite l'attestait encore hier...

Mme Verrans pinça ses lèvres minces ; évidemment, il y avait là un danger, qu'il convenait d'éviter.

— D'abord, vous affirmerez à Mlle Nancy que mon petit-fils est d'accord avec moi. Justement, il est en voyage, cela corroborera vos dires...

— Mais M. Daniel écrit.

— Je lui ai télégraphié tout à l'heure de revenir, toute affaire cessante...

— Alors ils vont se rencontrer ?

— Ceci ne modifierait rien ; ne vous bercez pas d'illusions... Quand Daniel saura la vérité il m'approuvera, j'en suis sûre... Donc, dans l'intérêt de Mlle Nancy, uniquement dans le sien, entendez-vous, il ne faut rien négliger pour que ces jeunes gens ne se retrouvent point en présence...

— Hélas !

—A votre place, je partirais en voyage avec ma petite-fille, je quitterais le pays durant quelques mois... Le temps est un grand maître, il guérit bien des blessures, surtout quand on est jeune... Pour moi, je vous avertis qu'après m'être expliquée avec Daniel, je l'engagerai à employer le même moyen... Je compte l'envoyer à Paris ou en Allemagne, à son choix... Dans ces conditions, prenez d'autres directions... Il vous reste le Midi, l'Italie, l'Espagne, que sais-je ?

Longtemps la vieille dame parla ainsi, développant sa pensée, la commentant de façon à la faire entrer dans le cerveau de son interlocuteur, à la lui imposer en quelque sorte.

Le pauvre M. Montfort ne soulevait plus d'objections ; résigné à tout, il approuvait en murmurant :

— Oui, oui, vous devez avoir raison.

Au fond, il ne songeait qu'à une chose : à l'immense chagrin qu'allait éprouver Nancy.

Et c'était lui qui eût donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour elle, qui devait se charger de lui apprendre l'atroce nouvelle... Vraiment, la vie n'était point juste.

Quelle rage avaient donc les hommes de se torturer les uns les autres, au nom de préjugés aussi ridicules qu'absurdes.

Montfort croyait que ceux-ci n'avaient plus cours, que la loi barbare qui rend les enfants responsables des fautes de leurs parents était périmée.

Jamais il n'avait pensé qu'on en ferait l'application à sa Nancy.

Et voilà que, brusquement, il se trouvait en face d'une catastrophe dont les conséquences étaient impossibles à prévoir, étant donnée la nature tendre de la jeune fille.

Grand Dieu, il aurait vécu trop longtemps, puisqu'il lui était donné de voir cela.

Un mot de Mme Verrans l'arracha à l'espèce de prostration douloureuse à laquelle il était en proie.

— Si vous tenez vos engagements, si vous faites de telle sorte que votre petite-fille ne vienne pas nous demander d'explications, je vous promets qu'elle ne saura pas, par nous du moins, quelle fut l'inconduite, l'indignité de sa mère... Dans le cas contraire, je me verrai contrainte d'user des armes que je possède, de lui communiquer ce rapport, de l'initier à la vérité.

« Sur ce, monsieur, au revoir.

Et d'un pas vif, décidé, qui était le sien, la vieille dame gagna la porte sans que son hôte anéanti songeât à le reconduire.

La minute d'après, son auto l'emportait loin de la Heurtery.

CHAPITRE II

Ce que M. Montfort appelait pompeusement les serres de sa petite-fille n'était qu'une modeste orangerie s'étendant derrière le château, en bordure de la grande pelouse séparant les bâtiments des premiers arbres du parc.

Une allée sablée circulait au milieu des massifs de citronniers, de palmiers, d'eucalyptus. L'air qu'on y respirait était doux et humide, un peu étouffant, surtout par cet après-midi de septembre resplendissant ainsi qu'un beau jour d'été.

Après avoir quelque peu hésité, M. Demousson avait gauchement offert son bras à Mlle Montfort.

Comme celle-ci se taisait, incapable de dissimuler sa préoccupation, l'architecte eut tout le loisir de se remettre.

Comprenant que ce mutisme ne pouvait se prolonger, il résolut de le rompre, d'amorcer la conversation.

Mais c'était là une entreprise peu commode.

Demousson, fils d'un petit entrepreneur de maçonnerie, n'avait rien d'un homme du monde.

Ses parents s'étaient saignés aux quatre veines pour lui permettre de poursuivre ses études et, durant des années, il avait bûché comme un manœuvre tant aux cours de l'Ecole des Beaux Arts, qu'en sa mansarde de la rue Monsieur-le-Prince, à Paris.

Rentré au pays natal, juste à temps pour fermer les yeux des siens, il avait tenté d'oublier son chagrin dans un labeur acharné.

Au reste, son patrimoine était mince et il lui fallait vivre, se créer une clientèle.

Si donc il était parfaitement à son affaire sur un chantier ou même dans le cabinet de travail de M. Montfort, au milieu des plans, d'épures, il n'en allait pas de même lorsqu'il se trouvait en face d'une jeune fille, surtout de Nancy, laquelle avait le don de l'intimider tout particulièrement.

D'une voix hésitante, mal assurée, il admirait de confiance les plantes tropicales groupées dans la serre, se lançant en des évocations des paysages d'Orient qu'il ne connaissait que par ses lectures.

Sa compagne ne lui répondait que par monosyllabes, car elle comprenait à peine le sens de ses paroles.

Tout son esprit était tendu sur ce point : qu'est-ce que Mme Verrans pouvait bien avoir à dire de si secret, de si urgent, à son grand père ?

Elle eût donné beaucoup pour savoir, entendre ce qui s'échangeait : les minutes qui s'écoulaient lui semblaient interminables.

Elle avait beau s'efforcer de se rassurer, de se répéter que rien de grave ne pouvait menacer son bonheur, un pressentiment l'avertissait que le malheur était sur elle.

Aussi, comme on atteignait l'extrémité de la serre, poussa-t-elle une porte donnant sur le jardin.

— Nous allons revenir au château... Ce chemin est plus court, déclara-t-elle, coupant net une phrase de Demousson.

— Mais... si vous voulez, balbutia ce dernier.

A présent, presque au pas accéléré, Mlle Montfort ramenait son timide compagnon vers la demeure.

Evitant la porte donnant sur le vestibule central, tous deux y pénétrèrent par une entrée de service et, la minute suivante, ils se retrouvaient dans le salon où Perrine continuait à ravauder le linge de la maison.

De là, on pouvait, tout à loisir, surveiller la cour d'honneur.

— C'est vous, mademoiselle, qui faites ces jolies choses ? murmura l'architecte en indiquant la tapisserie entreprise par Nancy.

— En effet.

— Savez-vous que c'est charmant ?... Il y a une finesse de dessin, une délicatesse de coloris... L'art de la tapisserie se perd, voyez-vous, mademoiselle, et c'est grand dommage... Si toutes les jeunes filles du monde le pratiquaient avec votre habileté...

Demousson se tut, car Nancy venait de le planter là pour s'approcher vivement d'une fenêtre.

Elle avait perçu le bruit de talons claquant sur les degrés du perron : presque aussitôt, la silhouette noire de Mme Verrans lui apparut.

Sans se retourner, la vieille dame monta en auto, puis s'éloigna.

— Mon Dieu, comme elle a l'air dur, songea Nancy.

Et, se retournant vers M. Demousson, interloqué :

— Je vais voir si grand-père a besoin de vous.

Après quoi, sans attendre, elle se précipita au dehors ; l'instant d'après, elle entrebâillait la porte du cabinet de travail de l'archéologue.

— Eh bien, tu es seul !

Subitement, la parole se figea sur ses lèvres, tandis que le sourire insouciant qu'elle affectait s'effaçait pour faire place à une expression angoissée.

C'est que, d'un coup d'œil, elle venait d'apercevoir le pauvre M. Montfort effondré sur son fauteuil, les bras tombés de chaque côté de son siège.

L'apostrophe de Nancy l'avait fait sursauter, et il s'était à demi redressé, montrant une face blême, décomposée.

— Mon Dieu, que t'arrive-t-il ?... bégaya la jeune fille en courant à son aïeul ? Serais-tu souffrant ? Je vais appeler...

Elle s'empressait, affolée, éperdue et, agenouillée devant le vieillard, elle le contemplait avec ses grands yeux que l'inquiétude élargissait.

— Non, tais-toi, murmura-t-il, ce n'est rien...

— Cependant...

— Ma petite-fille, tu as bien fait de venir... Reste près de moi, de ton vieux grand-père qui t'aime...

Il l'avait prise par la taille, l'obligeant à se relever et il l'attirait sur ses genoux en un geste paternel, comme on fait pour les tout petits qu'on veut consoler d'une grosse peine.

Nancy ne s'y trompa point. Son cœur se serra affreusement, tandis qu'un froid de glace s'insinuait dans ses veines.

Ainsi, ce qu'elle redoutait s'était produit... Mme Verrans avait apporté le malheur à la Heurtery dans les plis de sa robe noire !...

— C'est la grand'mère de Daniel qui t'a mis en cet état ? eut-elle encore la force d'interroger. Il faut que cette femme soit bien méchante... Nous ne lui avons pourtant rien fait !

M. Montfort comprit que, coûte que coûte, il fallait calmer l'exaltation de la jeune fille, il convenait de ne point la laisser s'égarer sur une fausse piste, de lui apprendre l'atroce vérité avec douceur.

C'était là une entreprise qui, la veille encore, lui eut paru impossible, au-dessus de son courage ; pourtant, lui seul était susceptible de la mener à bien...

Au contact de sa tendresse, la petite souffrirait peut-être moins ; l'excès de son affection lui restitua l'énergie qui lui manquait.

— Ne t'emballe pas ainsi, Mme Verrans n'est pas une méchante femme comme tu le crois !

— Alors, pourquoi t'a-t-elle causé du chagrin !

— Ce n'est pas de moi dont il est question en tout ceci.

Nancy tressaillit et, se courbant légèrement, elle fixa dans les yeux son grand-père qui détournait la tête.

— Pas de toi ?... Mais alors... c'est de moi dont il s'agit.

Il eut un signe affirmatif.

Sa gorge se contractait, menaçant de le condamner au silence.

— Elle s'oppose à notre mariage ! C'est cela qu'elle est venue te dire, n'est-ce pas ?...

Et la jeune fille s'arrachant à l'étreinte du vieillard, bondissait sur ses pieds en une révolte de tout son être.

— Oui, je sais... Elle ne m'aime pas. Elle ne m'a jamais aimée, poursuivait-elle avec violence. Je ne suis sans doute pas assez riche. C'est là son seul grief. Heureusement, je suis sûre du cœur de Daniel. Il ne se courbera point devant la tyrannie de Mme Verrans, il est majeur après tout.

A cette heure, la nature romanesque de Mlle Montfort se donnait carrière. Elle se rebellait toute, prête à la lutte qui devait assurer son bonheur.

Une seconde, son grand-père la considéra d'un regard navré. Etait-ce bien sa petite-fille, d'ordinaire si calme, si mesurée, qui parlait ainsi ?

Il lui semblait que c'était une toute autre créature ; il ne connaissait point ces yeux étincelants, ces traits durcis, cette bouche crispée par la colère.

— Ma petite, ma petite, je t'en supplie, sois raisonnable.

— Grand-père, tu ne penses pas à ce que tu dis. Toi à qui j'ai ouvert mon cœur, tu n'ignores pas combien j'aime mon fiancé. Alors il t'est permis de mesurer mon chagrin, ma révolte !

— Oui je sais... je sais...

— Dès que Daniel sera de retour, je le verrai et alors...

— Mon enfant, le jeune M. Verrans est pleinement d'accord avec ses parents. Tu te fais illusion sur son compte.

— Que prétends-tu ? Mais c'est absurde, impossible.

— Hélas !...

— Daniel n'est pas comme les siens, un être uniquement préoccupé d'argent. Je le connais, je suppose.

— Mal, sans doute.

Entre les deux interlocuteurs il y eut une minute de tragique silence ; la pauvre Nancy contemplait son grand-père d'un regard éperdu ? En son cerveau bouleversé, tout un travail se faisait, elle tâchait de coordonner ses pensées, de comprendre ce qui lui arrivait.

Montfort s'était levé et, s'approchant de l'infortunée, il se tenait prêt à la reprendre entre ses bras, à la serrer sur sa poitrine.

Là, au moins, elle serait en sûreté.

— Voyons, voyens, murmura la jeune fille, il ne se peut point que ce soit à cause de la modicité de ma dot que Mme Verrans et les siens aient décidé la rupture de nos fiançailles. Elle n'ignorait pas notre situation de fortune, que tu ne pouvais pas me donner plus de cinq à six cent mille francs... Tu l'en as informé dès le début.

— Certes.

— Et puis, Daniel me l'a répété maintes fois, l'argent ne fait point le bonheur... Pour lui qui possède des millions, il n'avait point été heureux jusqu'à l'heure de notre rencontre.

Elle se tut, poursuivant son travail de déductions et murmura :

— Il y a autre chose ?... bien certainement.

A son tour, elle se rapprochait de l'aïeul et, le fixant droit dans les yeux :

— La vérité, tu me la dois toute, tu le comprends... Il est impossible qu'on veuille me sacrifier sans que je sache pourquoi... Si je veux me défendre il est nécessaire...

— Toute défense sera inutile !

— Oh !

— Crois-moi, petite, s'il y avait un moyen d'entamer la lutte, je l'eusse fait sans te demander avis. Au cours de l'entretien que je viens d'avoir avec la grand'mère de Daniel, j'ai employé tous les arguments, tu n'en doutes pas.

— Je sais que je puis compter sur toi.

— Oui, sur moi seul. Jamais mon affection ne te fera défaut.

— Dans ces conditions-là, s'il ne s'agissait que de question d'argent, la chose serait vite réglée, quand tu devrais te dépouiller jusqu'au dernier centime pour assurer notre bonheur... Tu n'hésiterais pas.

— Parbleu ! fit-il avec un sourire amer.

— Donc, je renouvelle mon interrogation ; que se passe-t-il ? Que me reproche-t-on ? Mes allures libres ?... Elles ont sans doute choqué les Verrans, mais, depuis mes fiançailles, j'y ai renoncé... Je ne sors plus seule, je m'efforce d'adopter un genre d'existence conforme à leur façon de voir.

« Mme Verrans le constatait encore tout à l'heure car elle ne s'attendait point à me rencontrer ici. Je lui ai affirmé, et c'est vérité, que c'en est fini des longues randonnées en auto.

« Enfin, ce ne sont point pour de semblables bagatelles que Daniel me repousserait.

Elle s'énervait, exaspérée par le silence que gardait l'aïeul.

— Mais enfin, parleras-tu ? Tu me fais mourir, grand-père !

— Ma chérie, calme-toi.

— C'est facile à dire. On me torture, on m'égorge et tu t'étonnes que je proteste.

— Non... Mais viens là, sur mes genoux, comme tu étais tout à l'heure. Cœur à cœur, nous serons mieux pour causer.. Nous nous comprendrons...

Il l'attirait doucement avec des gestes câlins, quasi maternels. Elle se laissa faire, gagnée, malgré elle, par la tendresse qu'il lui témoignait ; et puis, elle le sentait tout aussi malheureux qu'elle-même...

Blottie au creux de l'épaule du vieillard, ainsi qu'une oiselle frémissante, elle ne bougeait plus; tâchant de se ressaisir, de se préparer au nouveau coup qui allait lui être porté.

— Alors ? interrogea-t-elle, après un court silence.

—Mon petit, mon cher petit, il y a dans notre passé un secret, commença M. Montfort d'une voix éteinte.

—Un secret ?

— Oui, c'est lui, déjà, qui nous a obligés à quitter Sellos dont nous sommes originaires... Nous avons fui devant le scandale... Ici, il nous menace à nouveau...

L'archéologue se tut, effrayé par la pâleur de la jeune fille, se demandant si, en somme, il n'avait pas été trop loin.

Il voulait bien lui confier une partie de la vérité, soit, mais de là à tout lui dire...

— Voici donc les faits... Tu n'es point la fille d'un de nos cousins Montfort, ainsi que je te l'avais conté.

Et comme Nancy, stupéfaite par cette confidence qu'elle n'avait point prévue, esquissait un mouvement, l'aïeul se hâta de poursuivre.

— Laisse-moi achever... La tâche est si difficile, si délicate, avec une enfant telle que toi, ignorante des laideurs de la vie...

— De qui suis-je la fille ?

— D'un officier de marine que ta mère avait rencontré chez des amis. Il lui fit la cour, car elle était jolie... Elle eut la faiblesse de l'écouter... Son congé fini, il reprit la mer pour ne plus revenir. Le navire qu'il montait fit naufrage dans l'Atlantique, se perdit corps et bien...

« Quelques mois plus tard, tu venais au monde.

— Ah ! je comprends, murmura Nancy dans un souffle, je suis une enfant naturelle.

— C'est cela même.

— Mais ma mère ? interrogea-t-elle après un instant, consacré à la réflexion.

— Elle mourut en te donnant le jour. A présent, tu sais à quoi t'en tenir...

— Et c'est tout ?...

Le pauvre M. Montfort hocha la tête d'un air navré.

— Cela ne te suffit pas ?

— Et c'est pour cette raison que Mme Verrans s'oppose à mon mariage avec Daniel ?

— Non seulement elle, mais tous les siens, M. Daniel lui-même, sont tombés d'accord que cette union était impossible.

— Oh ! c'est inique, injuste.

— Hélas ! à qui le dis-tu ?... Des gens méchants, il en existe partout, ils ont sans doute été jaloux de ton bonheur ? Ils ont fait prendre des renseignements à Sellos et les ont transmis aux habitants de Meyac.

— Mon Dieu !...

— Il faut avoir du courage, ma mignonne, savoir se résigner, porter, ainsi qu'il sied, avec dignité le fardeau qui nous accable... Je comprends ta douleur, elle n'a d'égale que la mienne...

« Va, la peine et moi sommes de vieux compagnons, il y a beau jour que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Pourtant je ne pensais point que tu te trouverais atteinte à ton tour.

Le vieillard se tut, une insurmontable émotion l'étreignait.

Il revivait les jours passés, les heures atroces où il avait appris le déshonneur de sa fille unique.

Il les croyait cependant à jamais abolis ; Nancy était là...

Elle l'avait consolé de son sourire, de ses tendresses ; c'était comme une source fraîche à laquelle s'était désaltérée son âme enfiévrée. Et voilà que la fatalité s'abattait maintenant sur la chère créature.

C'était à croire qu'une malédiction pesait sur la famille.

Cependant, les Montfort n'avaient jamais fait de mal à personne, leur lignée n'avait compté que de braves gens, simples et hospitaliers .

En dépit de son chagrin, Nancy eut conscience de celui qui accablait le pauvre homme et, lui passant un bras autour du cou, elle murmura, joue contre joue :

— Grand-père, comme tu as dû être malheureux !

— Plus que tu ne peux te l'imaginer.

— Et moi qui me figurais que ton existence avait toujours été calme, paisible, uniquement préoccupée de tes recherches scientifiques...

— Pouvais-je te confier mes douleurs ?... Te laisser voir mes larmes ?... Bien souvent, tu les surpris, alors que tu étais une toute petite enfant... Depuis longtemps, elles ne coulent plus, grâce à toi...

« C'est ton sourire qui m'a rendu la vie possible, qui a ramené la sérénité en mon âme.

Mais Nancy ne l'écoutait plus entièrement, reprise par la peine infinie qui, présentement, dévastait son pauvre cœur.

Son grand amour pantelait, agonisait lamentablement, et elle souffrait plus de cette mort que d'une fin véritable.

Cependant, M. Montfort continuait à la bercer en un mouvement machinal, lui prodiguant les tendres propos qu'elle n'entendait point.

— Ainsi, interrogea-t-elle, s'arrachant à son mutisme, Daniel s'est incliné devant le préjugé dont je suis la victime, il a souscrit à cette loi barbare ?

— Oui, soupira M. Montfort.

— C'est, tout à la fois, odieux et misérable...

— Sans doute... Ce garçon était indigne de toi... Si tu avais entendu Mme Verrans parler de leur honorabilité, de leur respectabilité, m'accuser d'avoir commis un abus de confiance en facilitant la conclusion de ce mariage...

— Toi, grand-père, elle t'accusait de tout cela ?... C'est une créature sans cœur.

— Non, seulement elle a la mentalité de ces grands bourgeois qui ont hérité de la morgue, des préjugés, des aristocrates d'autrefois. Facilement, ils crient à la mésalliance...

— Il me semble entendre d'ici Mme Verrans... Qu'ils la gardent donc, leur honorabilité ; s'ils me dédaignent, moi, je les méprise pour la pauvreté de leurs sentiments.

Et, en une sorte de révolte de tout son orgueil, Nancy se redressait, s'efforçant de faire bonne contenance.

Mais ce n'étaient là que des mots, qui ne pouvaient cicatriser la plaie qui continuait à saigner au plus profond de son être.

M. Montfort n'en fut point dupe ; seulement, il résolut de profiter de cette réaction pour achever la tâche commencée.

— Oui, laissons ces gens à leurs petites idées, à leurs petites conceptions... Daniel n'était pas digne de toi, puisqu'il n'a pas su te défendre et te garder... Pour nous, nous ne le connaissons plus...

« Demain, si tu veux, nous partirons... Rien n'est meilleur que les voyages pour changer les idées... Cela aide à oublier.

— Mais tu détestes les déplacements, grand-père !

— Près de toi, je suis bien partout.

— Et tes travaux ?

—M. Demousson a fort à faire ici... En notre absence, il consolidera la tour du Sud, renforcera les fondations ébranlées... A mon retour...

— Je ne veux pas quitter la Heurtery.

— Si, petite, il le faut... pour toi. Pour moi, la chose est nécessaire... Tu verras, ce sera comme si nous laissions nos chagrins en arrière... Ils nous abandonneront peu à peu, à chacun des kilomètres parcourus, et, un beau jour, nous constaterons qu'ils sont définitivement envolés.

« Crois-moi, j'ai malheureusement l'expérience de ces choses...

Longtemps, le vieillard parla de la sorte ; Nancy ne disait plus non.

Au fond, que lui importait de se trouver ici ou là ! En dépit des affirmations de son grand-père, elle sentait bien que la blessure dont elle souffrait n'était point de celles que des distractions peuvent guérir...

Puisque le cher homme croyait à l'efficacité des voyages, à quoi bon le contrarier, augmenter ses inquiétudes, en déclarant inopérantes les méthodes qu'il préconisait !

— Soit, murmura-t-elle, nous ferons ce que tu voudras.

— Nous partirons dans ton auto avec Perrine. Après demain, nous pouvons être à Marseille... De là, en suivant la côte, nous gagnerons l'Italie, le pays des rêves, des enchantements... J'y fus lorsque j'étais jeune...

— Voilà qui est entendu, coupa Nancy, en essuyant furtivement une larme. Maintenant, je vais monter chez moi, je me sens infiniment lasse, je désirerais me reposer...

La vérité, c'est que les sanglots l'étouffaient ; elle n'avait point pleuré et, pour rien au monde, elle n'eût consenti à donner à l'aïeul le spectacle de sa douleur.

Elle l'aimait trop pour lui infliger ce surcroît d'affliction.

Mais son pauvre cœur crevait en sa poitrine et elle sentait bien qu'elle était à bout de force.

— Va donc, consentit-il avec un hochement de tête qui révélait qu'il n'était point dupe de son attitude ; pour moi, je m'entendrai avec Perrine, afin de régler notre départ... Puis, j'en informerai M. Demousson.

— C'est cela, à tout à l'heure.

Et, précipitamment, Nancy s'enfuit, écrasant son fin mouchoir sur ses lèvres, d'où s'exhalait un râle d'agonie.

CHAPITRE III

Mme Verrans n'avait pas dit l'exacte vérité à M. Montfort, lorsqu'elle avait déclaré avoir télégraphié à Daniel de revenir au plus tôt au domicile familial.

La vieille dame s'était rendu compte de la profondeur du sentiment que son petit-fils avait conçu pour sa fiancée ; il ne se soumettrait donc point sans résistance.

De plus, il était à craindre que la jeune fille ne se résignât point de suite à la condamnation qui la frappait.

Sans doute, écrirait-elle à Daniel, puisqu'ils correspondaient directement ; il se pouvait que les amoureux se vissent, eussent une explication.

Donc, avant tout, il fallait les isoler.

En conséquence, dès la veille, M. Henri Verrans, le père de Daniel, lequel, à l'usine, n'était que le premier commis de la terrible patronne, M. Henri était parti pour Lyon.

Sous le prétexte d'un marché fort important à passer avec des acheteurs anglais, actuellement à Roubaix, il emmènerait avec lui Daniel dans le Nord.

— Tu lui diras que sa présence t'est nécessaire, que vous ne serez pas trop de deux pour

défendre nos intérêts... Arrange-toi de manière à ce que, de Lyon, la correspondance du petit soit renvoyée directement ici, avait conclu Mme Verrans, avec un geste significatif.

— Sois tranquille !

Néanmoins, en dépit de cette affirmation, la terrible patronne n'était pas sans inquiétude. Henri exécuterait fidèlement ses ordres, la chose n'était pas douteuse.

Mais il fallait compter avec le hasard, la malechance.

Elle ne recouvrerait quelque sérénité que lorsqu'elle saurait les Montfort loin de la Heurtery, qu'elle tiendrait Daniel à Meyac, sous sa dépendance.

Le crochet que le père et le fils devaient exécuter par Roubaix leur prendrait quelques jours ; les instructions du premier comportaient naturellement l'escamotage de toutes lettres ou tous billets que le second pouvait expédier à Nancy.

Ce n'est qu'après avoir pris ces précautions élémentaires que Mme Verrans s'était rendue à la Heurtery.

La journée du lendemain et la suivante lui parurent interminables ; pour la première fois de sa vie, elle trouva sans intérêt sa besogne de directrice des Etablissements Verrans.

Chaque matin, elle recevait bien un mot de son fils l'informant qu'il avait pleinement réussi dans sa mission ; d'autre part, elle avait appris indirectement le départ des Montfort pour une destination inconnue. Mais savait-on jamais ?...

Enfin, une dépêche, expédiée de Paris, lui annonça le retour des voyageurs et, le soir même, vers cinq heures, ils descendirent de l'auto qui avait été les chercher à la gare de Poitiers.

La vieille Mme Verrans et sa bru, Mme Henri, les attendaient au salon.

Dès la porte, M. Henri adressa à sa mère un coup d'œil signifiant que tout allait bien.

Cependant, Daniel avait successivement embrassé les deux femmes.

— Bonjour, maman... Bonjour, grand'mère...

La première lui souhaita la bienvenue d'une voix étranglée, à laquelle il ne prit point garde.

C'était une douce et faible créature, que sa redoutable belle-mère avait toujours tenue courbée sous son joug despotique.

Quant à la patronne, elle eut un sourire satisfait en mettant sur les joues de son petit-fils de sonores et retentissants baisers.

— Mon garçon, je suis contente de te revoir... Tout va bien ?... Tout s'est passé comme il faut ?

— Parbleu, répliqua Daniel avec entrain, comment en serait-il autrement !

Néanmoins, une ombre légère obscurcissait son front ; la vieille Mme Verrans s'en aperçut et, en pressentant le motif, elle articula résolument :

— Cependant, je te trouve un peu soucieux.

— C'est vrai, grand'mère, depuis que nous avons quitté Lyon, je n'ai reçu aucune nouvelle de Nancy... Aussi lui ai-je télégraphié de Roubaix, afin de lui demander les raisons de son silence... Père s'est chargé de jeter le télégramme à la poste...

— Ton père s'est bien gardé de le faire, trancha l'aïeule d'un ton net, sans prendre garde au regard suppliant que lui décochait sa bru.

Quant à M. Henri, il s'était réfugié dans le coin le plus éloigné du salon.

Un instant, Daniel demeura abasourdi, contemplant sa grand'mère comme s'il ne l'avait jamais vue ?

— Que me dis-tu là ? murmura-t-il enfin.

— La vérité.

— Comment, père, tu n'as pas envoyé ma dépêche ? poursuivait le jeune homme en se tournant vers M. Henri.

Ce ne fut pas ce dernier qui répondit, mais la terrible aïeule.

— Je le lui avais défendu...

— Oh !...

— Mon petit Daniel, assieds-toi et écoute-moi attentivement.

— Grand'mère, grand'mère, tu me fais presque peur... Que signifient tous ces mystères, ces cachotteries ?

— Tu vas le savoir, car l'heure des explications a sonné.

Et, d'une geste impérieux, elle indiquait au jeune homme un siège en face d'elle ; il obéit machinalement.

— Mon cher garçon, commença Mme Verrans, dont les doigts minces pétrissaient le bras de son fauteuil, comme cela lui arrivait dans les grandes occasions, en ton absence, nous avons appris certains faits qui, tout bien pesé, nous ont décidé à rompre ton mariage.

Déjà, Daniel avait éprouvé une profonde stupeur ; cette fois ce fut un véritable coup de massue qu'il reçut sur le crâne.

— Vous avez rompu mon mariage, répéta-t-il, avec le ton des gens qui ne saisissent pas très bien la valeur des mots. Et pourquoi cela ?...

— Je viens de te le dire, certains renseignements...

— Vous les avez demandés ? Et sur qui, grand Dieu ?...

— Nous n'avons pas eu la peine de nous informer, les faits sont de notoriété publique et devaient fatalement arriver à notre connaissance. Quant aux personnes qu'ils concernent, je m'étonne que tu n'aies pas encore compris qu'il s'agissait des Montfort.

— Mais que leur reproche-t-on ?

— Simplement ceci : la mère de Nancy a eu maintes aventures scandaleuses qui, à l'époque, ont défrayé toutes les conversations de la région bordelaise.

— Cette femme n'est point Nancy.

— C'est sa mère ; la jeune fille que tu voulais épouser est née de ces aventures... On ignore le nom de son père...

— Oh !...

— Et ce n'est pas tout. Trouvant sans doute que le pays n'était point assez vaste pour la satisfaction de ses fantaisies, la dame, un beau jour, s'enfuit avec un ténor du Grand Théâtre de Bordeaux... Depuis, on ignore ce qu'elle est devenue... Elle court sans doute le monde, continuant la série de ses expériences amoureuses... Mes anonymes correspondants croient pouvoir affirmer qu'elle habite Paris, ce qui n'aurait rien de surprenant.

Daniel avait laissé parler Mme Verrans ; d'abord, il était trop stupéfait pour songer à l'interrompre.

Lorqu'il en avait manifesté la velléité, l'aïeule, d'un de ces coups d'œil auxquels nul ne résistait, lui avait imposé silence.

Maintenant, qu'elle reprenait haleine, le jeune homme demeurait écrasé, anéanti.

— Tout ceci est peut-être faux ? articula-t-il enfin, qui nous prouve que ce ne sont point là des racontars...

— J'ai vu M. Montfort auquel j'ai communiqué le rapport en question.

— Eh bien ?...

— Il l'a reconnu parfaitement exact.

— Ainsi, c'est pour cette raison que tu me brises le cœur, grand'mère, car, enfin, tu n'ignores pas que j'aime Nancy.

— Au-dessus de l'amour, il y a l'honneur... Jamais je ne consentirai à une alliance avec une famille qui ne serait pas parfaitement respectable...

— Mais j'aime...

— Et après, tu me l'as déjà dit... coupa rudement Mme Verrans.

— Mère, intervint timidement sa bru, ces pauvres enfants...

Un regard terrible foudroya la pauvre femme.

— Henri, fais donc comprendre à ton épouse que tout plaidoyer de sa part serait mal venu, jeta la vieille dame d'une voix sifflante.

— C'est monstrueux ce que vous avez fait là, déclarait cependant Daniel chez qui la réaction se produisait et qui entrait en pleine révolte. Cette pauvre Nancy n'est pas responsable de fautes qu'elle n'a pas commises.

— Qui te prouve qu'elle ne les commettra pas un jour. Bon chien chasse de race, dit un proverbe populaire qui, maintes fois, s'est vérifié exact.

— Tu n'as pas le droit de préjuger de l'avenir.

— Aussi, je me contente de statuer sur le passé, ce qui est amplement suffisant.

De part et d'autre, les répliques s'échangeaient ainsi que des coups de feu.

Perdant patience, incapable de se dominer plus longtemps, Daniel se dressa et repoussant son siège avec violence :

— Tu oublies, grand'mère, que je suis majeur, s'exclama-t-il.

— Et toi, à qui tu parles. Depuis la mort de ton grand-père, je suis devenue le chef de la famille, nul n'a jamais songé à s'en plaindre. Tu serais le premier.

— Oui, mon garçon, rentre en toi-même ! déclara de son coin M. Henri.

— Grand'mère, je n'ignore pas la grandeur de l'œuvre que tu as réalisée... Oui, tu as pris la direction de nos affaires à une heure critique entre toutes et, sous ton impulsion vigoureuse, les catastrophes qui nous menaçaient furent conjurées... Ceci c'est le bien.

— Et le mal ?... Veux-tu me le montrer ?

— Du fait de l'autorité absolue que tu t'étais arrogée, tu as pesé lourdement sur tous les tiens, annihilant la volonté de ton entourage, les réduisant au rôle de comparses.

Comme son père et sa mère faisaient entendre de timides protestations, car le terrible réquisitoire qu'ils prévoyaient les bouleversait, les jetait hors d'eux-mêmes, le jeune homme eut pitié de leur pusillanimité.

Ce fut donc avec un léger haussement d'épaules qu'il se disposait à poursuivre, quand Mme Verrans s'écria :

— Quelqu'un s'est-il jamais plaint à toi ?

— Non, certes...

— Alors ?...

— J'abandonne les griefs des autres pour revenir à moi...

— Tu te plains, tu n'es pas satisfait ?...

— Ah ! non, je ne le suis pas... Comment, au mépris des engagements que j'ai pris, traitant mes sentiments comme chose sans conséquence, tu t'avises de rompre mes fiançailles et tu t'étonnes que je ne me réjouisse pas ?

— Je te donne mes raisons... Tout esprit sensé m'approuverait !

— Mettons que je sois devenu fou, uniquement parce que je ne parle pas votre langue, parce que je vois les choses différemment, si tu veux. Le fait n'en est pas moins que, je le répète, je suis majeur et maître de disposer de moi-même.

— Tu t'insurges contre mes volontés ?

Et la vieille Mme Verrans se soulevait à demi, dardant vers son petit-fils le double éclair de ses yeux étincelants.

Ainsi, elle était si terrible, qu'en dépit de l'exaltation qui le soulevait, Daniel recula.

— Grand'mère, ne prononçons point de paroles définitives.

— La situation est nette, ou tu m'approuves, ou tu me désapprouves ?

— Grand'mère...

— Dieu m'est témoin que je n'avais consenti à ce mariage que contrainte et forcée. Je t'avais cédé, car, bien que tu prétendes, avec toi j'ai toujours été bonne et faible. Je ne voulais pas te désespérer, je me disais qu'après tout, il se pouvait que tu rencontres le bonheur en cette union.

— Oui, tu fus, en cette occasion, une bonne, une vraie grand'mère !

— Aujourd'hui, il se trouve que la famille de ta fiancée est tarée.

— Voici une expression excessive.

— Nullement, je tiens à ta disposition la relation qui m'a édifiée. Les aventures amoureuses vécues au pays bordelais, par celle qui risquait de devenir ta belle-mère, y sont narrées tout au long. Cette lecture t'édifiera.

— Ceci n'a aucun rapport.

— Permets. Dans ces conditions, il est infiniment probable que la dame a continué ses débordements. Le fait est certain même, sans cela, elle fût revenue vers les siens.

« Quelle serait donc ta position si cette femme se présentait un jour chez toi. Epoux de Nancy, de sa fille, tu ne pourrais lui fermer la porte.

— Et qui m'en empêcherait ? Je ne la connais point et ne veux point la connaître.

— Et si ta femme ne partageait point ta façon de voir. C'est possible, j'affirmerais presque c'est certain. Après tout, c'est sa mère... En dépit de ses torts, Nancy ne pourrait se défendre d'un émoi, d'une sympathie qui, habilement exploités... Tu vois d'ici la chose.

— Ces éventualités peuvent ne se produire jamais.

— Allons donc ! quand cette malheureuse sera devenue vieille, que les hommes la repousseront de toutes parts, elle songera aux siens, se réfugiera près d'eux ! Les Montfort ont de la fortune, elle ne crèvera pas de misère dans un coin, tandis qu'une place l'attend au foyer familial.

« Le vieux M. Montfort est bon jusqu'à la faiblesse, cela saute aux yeux, il criera, tempêtera, puis finira par ouvrir les bras à l'enfant prodigue... C'est classique, cela s'est vu cent fois.

M. Montfort n'est pas moi, non plus que Nancy.

— La petite-fille imitera le grand-père.. Enfin, j'ajouterai encore ceci :

« Quand M. Montfort a su que la honte des siens nous était connue, il a été lui-même au-devant de la rupture... Le bonhomme est fier... Il a craint sans doute qu'un jour ou l'autre nous ne fassions sentir à Nancy quelle tare pesait sur elle.

— Ce serait un tel manque de générosité.

— Je te le répète ; si nous n'avions pas rompu, c'est M. Montfort qui aurait repris sa parole.

— Je le verrai...

— Impossible. Il est parti avec Nancy pour une destination inconnue, marquant nettement sa volonté de couper court à tout pourparler. A sa place, j'aurais agi de même.

Comme on le voit, Mme Verrans altérait la vérité, en attribuant au vieillard l'initiative de ce voyage qu'elle lui avait imposé ; mais, en son âme et conscience, elle jugeait cela comme étant de bonne guerre.

Puisque son petit-fils ne se montrait pas aussi raisonnable qu'elle eût pu l'espérer, tous les moyens étaient bons pour le contraindre à adopter la solution qu'en sa sagesse elle avait édictée.

La vieille dame pensait ainsi assurer son bonheur.

Elle n'était point méchante certes, mais son âme rigide ignorait les compromissions. Tou-

jours, elle avait commandé à son cœur, fait taire ses sentiments, qu'il fût question d'elle ou des autres.

En la circonstance, elle était simplement logique avec elle-même, elle poursuivait la tâche qui avait été celle de toute sa vie ; soutenir les siens, les pousser toujours plus haut, les garer des mauvaises aventures, qu'elles fussent d'ordre moral ou matériel.

Aussi, comme Daniel, foudroyé par ce qu'il venait d'apprendre, se laissait tomber avec découragement sur un siège, cachant son visage entre ses mains, l'aïeule lui appuya doucement la main sur l'épaule et sa voix exprimait une tendresse singulière lorsqu'elle prononça :

— Pleure, mon petit, je comprends que tu aies mal, les larmes te soulageront... Et puis, nous te restons, nous tes parents... Nous t'aimons bien, nous t'aiderons à porter ta peine.

Et, d'un signe, appelant sa bru, tremblante, anéantie, elle lui indiqua le jeune homme.

— Consolez-le, vous, sa mère... C'est votre rôle... Mieux que personne, vous vous entendrez.

— Hélas, balbutia la pauvre femme, en attirant sur sa poitrine la tête dolente de Daniel.

Discrètement, la vieille Mme Verrans s'éclipsait, entraînant M. Henri, silencieux et navré ; la mère et le fils demeurèrent, seuls mêlant leurs larmes.

— Ah ! maman, maman, si tu savais, gémissait-il, éperdu.

—Oui, je te comprends.. Pleure, mon enfant, pleure, cela soulagera ton cœur.

CHAPITRE IV

— Ainsi, tout est prêt, Berthe ?

— Mais oui, monsieur, répliqua la femme de ménage qui achevait de disposer sur le guéridon du salon des assiettes de gâteaux, la bouteille de Porto et les verres.

— Vous pouvez vous retirer. A demain neuf heures.

Et Georges de Peyrolas, dont l'impatience était visible, poussait la domestique vers la porte.

Un coup d'œil sur le cadran de la pendule venait de lui apprendre qu'il était quatre heures cinq ; celle qu'il attendait ne pouvait donc tarder.

Aussi, un soupir de satisfaction lui échappa-t-il lorsqu'il entendit le bruit de la grille que Berthe refermait derrière elle.

Un instant encore, les pas de la servante claquèrent dans la rue des Moines, l'une des plus solitaires du quartier chic de la ville, ensuite ce fut le silence.

Cependant, le fonctionnaire procédait à une rapide inspection du petit pavillon qu'il habitait, tout s'y trouvait en ordre, ainsi que l'avait assuré Berthe.

Des pas légers escaladant le perron le ramenèrent dans le salon. Comme il y pénétrait par une porte, une femme, dont le long manteau dissimulait la taille, tandis qu'une écharpe cachait aux trois quarts le visage, y entrait par une autre.

— Ma chère Claire... Enfin, c'est vous !

— Ne suis-je pas toujours exacte ?

— Si fait.

— Surtout quand je suppose que vous avez d'intéressantes nouvelles à m'apprendre concernant notre affaire... Or, votre mot de ce matin était plein de promesses...

Ce disant, la visiteuse, qui s'était débarrassée de son voile et de son manteau, tirait de son sac une carte postale qu'elle relut à mi-voix.

« Chère mademoiselle, tout me porte à croire que de grandes fêtes se préparent dans une maison amie ; je vous en parlerai lors de notre prochaine rencontre. »

La signature de Georges de Peyrolas figurait au bas de ce message peu compromettant et, dans l'angle gauche de la gravure, on avait tracé au crayon des chiffres : 28-16-5.

Cette carte était adressée à : « Mlle Claire Anquetil, Château d'Elminge ».

Ces chiffres, sans signification apparente, faisaient partie d'un petit code adopté par les jeunes gens pour correspondre librement. Ils indiquaient que Georges attendrait Claire chez lui le 28 septembre, à quatre heures et demie, afin de l'informer de nouvelles intéressantes.

— Vous ne vous êtes pas trompée, il y a du nouveau, articula le fonctionnaire en se penchant vers sa belle amie qui, debout devant la glace, rectifiait l'ordonnance de ses boucles brunes.

Vivement, elle se retourna et, en ce mouvement, sa bouche frôla celle de Georges.

Une étreinte les jeta aux bras l'un de l'autre et un long baiser les unit.

— Maintenant, soyez sage et causons, fit Claire qui, dominant la griserie qui la gagnait, échappait à son compagnon.

De Peyrolas eut un soupir ; puis, se résignant, il suivit sa compagne qui, en personne habituée à la maison, avait pris place sur un canapé bas.

Il s'installa à ses côtés et, tout en enlaçant sa taille souple, il expliqua :

— Voici, j'arrive de Meyac... Décidément la manœuvre imaginée par vous a pleinement réussi.

— Les Montfort ne sont pas de retour?

— Mais non, on est toujours sans nouvelles d'eux. Personne ne peut dire vers quel point ils se sont dirigés. Quant à Daniel...

— Il continue à pleurer ?... fit Claire, avec un sourire ironique nuancé de mépris.

— Ses larmes commencent à tarir... Que voulez-vous ? Il ne faut pas lui en vouloir, au cher garçon. Huit jours se sont déjà écoulés depuis que sa terrible grand'mère lui a signifié la rupture de ses fiançailles avec la jolie Nancy. Tout d'abord, il a tempêté, essayé de se révolter, mais vous connaissez Mme Verrans, elle a tenu bon et, comme Daniel ne savait où aller chercher la belle éplorée, qu'on lui a raconté que celle-ci, vexée de voir ses secrets de famille dévoilés, ne voulait plus entendre parler de lui, il a bien fallu se soumettre.

— Parbleu !

— N'importe, ma belle amie, vous êtes une dangereuse adversaire. Mieux vaut être bien que mal avec vous.

— Je le crois aussi, fit Claire, pensive.

— Vous avez de l'imagination, de la ténacité et ne renoncez point facilement au but que vous vous êtes fixé.

— Je vous l'ai dit, je suis lasse de la vie médiocre que l'on mène chez mes parents et qui sera toujours la mienne, si je ne fais pas un beau mariage. J'ai jeté mon dévolu sur votre ami Daniel Verrans. Tant pis pour ceux qui tenteraient de me faire obstacle !

— Ce n'est pas moi qui aurais jamais cette pensée.

— Certes. Vous êtes trop intéressé à ma réussite. Au lendemain de mes noces, je serai vôtre...

Je vous l'ai juré... Vous ne doutez point de ma parole ?

— Non plus que de votre amour, Claire.

— Oui, mon amour, mon cœur vous appartient.

« Ce n'est pas ma faute s'il me faut compter avec les réalités de l'existence. Vous aurez été un allié fidèle...

— Je m'en vante.

— Sans vous, sans les relations que vous vaut votre situation dans le monde administratif, la police bordelaise n'aurait point fait l'enquête que vous lui demandiez sur le passé des Montfort et fourni ce rapport qui a tant désespéré le beau Daniel.

— Oui, mais c'est vous qui avez eu cette idée. Je ne fus qu'un intermédiaire, un agent d'exécution...

— Ah ! Georges, Georges, vous avez peur des responsabilités. Rassurez-vous, je ne songe nullement à me dérober, à augmenter votre part !

Entre les deux complices, il y eut un instant de silence.

Claire, le sourcil légèrement froncé, l'air absorbé, suivait d'un regard vague les méandres de la trame ténébreuse ourdie par elle autour de l'homme dont elle s'était juré de devenir la femme, quoique son cœur appartînt à un autre.

A la dérobée, Georges l'observait.

Bien que le secrétaire général fît volontiers profession de cynisme, qu'il se vantât d'en avoir vu de toutes les couleurs, alors qu'il menait à Paris la grande vie, il ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque effroi en face de cette jeune fille du monde, au front pur, au sourire enjoué, qui, derrière cette façade, cachait une âme pleine de duplicité.

De quoi n'était-elle pas capable ?...

Voilà ce qu'il se demandait, non sans quelque inquiétude.

Ah ! s'il ne l'avait point aimée, s'il n'avait point éprouvé pour elle un de ces sentiments complexes faits tout à la fois de tendresse et de désir, qui sont parfois plus violents qu'un véritable amour, il ne l'eût point suivie sur le terrain dangereux où elle l'entraînait.

C'était une âme veule, assoiffée de jouissance, incapable du bien comme du mal.

Seulement, voilà, Claire s'était emparée de lui, l'avait en quelque sorte ensorcelé, le grisant de baisers, de caresses, quoi qu'elle se fût toujours refusée, remettant le don de sa personne au lendemain de ses noces, ainsi qu'elle venait de le dire.

Ce fut la jeune fille qui, la première, rompit le silence.

— Vous disiez donc que vous arriviez de Meyac ?

— Oui, ce matin, Mme Verrans m'a demandé par téléphone pour venir la voir ce tantôt vers trois heures.

— Et alors ?

Daniel est en plein accès de mélancolie, le cher garçon broie du noir !

— Pauvre petit ! ricana Claire en haussant les épaules.

— Très franchement, Mme Verrans a fait appel à l'amitié qui m'unit à son petit-fils, au dévouement que je lui ai assuré porter à tous les siens ; à tout prix, il faut distraire Daniel, l'arracher à son marasme.

— Et elle a compté sur vous ?

— Daniel a fait ses études de chimiste à Paris ; seulement, à l'époque, il était sous la garde de sa maman. Il était de santé délicate et sa famille redoutait pour lui les périls de la grande ville. Il y mena une existence de fifille-à-sa-mère...

— C'est touchant !

— Aujourd'hui, Mme Verrans voudrait qu'il en fût autrement. Elle désirerait que j'initie son petit-fils aux agréments de la vie joyeuse ; bref, que je le patronne dans le monde où l'on s'amuse et où elle n'ignore pas qu'avant de venir ici, j'occupais une place en vue, exposa de Peyrolas en se rengorgeant au souvenir de ce passé glorieux.

— Et qu'avez-vous répondu ? questionna Claire, qui avait écouté attentivement cet exposé.

— Je ne pouvais guère refuser.

— Evidemment.

— Comme je ne me souciais point de m'engager sans votre assentiment, je n'ai cependant point accepté formellement. D'abord, j'ai parlé de ma situation ici... Fonctionnaire, je ne suis pas libre de m'absenter selon mes caprices, pour plusieurs semaines. Mme Verrans m'a arrêté dès le premier mot. A la Préfecture, on n'a pas grand' chose à lui refuser. Mon chef est au mieux avec elle et il me chargera d'une mission auprès du Ministre des Finances.

« Cette terrible femme avait tout prévu, comme vous voyez. Grâce à l'importance de ses usines, elle jouit dans la région d'une situation prépondérante, dont elle use et abuse.

— Donc, vous allez partir ?

— En principe, nous quitterons Poitiers, Daniel et moi, sous trois jours, c'est-à-dire lundi prochain.

— Cet inconsolable jeune homme consent à cet exode vers la capitale.

— Il ferait beau voir qu'il dît non à sa grand' mère... Bien entendu, celle-ci ne lui a point exposé son plan tout au long... Ce sera à moi de l'amener tout doucement au point voulu, de l'introduire dans le demi-monde sans trop l'effaroucher.

« Certaines belles pêcheresses de ma connaissance feront le reste.

— Elle est très machiavélique, savez-vous, la mère Verrans.

— La bonne femme est retorse, en effet !

— Elle vous fait jouer là un singulier rôle, mon cher Georges, plaisanta la jeune fille, avec une ironie qui fit lever la tête à de Peyrolas.

— Que voulez-vous, il est des services qu'on doit rendre, articula-t-il, gêné.

— Surtout, quand on y trouve son intérêt, car je ne doute point que la mère Verrans ait songé à ce côté de la question.

Sous ce coup droit, le secrétaire général rougit imperceptiblement, et, comprenant que mieux valait jouer franc jeu en face d'une pareille interlocutrice, il riposta avec une désinvolture pleine de cynisme :

— Naturellement ! La patronne de Meyac ouvre à son petit-fils un crédit à peu près illimité... De mon côté, j'aurai une somme de cent mille francs à ma disposition pour les frais que nécessitera le lancement du jeune homme.

— Elle fait bien les choses, la bonne dame.

— Pas trop mal. De plus, elle m'a promis de mettre ses relations à ma disposition, aussi bien dans le monde que dans l'administration, et celles-ci ne sont point négligeables, je vous l'ai dit.

Pour le coup, Mlle Anquetil frappa gaiement ses mains l'une contre l'autre.

— Admirable ! C'est admirable ! Si je comprends bien, en récompense de vos bons et loyaux services, Mme Verrans vous aidera à contracter quelque jour un riche mariage et vous facilitera l'accès des hauts emplois... De mieux en mieux...

— Ceci vous contrarie, Claire ?

— Où avez-vous été chercher cela ? Je vous vois très bien trésorier général, préfet ou quelque chose dans ce genre. Vous avez de l'allure, de la branche... Vous ferez honneur à la République

et la représenterez dignement en toutes circonstance. Quant à votre mariage...

— Quant à mon mariage ? répéta-t-il.

— Je conçois parfaitement que vous ayez l'ambition d'associer votre destinée à celle d'une fille riche. Pour mon compte, je n'en ai pas d'autre ? En cet ordre d'idées, la mère Verrans vous sera très utile.

— N'est-ce pas ?

— Elle vous patronnera chez les gros commerçants, les gros industriels avec qui elle est en rapport et c'est bien le diable si vous ne finissez point par séduire quelque sac respectablement gouflé... Je vous souhaite seulement que la titulaire de ce magot ne soit pas d'une laideur repoussante, affligée d'une bosse par trop visible ou d'une claudication trop prononcée.

Et Claire, qui riait franchement, se laissait aller à la renverse sur le dossier du canapé.

— Vous êtes rosse, vous ! fit de Peyrolas en se penchant vers elle pour emprisonner sa bouche dans la sienne.

— Ceci vous déplaît ? murmura-t-elle après avoir rendu la caresse.

— Nullement !

— Alors, que réclamez-vous ?

— Rien... ou beaucoup. Vous me comprenez.

— Ce beaucoup sera pour quand je serai devenue Mme Verrans junior. Mais revenons à notre intéressant pupille.

— Soit, concéda de Peyrolas sans enthousiasme. Ainsi ce voyage à Paris et le programme qu'il comporte, obtiennent votre agrément.

— J'aurais préféré que cette expédition n'eût point lieu.

— Ah ! Ah !

— Dame, mon cher, je ne suis pas tout à fait une dinde et je ne me dissimule point que, là-bas, Daniel rencontrera de belles pécheresses, comme vous dites, qui s'efforceront de le consoler, d'autant mieux qu'il aura le portefeuille garni.

— Jalouse ?...

— Vous êtes stupide, Daniel, je me moque de ce que fera ou ce que ne fera pas Daniel. L'essentiel est qu'il revienne promptement, parfaitement guéri et mûr pour le mariage.

— Oui, vous redoutez qu'il prenne goût à la vie de Paris ?... La chose se pourrait après tout. On a vu plus extraordinaire.

— A la réflexion, cela m'étonnerait, murmura Claire qui, le sourcil froncé, méditait. Le jeune M. Verrans ne vous ressemble guère et, quoiqu'assez inexpérimenté sur la matière, je ne pense pas qu'il soit du bois dont on fait les viveurs...

« C'est une nature calme, tendre, romanesque, né pour la vie familiale... les doux tête-à-tête, les idylles éthérées doivent lui aller comme un gant. Nous verrons à le guider par des chemins sans pierres.

— Je m'en rapporte à vous de ce soin !

— D'autre part, si, contre toute attente, il se révélait un fêtard très réussi, sa grand'mère ne manquerait pas d'intervenir, poursuivait la jeune fille, pensant à haute voix. Elle a dû, par avance, estimer le coût de vos amusements. Si ceux-ci devenaient par trop dispendieux, dépassaient le chiffre qu'elle a fixé, elle interviendrait avec la vigueur que vous connaissez.

« Son premier soin serait de couper les vivres au beau Daniel qui n'aurait plus qu'à rallier Meyac où je l'attendrai, fidèle et constante.

— Très sincèrement je vous admire. Vous prévoyez tout !

— Dame, mon cher, c'est mon avenir que je joue.

— Que ferez-vous durant l'absence de votre fiancé ?

— Je m'efforcerai de continuer ce que j'ai déjà commencé, c'est-à-dire la conquête de la grand'mère...

L'excellente dame m'a très à la bonne. Elle apprécie comme il convient, ma gaîté, mon entrain, ma simplicité !

— Parbleu, vous êtes une charmeuse.

— Rappelez-vous ce qu'était la vie à Meyac, avant les stupides fiançailles de Daniel avec Mlle Montfort. La vieille Mme Verrans y organisait des fêtes afin de distraire son petit-fils, elle me déclarait sa plus précieuse auxiliaire...

« Ramenez-nous le jeune homme apaisé, et je me charge de le faire sourire, d'autant que nous reprendrons certainement la série des réjouissances passées où je me taillerai un rôle de premier plan... Le reste marchera tout seul.

— Ainsi soit-il, répliqua de Peyrolas en s'inclinant vers sa belle alliée.

A présent celle-ci semblait parfaitement rasserénée, le pli soucieux qui, un instant, avait creusé son front pur s'était dissipé.

— Voilà le chapitre des choses sérieuses liquidé, reprit-elle avec insouciance, j'ai encore une heure à vous accorder, mon cher.

— Vous êtes exquise...

— Mon père, qui m'a amenée en auto et doit actuellement faire son bridge au cercle, m'a donné rendez-vous pour six heures et demie chez Mme Buffin, ma modiste. Donc, d'ici là, je suis à vous.

— Si c'était vrai...

— Encore ? Vous vous répétez de désolante façon... Je meurs littéralement de faim et de soif, Georges... Tenez, offrez-moi plutôt un doigt de porto.

— Mais comment donc...

Déjà, Mlle Anquetil se dressait en un mouvement souple et d'une glissade elle vint à la table devant laquelle elle prit place.

De Peyrolas la suivit docilement et, quelques instants plus tard, tous deux faisaient la dînette en babillant joyeusement.

Claire avait recouvré son entrain, sa gaîté ; à la voir ainsi plaisanter librement, échanger des baisers avec son compagnon, on n'eût pu croire que c'était la même personne qui, moins d'un quart d'heure auparavant, élaborait de ténébreuses machinations, afin de conquérir le mari de son choix.

Georges de Peyrolas, qui l'observait à la dérobée, en fut frappé :

« Oui, étrange et dangereuse fille, songeait-il à part lui, je ne doute point qu'elle parvienne à se faire épouser par Daniel... Les Verrans ne sont pas de force à lutter contre elle. Aussi je préfère être dans ma peau que dans celle de mon sympathique camarade ; en voilà un qui verra du pays...

« Bah ! après tout, tant pis pour lui... Les voyages forment la jeunesse et il a diablement besoin d'être mis au point. Il est par trop... bénêt et d'une sentimentalité rococo qui n'a plus cours !

Et, se penchant au-dessus de la table, il embrassa à pleine bouche sa charmante partenaire en concluant :

— Claire, vous êtes ravissante... Jamais je n'ai vu de femme aussi désirable que vous.

CHAPITRE V

— Savez-vous qu'on se rase plutôt ? prononça Jane Laval en se renversant sur le dossier de son siège en une pose lasse et découragée.

— Ma foi, je vous le concède ! Ce n'est pas extrêmement drôle, approuva son cavalier, Guy de Fermang.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? protesta la petite Yvette Dorinville. Tous les gens chic sont ici et puis ces ballets scandinaves ont une allure, une couleur !

— Ah ! je vous en prie, assez d'adjectifs, n'en jetez plus !

Et Guy tendait les mains vers sa voisine en un geste de comique imploration.

C'était à l'Opéra, au cours d'une représentation que donnait une troupe de danseurs norvégiens au profit d'une quelconque œuvre de bienfaisance.

A l'aide d'une habile publicité, on avait réussi à éveiller l'intérêt somnolent du public que tant de manifestations artistiques du même goût avaient blasé depuis longtemps, si bien que la salle était presque comble.

Après avoir dîné chez Fleury à la Madeleine, Guy de Fermang, Jane Laval, Yvette Dorinville, Georges de Peyrolas, Cora Mysor et Daniel Verrans avaient décidé de venir y passer une heure.

— Après tout, autant aller là qu'au music-hall, avait déclaré Yvette.

Non sans peine, ces messieurs avaient réussi à se procurer une loge et voilà comment, depuis près de vingt minutes, les trois couples assistaient aux évolutions des artistes scandinaves.

Jane Laval, Yvette Borinvile et Cora appartenaient au monde de la galanterie ; c'étaient de ces étoiles classées dont les faveurs sont cotées ainsi que le sont à la Bourse les valeurs de tout repos.

Jane était une blonde mince, svelte, toujours alanguie, au sourire mélancolique. Cela ne l'empêchait pas de croquer le plus gentiment du monde le patrimoine de Guy, lequel, fils d'un gros administrateur de sociétés financières, dépensait sans compter, jetant joyeusement l'argent par les fenêtres.

Georges l'avait connu au temps de sa splendeur et avait été fort satisfait de la retrouver, quelque six semaines auparavant, lorsqu'il était arrivé à Paris avec Daniel.

Comme entraîneur, on ne pouvait trouver mieux.

Beau garçon, accueillant ainsi qu'il sied, Guy avait renoué avec l'ancien camarade et admis le second en sa compagnie.

Depuis, on ne rencontrait guère les trois jeunes gens les uns sans les autres.

Yvette Dorinville, une étrange créature, aux yeux sombres et étincelants ainsi que des diamants noirs, était ce soir-là la compagne de Peyrolas. Pas sotte, la petite, elle goûtait assez la tournure d'esprit du secrétaire général et, entre eux, un marivaudage voisin de la camaraderie s'était établi.

— Enfin, de Peyrolas, je vous prends pour arbitre ! Oui ou non, est-ce rasant, ce qu'on nous exhibe ? fit de Fermang en se tournant vers son voisin.

— Le fait est...

« Les femmes sont à peine jolies. Tenez, regardez celle qui tourne là à gauche, elle n'a même pas de belles jambes !...

Georges braqua sa lorgnette dans la direction indiquée et, après avoir examiné la danseuse en connaisseur, il déclara avec une moue :

— Evidemment ! Ce n'est point transcendant !

— Mon petit Guy, si on vous priait de montrer vos flûtes, je ne sais si elles seraient susceptibles de soutenir la comparaison avec celles de cette demoiselle, protesta Yvette Dorinville qui, décidément, s'était constituée le défenseur des ballerines norvégiennes.

— Qu'en savez-vous ?

— Rien, mais je suppose.

— Primo, vous avez tort, car on ne doit parler que de ce qu'on connaît.

— Merci bien, très peu pour moi, vous n'êtes pas mon type.

— Vous m'en voyez navré.

— N'est-ce pas ?

— Secondo, reprit Fermang, même si j'avais les jambes de travers, nul n'aurait le droit de me le reprocher, car, enfin, je ne fais pas profession de les exhiber et je ne fais payer personne pour les contempler.

— Ceci me paraît juste, approuva Jane.

— Naturellement, tu le soutiens.

— Dame, puisque tu l'attaques !...

— Je vais demander à M. Verrans et à Cora ce qu'ils en pensent, trancha Jane, qui, décidément, cherchait des appuis.

— Cela ne m'étonne pas de vous. J'ai toujours été convaincu que vous étiez méchante, fit Guy.

— Oh ! vous...

— De Peyrolas, retenez donc ici cette créature diabolique ! Ce n'est pas parce qu'elle se rase en notre compagnie...

— Vous vous amusez, vous ?

— Pas précisément, mais enfin puisque votre ami Verrans et la sympathique Cora Mysor semblent ne point s'ennuyer, la charité la plus élémentaire commande de les laisser en repos.

— C'est juste, murmura Georges qui, emprisonnant la taille souple d'Yvette Dorinville, déjà debout, la maintint en place.

En effet, depuis quelques minutes, Cora Mysor et Daniel, abandonnant leurs sièges, s'étaient discrètement éclipsés pour gagner le petit salon situé derrière la loge.

Cette disparition avait arraché au représentant de la maîtresse de Meyac un soupir de satisfaction.

C'est, qu'en effet, il commençait à se demander s'il parviendrait à dérider son pupille, à le lancer dans la mauvaise voie où, selon sa grand'mère, il ne pouvait manquer de rencontrer l'oubli des charmes de Mlle Montfort.

Au cours des semaines qui venaient de s'écouler, si Daniel avait suivi Georges partout où celui-ci manifestait le désir d'aller, en revanche, il n'avait ébauché aucune liaison féminine.

Galant avec toutes les femmes, il ne marquait de prédilection pour aucune, restant toujours un peu grave, froid, distant même.

La chose devenait décourageante et de Peyrolas ne savait plus trop à quel saint se vouer lorsque, quelques jours auparavant, à l'une des dernières réunions d'Auteuil, Jane Laval avait présenté aux jeunes gens une de ses amies, Cora Mysor, récemment revenue d'Espagne où elle s'était égarée en compagnie d'un milliardaire yankee reparti depuis peu pour sa patrie transatlantique.

De suite, Georges avait compris que la chance tournait.

Daniel avait paru profondément impressionné par la beauté vraiment remarquable de la nouvelle venue.

Il avait questionné son ami à son sujet, tant et si bien que celui-ci avait manœuvré de façon à profiter de cet avantage.

Depuis, on ne se quittait guère, et si Verrans

se constituait toujours le chevalier servant de Mme Mysor, en revanche, Georges trouvait que les affaires n'avançaient guère.

En effet, Daniel se montrait galant, empressé, mais visiblement il manquait d'audace.

Quant à Cora Mysor, il était évident qu'elle s'amusait à se faire courtiser par le jeune homme aux allures de beau ténébreux, ainsi qu'elle disait volontiers.

Ce soir, Verrans semblait plus décidé que de coutume ; donc, à tout prix, il fallait éviter qu'on dérangeât l'amoureux tête-à-tête des occupants du salon.

— Ma petite Yvette, soyez raisonnable. Ne nous privez pas du charme de votre présence. Verrans est parfaitement ignorant de l'art chorégraphique, fit Georges en se penchant vers sa jolie prisonnière.

— Qu'en savez-vous ?

— C'est moi qui l'ai élevé ! Alors...

— Je ne vous en fais pas mon compliment, articula entre haut et bas Jane Laval.

— Vous êtes rosse.. Que vous a fait mon pauvre ami ?...

— Oh ! Rien, seulement, je le trouve d'une mélancolie un peu trop romantique. Sûrement ce garçon-là a eu des chagrins d'amour en sa province.

C'est peut-être la vérité que vous énoncez là en riant.

— Parbleu ! il a dû s'éprendre de quelque bergère farouche, laquelle lui a préféré un vigoureux vacher.

— Vous allez trop loin.

— Bah ! en tout cas, il y a sûrement une histoire comme cela sous roche.

— Possible, seulement il ne faut pas le dire, murmura de Peyrolas en jetant un coup d'œil significatif du côté de la pièce voisine.

— Comme vous voudrez. En attendant, on file ? proposa Jane.

— Restons encore un petit peu. Quand ce ne serait que pour ne pas déranger nos compagnons. Soyez bonne, Jane ! Quant à vous, mon cher de Fermang, joignez vos instances aux miennes.

— Ce de Peyrolas, il est presque émouvant.

— Tenez, voici un nouveau groupe de danseuses... Elles seront peut-être plus de votre goût ?

En effet, un nouvel essaim de ballerines envahissait le plateau.

Etouffant des bâillements discrets, les deux couples reportèrent leur attention vers la scène.

Pendant ce temps, Daniel et Cora Mysor, assis côte à côte sur le banal canapé de velours rouge garnissant l'un des panneaux du petit salon, causaient à mi-voix.

Grande, mince, avec des formes admirables, Cora était bien faite pour impressionner le cœur tout neuf de Verrans.

La tête petite, couronnée de cheveux châtains, avait des airs de hauteur aristocratique. Les traits fins et réguliers s'éclairaient de deux grands yeux verts pailletés d'or, railleurs et spirituels, tendres et câlins suivant les circonstances.

Quant à l'âge, on eût été bien empêché de lui en donner un, Cora Mysor était une de ces créatures qui semblent devoir rester éternellement jeunes. Elle pouvait avoir aussi facilement vingt-cinq ans que trente-cinq.

Lorsque Daniel avait interrogé de Peyrolas à son sujet, il n'en avait obtenu que des réponses évasives

— Ma foi, mon cher ami, vous m'en demandez trop, il y a plusieurs années que je connais Mlle Cora Mysor. Cinq, six, sept peut-être... Quant à son acte de naissance, elle ne m'a jamais fait l'honneur de me le communiquer et, entre nous, la chose est sans intérêt... Elle est charmante, intelligente, ce qui est rare en ce monde-là, s'habille parfaitement, avec une pointe d'excentricité qui lui va à ravir, voilà plus qu'il n'en faut pour la rendre infiniment séduisante et, si elle a eu le don de vous charmer, je m'en déclare ravi, avait répliqué le secrétaire général, en examinant son ami à la dérobée.

Mais celui-ci avait gardé un visage impassible et aucune réponse n'était tombée de ses lèvres, ce qui avait semblé d'excellent augure à de Peyrolas.

Ce soir, en la tunique de crêpe de Chine bleu-nuit, soulignée de cygne blanc, qui la moulait audacieusement. Cora Mysor était plus jolie que jamais. Une grâce indéniable, un peu féline, émanait de toute sa personne et Verrans en éprouvait une sorte de griserie.

— Savez-vous que votre présence rend seule cette soirée acceptable ? disait-il. Si vous n'aviez pas été des nôtres, il y a beau temps que j'aurais plaqué nos amis...

La jeune femme, dont le regard filtrait entre les longs cils bruns, eut un sourire et, se renversant coquettement en arrière, elle dit, non sans quelque ironie :

— Ceci est presque une déclaration, mon cher, et je me demande comment je dois la prendre ?

— Comme il vous plaira, répliqua-t-il en s'inclinant.

— De mieux en mieux. Ecoutez, je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que vous m'êtes infiniment sympathique.

— Rien que cela ?

Et Daniel qui, décidément, s'échauffait au voisinage de cette belle créature, se penchait vers elle, respirant avec ivresse les parfums capiteux émanant de toute sa personne.

— J'ignore ce que votre ami Peyrolas vous a dit de moi.

— Du bien. Je n'aurais point admis qu'il déclarât autre chose !

— Naturellement. Mais ce n'est point ainsi que je l'entends.

— Voyons.

— Mon cher, je ne suis pas une petite femme que l'on prend pour un soir, en un jour d'ennui.. Non, je suis beaucoup plus sérieuse que cela.

— En vérité ?...

— Questionnez qui vous voudrez sur mon compte. On vous dira que Cora Mysor ne s'est jamais donnée sans amour, que ce n'est pas une femme de passade... Je suis pour les liaisons.

— Vous concluez des baux ?

La demi-mondaine haussa ses épaules au dessin admirable.

— Vous faites de l'esprit ? Tant pis, je croyais que vous valiez mieux que cela. Décidément, mon cher, la compagnie de M. de Peyrolas ne vous réussit pas. Si vous n'y prenez garde, il vous gâtera, vous fera perdre votre air de sincérité qui est un de vos plus grands charmes et ce sera dommage.

La voix de la jeune femme contenait un regret, vibrait ainsi qu'une caresse, tandis qu'elle proférait ces derniers mots et Daniel en fut tout remué.

— Pardonnez-moi, je suis stupide, balbutia-t-il. Vous disiez que...

— Simplement ceci, j'éprouve pour vous une très forte attirance qui, avec un peu de bonne volonté, deviendrait facilement de l'amour.

— Ma chérie !

Seulement, je vous en prie, n'allez pas trop vite en besogne. De votre côté, réfléchissez. Si vous n'êtes point susceptible de m'aimer durant

plusieurs mois, eh bien, demeurons-en là, nous ne serons pas plus mauvais amis pour cela.

— Cora.

— Au contraire, je vous saurai gré de votre franchise et, au besoin, vous aiderai à trouver la petite femme qui vous conviendra.

— Vous seule me plaisez ! Oui, lorsque vous m'avez rencontré, j'étais comme un corps sans âme. Ma famille m'a envoyé ici à la suite d'une histoire...

— D'amour ?

— Oui, j'avais cru aimer quelqu'un.. Je me croyais aimé...

— Et vous vous étiez trompé...

— Certainement. A la suite d'un dissentiment survenu entre nos familles, la personne en question est partie en voyage sans laisser son adresse et depuis je n'ai plus entendu parler d'elle.

— Mon pauvre ami !

— Ne me plaignez pas car, sans cela, je n'aurais jamais fait votre connaissance... Les confidences que je viens de vous faire ont trait à mon passé et celui-ci me semble fort loin, appartenir à un autre, tant le présent qui s'offre est radieux...

Tout en parlant de la sorte, Daniel avait pris entre les siennes l'une des mains de la jeune femme.

Cora Mysor, qui n'avait cessé d'observer attentivement son interlocuteur, eut un sourire énigmatique qui crispa pendant une seconde l'arc rouge de ses lèvres sensuelles, puis, se dégageant d'un mouvement souple, elle dit encore :

— Tout ceci est fort bien, en vérité. Pourtant, laissez-moi me remettre de mon étonnement... Je ne vous ai jamais vu comme ce soir et j'en demeure toute étourdie.

— A ce point ?

— Mais certainement... J'ai besoin de me reprendre... de songer à vous...

— Ne seriez-vous pas libre ?

Dans la voix du jeune homme avait passé comme une âpreté qui eût achevé de renseigner Cora si la chose eût été nécessaire ; de nouveau, son énigmatique sourire se fit jour et, se penchant un peu vers son compagnon, elle interrogea :

— Jaloux ?

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes tout bonnement effrayant... Votre attitude me donne à réfléchir... Vous ne serez pas un amant de tout repos...

— J'ai horreur de ce qui ressemble à un mensonge, à une trahison.

— Moi de même.

— En ce cas, nous devons nous entendre...

— Quand je prends un amant, je lui reste fidèle, ceci aussi bien pour lui que pour moi... C'est une question de dignité, d'élégance morale. Actuellement, mon cœur est libre.

Elle prononçait ces mots sans paraître y attacher d'importance, d'un ton léger, presque plaisant.

— Alors, si vous êtes libre, qui nous empêche...

Daniel, complètement affolé par le parfum capiteux émanant de cette belle créature, se faisait pressant, une flamme inusitée brillait dans son regard.

Un furieux désir d'étreindre cette taille souple, de mordre à cette bouche rouge ainsi qu'un fruit mûr, lui venait, chavirant ses pensées.

— Chut, coupa vivement Cora, pas de mots définitifs, je vous en supplie.

Et, comme Verrans tentait de poursuivre, elle le bâillonna de sa paume tiède et satinée.

Au contact de cette chair, le jeune homme frissonna longuement et se laissant glisser vers la coquette, il appuya ses lèvres à la naissance du bras près de l'épaule.

Du coup, elle fut debout, avant qu'il ait pu prévoir cette dérobade et, comme il restait un peu penaud, déconcerté, elle sourit en lui tendant les mains.

— Ne faites point une tête pareille... Vous avez l'air d'un enfant martyr... Maintenant, ne fronçez point le sourcil... Ne jouez pas les tyrans... Vous ne sauriez...

— Oh !

— Tenez, faisons la paix, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, déclara-t-il en égrenant un chapelet de baisers sur les doigts aux ongles roses qu'elle lui offrait.

Puis, indiquant d'un hochement de tête la loge voisine :

— Vous retournez là-bas ?

— Pourquoi pas... Où voulez-vous aller...

— Lâchons nos amis et permettez-moi de vous reconduire... Ce serait charmant et vous me feriez tant plaisir.

— Tant, tant que cela ? interrogea-t-elle les yeux dans les yeux.

Ils étaient debout face à face, très près l'un de l'autre, au point que leurs souffles se confondaient ; alors, en un élan irrésistible, oubliant tout ce qui n'était point cette femme, Daniel l'étreignit follement et la renversant sur son bras, il lui mit aux lèvres un baiser vorace.

— A présent, filons, murmura-t-elle toute souriante, il faut bien faire tout ce que vous voulez.

Et sans prendre congé de leurs compagnons, tous deux s'éclipsèrent, gagnant le couloir voisin.

CHAPITRE VI

C'était après déjeuner, dans le salon fumoir attenant à la salle à manger de la Heurtery.

Perrine, la vieille nounou de Nancy, venait d'apporter le café ; tandis que la jeune fille remplissait les tasses de fine porcelaine de Chine, grand-père Montfort et M. Demousson causaient à bâtons rompus.

Après une absence qui s'était prolongée durant tout l'hiver, les voyageurs avaient enfin réintégré leur château du Poitou ; avril s'était écoulé et, maintenant, c'était mai qui s'achevait en beauté.

Depuis longtemps, M. Demousson avait terminé les travaux de réfection dont l'archéologue l'avait chargé.

Néanmoins, plusieurs fois par semaine, il continuait à venir à la Heurtery, où on le traitait en ami.

M. Montfort lui réservait un accueil amical ; quant à Nancy, la présence du jeune homme amenait volontiers un sourire sur ses lèvres.

Depuis le retour, la vie avait repris, comme par le passé, à la Heurtery, et à voir les habitants aller et venir, on ne se fût point douté du drame qui avait endeuillé leurs âmes à la fin de l'été précédent.

Jamais on ne prononçait le nom des Verrans : c'était à croire que Nancy avait oublié qu'elle avait été fiancée avec Daniel.

Presque tous les après-midi, la jeune fille sortait seule en auto comme jadis et, de nouveau, sa puissante torpédo l'emportait à toute allure sur les routes blanches de la contrée.

Cependant, entre les deux hommes, la conversation languissait quelque peu ; M. Montfort

avait pris un journal qu'il parcourait d'un regard distrait, se contentant de déchiffrer les manchettes.

— Un peu d'armagnac, avec votre café, cher monsieur, proposa Nancy à mi-voix.

— Merci, mademoiselle, je ne bois jamais d'alcool, répartit l'architecte sur le même ton.

Et, se tournant vers M. Montfort, il se disposait à l'interpeller, lorsqu'en un geste rapide, la jeune fille le pria de n'en rien faire.

— Chut, grand-père s'endort, comme cela lui arrive chaque jour, maintenant, après déjeuner, expliqua-t-elle tout bas.

De fait, derrière son journal qu'il tenait déployé, on devinait que l'archéologue s'affaissait sur son siège.

Maintenant, sa petite-fille contait à M. Demousson que c'était une habitude rapportée par M. Montfort d'Italie où l'on avait passé l'hiver en une villa cachée sous les orangers et les figuiers bordant le golfe de Naples...

— Oui, grand-père fait la sieste... Nous le laissons faire, cela le repose.

— Vous avez raison, mademoiselle... Excusez-moi... J'avais bien cru m'apercevoir...

Le jeune architecte balbutiait, ainsi que la chose lui arrivait toujours lorsqu'il se trouvait en tête à tête avec Nancy.

Il avait beau se raisonner, prendre des décisions lorsqu'il était seul, toute son assurance disparaissait instantanément quand la jeune châtelaine de la Heurtery était devant lui.

C'était à la fois absurde et navrant ; tout au moins, M. Demousson le jugeait ainsi.

Le silence s'était fait entre les jeunes gens, car l'architecte, afin de se donner une contenance, savourait son café, le nez dans sa tasse.

Enfin, il reposa celle-ci, entièrement vidée, sur le plateau que supportait un guéridon voisin ; là-bas, M. Montfort s'était définitivement assoupi, il allait falloir reprendre la conversation.

C'est ce que se dit M. Demousson, non sans émoi.

De son côté, Nancy était singulièrement embarrassée, l'attitude adoptée par leur hôte n'étant point faite pour rendre leurs relations commodes.

— Tout à fait aimable, ce monsieur, mais je ne sais quoi lui dire... se répétait la jeune fille. Il a toujours l'air de se désintéresser de ce que je lui raconte.

Et, perplexe, Nancy contemplait les dessins du tapis comme pour y chercher une inspiration lorsqu'une idée subite traversant son cerveau lui fournit la solution demeurée jusque-là introuvable.

— Si nous allions faire un tour de parc, cher monsieur, proposa-t-elle, je suis sûre qu'il doit faire si bon sous les arbres, par ce temps.

— Mais comment donc, avec plaisir.

Déjà M. Demousson était debout et, dans sa précipitation, il manqua de renverser son fauteuil.

— Attention, sourit Nancy, vous réveilleriez grand-père.

— C'est juste, mademoiselle, pardonnez-moi, il y a des moments où je suis d'une maladresse...

— Je vous en prie...

Sur la pointe des pieds, tous deux gagnaient à présent la porte-fenêtre et, la minute suivante, ils s'éloignaient, marchant côte à côte dans la direction des grands arbres se dressant au-delà de la pelouse bordant la façade du château.

— La promenade nous fournira des sujets de conversation, s'était dit Nancy. Un papillon qui vole, une fleur éclose dans une corbeille... Il n'en faut pas davantage.

Pourtant, elle demeurait silencieuse, ne trouvant point le secours qu'elle escomptait.

Peu à peu la gêne de son compagnon la gagnait sans qu'elle y prît garde, et chaque seconde qui s'écoulait rendait le silence plus pesant, plus difficile à rompre.

Comme ils pénétraient en une allée fraîche s'enfonçant sous un dôme de verdure nouvelle, Nancy articula avec effort :

— Voici une température supportable... Ce soleil est brûlant...

Un regard suppliant de M. Demousson l'interrompit ; en même temps, l'architecte prononçait :

— Mademoiselle, il ne faut pas m'en vouloir... Je suis d'une gaucherie, d'une maladresse inqualifiables...

— Nullement, je vous assure, protesta-t-elle, surprise.

— Si fait, je me juge tout aussi sévèrement que vous pouvez le faire, car, en dépit des apparences, je ne suis pas tout à fait un sot...

— Je n'ai point pareille opinion de vous... De son côté, grand-père vous tient en haute estime... Il me le disait encore ce matin...

— Ah ! M. Montfort...

Est convaincu que vous êtes un homme très intelligent, puisqu'il faut tout vous dire, déclara la jeune fille avec un sourire de malice qui ne fit que décupler l'embarras du malheureux garçon.

En effet, quel besoin avait-il de faire prononcer son éloge par cette charmante fille ; si elle ne le trouvait pas grotesque, c'est qu'elle y mettait de la bonne volonté.

Après tout, c'était sa faute... On n'est pas pareillement godiche.

M. Demousson s'accablait de reproches, prononçant contre lui-même le plus véhément comme le plus implacable des réquisitoires.

— Voyons, cher monsieur, qu'avez-vous, reprit Mlle Montfort après un instant de silence, vous aurais-je froissé ?... En ce cas, je vous en fais toutes mes excuses.

— Mademoiselle, n'ajoutez point une syllabe si vous ne voulez me voir mourir de confusion, protesta Demousson avec force.

— Oh !

— Oui, reprit l'architecte, en se montant au fur et à mesure qu'il parlait, ainsi que la chose arrive aux timides quand ceux-ci ont résolu d'être courageux, tout le ridicule de mon attitude ne m'échappe point... Je suis devant vous ainsi qu'un niais, un paysan arrivant directement de son village... Il n'est point de gaucherie, de gaffe que je ne commette... On dirait une gageure...

— M. Demousson... M. Demousson...

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle, pour reconnaître les faits, mais ils ne m'échappent pas et chaque fois que j'accomplis une nouvelle bévue, cela me met hors de moi, ce qui augmente encore mon émoi, achevant de me faire perdre le peu de sang-froid qui me reste.

On le devinait si sincèrement malheureux que, du coup, le léger sourire qui se jouait sur les lèvres de Mlle Montfort s'effaça immédiatement ; brusquement, elle découvrait un personnage qu'elle ne soupçonnait point.

Certes, elle avait bien cru s'apercevoir que l'architecte était timide, mais sans en être sûre.

— Grand-père le déclare fort capable, sans doute est-il préoccupé de choses importantes, ce qui fait qu'il ne se met pas en frais de conversation pour moi, s'était-elle dit.

Et voilà qu'il en était autrement, que le pauvre Demousson confessait humblement sa misère.

Ainsi, il en était tout à la fois si désolé et si navrant que la jeune fille en fut touchée.

— Oh ! cher monsieur, remettez-vous, je vous en prie...

— Je suis ridicule, répétait-il avec obstination.

— Pas du tout, vous êtes timide, ce qui est plus simple.

— Oh ! affreusement...

— Eh bien, j'ai ouï dire que cela s'éduquait très bien...

— Parbleu ! j'ai essayé, d'autant que je ne suis pas timide avec tout le monde.

— Vraiment ?

— Tenez, quand je me trouve avec votre grand-père, je cause d'abondance, j'exprime très nettement mes pensées.

— Bon...

— Seulement, lorsque c'est vous...

— Ah ! c'est moi qui vous intimide, cher monsieur... Eh bien, j'étais à cent lieues de m'en douter... Je ne me savais pas si effrayante.

— Vous ne l'êtes pas, bien au contraire... Vous êtes aimable, souriante, bienveillante...

— Monsieur Demousson, je vous en conjure, grâce pour ma modestie que vous mettez à une rude épreuve.

— Oui, c'est uniquement en votre présence que je perds tous mes moyens. Mes idées se heurtent, se bousculent en ma pauvre tête... ma langue est comme paralysée... Je ne sais que faire de mes bras, de mes mains, de mes jambes...

— Mais je suis navrée de ce que vous m'apprenez... Je ne fais rien pour obtenir un pareil résultat.

— C'est ce que je me répète dès que vous avez disparu... Je prends alors des résolutions énergiques...

— Que vous ne tenez pas...

— Bien sûr, avoua-t-il, piteux.

— Eh bien, cher monsieur, il faudra les appliquer ces belles résolutions... Grand-père a beaucoup d'amitié pour vous.

— Oui, je le crois, mademoiselle.

— Quant à moi, vous m'êtes infiniment sympathique.

— En vérité !

— Soyons, si vous le voulez bien, de bons, d'excellents amis !... Prenez l'habitude de me traiter en camarade, comme si vous m'aviez toujours connue ; et, peu à peu, votre gêne disparaîtra.

— Je le souhaite, sans oser l'espérer.

— Est-ce donc si difficile ?... Nous allons essayer... Parlez-moi comme si, au lieu d'être Nancy Montfort, j'étais une parente... une passante...

— Mademoiselle, votre bonté me confusionne.

— Loin de moi vous prenez de belles résolutions...

— Ah ! certes !... je parle d'abondance.

— C'est donc que vous avez quelque chose à me dire ?

Et, comme l'architecte ébauchait un signe de tête, la jeune châtelaine acheva.

— Voici l'instant d'être brave... Vous avez été trop loin pour pouvoir reculer... Faites-moi vos confidences, je vous écoute et ne vous regarde pas.

Son ton se faisait enjoué, encourageant ; le pauvre Demousson en fut tout réconforté.

— Vous le voulez ? murmura-t-il.

— Je l'exige.

— Eh bien ! soit, prononça-t-il avec un soupir susceptible d'enfler la voilure d'un trois-mâts :

— Mademoiselle, je suis le fils d'un pauvre artisan et, si j'ai réussi à m'élever au-dessus de la condition paternelle, c'est uniquement à force de travail, d'énergie...

— Oui, grand-père m'a dit...

— Les personnes qui, comme M. Montfort, veulent bien s'intéresser à moi, sont d'accord pour me prédire un bel avenir.. Voyez-vous, en notre beau pays de Poitou, les châteaux de style, les vieilles églises, les monuments de toutes sortes, datant des âges révolus, fourmillent... Si un homme compétent se donnait passionnément à la tâche de les restaurer, ne croyez-vous point qu'il y aurait là une mission des plus intéressante à accomplir ?...

— Si fait.

— Mademoiselle, je me suis promis que cet homme, ce serait moi... je trouverai tout à la fois à cette besogne, intérêt, honneur et profit.

— Certainement.

— Donc, si vous voulez bien le reconnaître, ma vie est assurée... Il ne manque pour parfaire mon bonheur qu'une compagne selon mon cœur. Mais c'est là que la difficulté commence.

— Est-ce donc impossible ?... Il ne manque pas de jeunes filles...

— Charmantes, bien élevées, je le concède, interrompit vivement M. Demousson... Déjà, mon choix est fait, il en est une qui, pour moi, possède toutes les grâces, tout le charme et les qualités des autres...

— Alors... je ne vois pas !...

— Jusqu'ici je m'étais tu, la personne en question me semblait planer bien au-dessus de moi... Aujourd'hui il n'en va plus de même... Elle a bien voulu me témoigner quelque intérêt... m'encourager à sortir de ma réserve... Bref, mademoiselle Nancy cette personne c'est vous.

« Oui, j'ai eu cette audace inouïe, inimaginable... J'ai fait ce rêve de vous associer à mon existence, de me bercer de cet espoir que, dans un temps, vous seriez ma femme.

Il se tut, haletant, éperdu, de grosses gouttes de sueur que machinalement il essuyait avec son mouchoir emperlaient son front congestionné.

Intérieurement, il maudissait son audace, pourquoi avait-il parlé ? N'allait-on point le chasser ignominieusement de cette demeure où on l'avait accueilli en ami et où, pour tous remerciements, il ne trouvait qu'une déclaration à faire à la fille de la maison ?

La douce voix de Nancy, en retentissant à son oreille, l'arracha au désespoir qui menaçait de le submerger.

— Cher monsieur, votre demande, pour si flatteuse qu'elle soit...

— Vous refusez, s'exclama le pauvre garçon, devinant la sentence qui le frappait. Oh ! j'aurais dû prévoir...

— Monsieur Demousson, j'ai pour vous une amitié, une estime toute particulière, poursuivit cependant Nancy avec autorité, mais on a dû vous dire que mon cœur n'était point libre. Je fus fiancée...

— Oui, je sais... vous pensez encore à ce passé.

D'un signe de tête, la jeune fille répondit affirmativement et, comme il la contemplait, navré, elle articula avec effort :

— Je ne suis pas de celles qui peuvent aimer plusieurs fois... J'ai donné mon cœur et ne l'ai point repris... La chose eût été au-dessus de mes forces.

— Pauvre mademoiselle !

— Vous êtes bon, tendre, pitoyable, cher monsieur Demousson... mieux que personne, vous êtes susceptible de me comprendre.

— En effet...

— Soyons amis, voulez-vous ; quand je serai triste, que mon chagrin deviendra trop pesant, j'irai vers vous... Je ne peux ni ne veux me confier à mon grand-père, l'attrister de mes peines. Vous serez mon confident.

— Mademoiselle, je suis et resterai toujours votre ami, quoiqu'il arrive... J'avais fait un rêve, qui se révèle impossible, n'en parlons plus... Aujourd'hui comme dans dix ans, comme dans

vingt, vous me trouverez toujours ami respectueux et fidèle, prêt à vous soutenir, à vous réconforter si vous m'en jugez capable.

Demousson se tut, les larmes l'étouffaient ; alors Nancy lui tendit la main en un geste fraternel et, longuement, l'architecte la serra, scellant ainsi le pacte que tous deux venaient de conclure.

CHAPITRE VII

— Monsieur de Peyrolas est là qui demande si madame peut le recevoir, fit à mi-voix le vieux garçon de bureau qui, à pas feutrés, s'était discrètement glissé dans le cabinet de travail de la patronne.

— Qu'il entre, fit Mme Verrans, en se redressant vivement.

Et, tandis que le serviteur s'éclipsait, elle articula, s'adressant à son fils, M. Henri, assis juste en face d'elle, de l'autre côté de la vaste table :

— Enfin, nous allons savoir à quoi nous en tenir.

— Je l'espère.

Déjà Georges de Peyrolas faisait son entrée ; il portait un élégant costume gris clair qu'autorisait cette magnifique journée de juin.

Une fois les politesses échangées, il s'assit sur le siège que Mme Verrans lui avait indiqué et, répondant au regard interrogateur de son hôtesse, il entra de suite dans le vif du sujet.

— Je suis arrivé de Paris hier soir. Ma première visite est pour vous. J'ai vu Daniel.

Depuis longtemps, en effet, le secrétaire général avait regagné son poste, il n'avait guère passé que deux mois dans la capitale et en rapportait de joyeux souvenirs capables de meubler ses heures d'ennuis.

De plus, il avait économisé une cinquantaine de mille francs sur les cent mille mis à sa disposition par Mme Verrans afin de payer les frais de lancement de son petit-fils dans le monde où l'on s'amuse.

— Seulement, tandis que Georges regagnait bien sagement sa résidence provinciale il n'en avait pas été de même pour Daniel.

Sa grand'mère avait eu beau le rappeler près d'elle, il était resté sourd à toutes ses objurgations, si bien qu'en désespoir de cause, la vieille dame, qui commençait à s'inquiéter, lui avait dépêché de Peyrolas en ambassadeur.

C'était du résultat de cette mission qu'il venait, en ce jour, informer la maîtresse de Meyac.

— Eh bien, reprit celle-ci, voyant que le secrétaire général hésitait à poursuivre.

— Chère madame, ce que je craignais s'est réalisé. Daniel m'a fort bien reçu, mais il m'a déclaré tout net qu'il se trouvait parfaitement bien à Paris et qu'il comptait y rester tout au moins jusqu'à nouvel ordre !

— C'est trop fort !

De Peyrolas eut un geste vague qui pouvait signifier qu'il partageait cette façon de voir.

— Qu'en penses-tu, Henri ? fit Mme Verrans se tournant vers son fils.

— C'est inimaginable, murmura le père du jeune homme. Décidément, ce garçon nous aura valu bien des soucis depuis des années.

— Ah ! certes, gronda la vieille patronne, dont l'exaspération était visible.

Et revenant à de Peyrolas :

— Vous ne lui avez donc point expliqué que sa présence était des plus nécessaire ? Le laboratoire de chimie que j'ai fait équiper à son intention n'attend plus que lui pour fonctionner et il nous rendrait les plus grands services pour la teinture de nos tissus.

— Si fait, répliqua Georges d'un ton évasif, car il se souciait peu de déclarer la vérité, c'est-à-dire que Daniel lui avait affirmé se moquer de la chimie et des teintures tout autant que de son premier cheval mécanique.

— Alors ?

— Daniel a pris goût à la vie de Paris. C'est une sorte de fièvre fort connue qu'éprouvent fréquemment les fils de famille de province ! Il se calmera tout seul.

— Vous l'avez informé du bruit qui court dans le pays. Que Mlle Montfort va probablement épouser M. Demousson, ce qui fait que, de ce côté, il n'a point à redouter de scènes, de tracasseries !

— Daniel m'a riposté qu'il bénissait des deux mains les futurs époux.

— Ah ! il ne songe plus à son ex-fiancée ? fit Mme Verrans dont le visage s'éclaira pour la première fois.

— Oh ! pour cela, je vous en réponds. Au reste, il existe quelqu'un qui s'est chargé de lui faire oublier le passé... mais excusez-moi, peut-être sont-ce là des détails...

— Pas de vaines pruderies entre nous, monsieur de Peyrolas... Je suis une femme raisonnable, au courant de la vie, et vous ne m'effaroucherez point en me faisant part des fredaines de mon petit-fils. Donc, il a une maîtresse ?

— En effet.

— Toujours la même ? Cette Cora Mysor dont vous avez parlé cet hiver à mon fils Henri ?...

— Toujours la même ! Cora est une des plus jolies, des plus élégantes femmes de Paris ; aussi Daniel fait-il bien des envieux.

— Il aime cette créature ?

— Il en est surtout très fier.

— Et elle ?

— Mme Cora Mysor n'est plus une enfant et si elle a pour Daniel une réelle affection, elle ne se cramponnera pas à lui lorsque l'heure de la rupture sonnera.

— Très bien. Avez-vous dit à Daniel que j'avais envisagé la possibilité de lui couper les vivres ? Depuis son départ, il a dépensé plus de trois cent mille francs, ce qui est fort coquet.

— Chère madame, je lui ai simplement laissé sous-entendre que vous aviez songé à en venir à cette extrémité pénible. Pourtant, croyez-moi, ne recourez point aux grands moyens. Daniel est fier, il se cabrera devant un procédé brutal.

— Mais...

— Après tout, c'est votre petit-fils, il possède tout l'orgueil des Verrans. Il ne faut pas lui en tenir rigueur.

— Alors, selon vous, que doit-on faire? coupa la vieille dame avec un sourire qui prouvait que la flatterie de son interlocuteur avait touché juste.

— Attendre, temporiser... Je vous le disais tout à l'heure, l'accès de fièvre de Daniel se calmera de lui-même. Il jette sa gourme, ce garçon, comme tant d'autres. Quand il en aura assez, il vous reviendra assagi et repentant. C'est l'affaire de quelques semaines, de quelques mois.

— Vous le croyez ?

— J'en suis convaincu, murmura de Peyrolas qui, mentalement, ajoutait : après tout, qu'ils se débrouillent entre eux, Cora Mysor tient Daniel et elle ne le lâchera pas facilement. La

vieille patronne a eu tort de lancer son petit-fils dans la fournaise. Quand, lasse de tergiverser, elle voudra l'en tirer, elle se brûlera les doigts. Ceci n'est point mon affaire.

De fait, le jeune homme ne se souciait pas plus de se fâcher avec son ami qu'avec la famille de celui-ci ; aussi s'efforçait-il de louvoyer avec habileté.

Cependant, Mme Verrans réfléchissait et, peu à peu, son front s'éclairait ; les arguments de de Peyrolas, si pauvres qu'ils fussent, l'avaient touchée. Elle avait toujours été faible vis-à-vis de Daniel et ce n'était point aujourd'hui qu'elle commencerait à sévir.

D'autre part, tout bien pesé, elle ne voyait pas grand inconvénient à ce que le retour du jeune homme n'eût lieu qu'après le mariage de Nancy Montfort avec M. Demousson, c'est-à-dire lorsque le point final aurait été mis à l'intrigue ébauchée jadis.

C'était un trimestre perdu et une centaine de mille francs jetée par la fenêtre ; mais quoi, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs et la caisse de la firme Verrans était suffisamment bien garnie pour pouvoir consentir ce sacrifice.

— Eh bien, soit, fit-elle en se redressant, je suivrai votre conseil, monsieur de Peyrolas. Il ne nous reste plus qu'à vous remercier de l'intérêt que vous nous avez témoigné en ces circonstances.

— Oh ! chère madame, croyez bien que...

A ce moment, la porte donnant dans les appartements intérieurs tourna sur ses gonds et Mme Henri entra, sans avoir frappé, ce qui était contraire à tous les usages.

Stupéfaite, Mme Verrans enveloppa sa bru d'un regard interrogateur. Alors elle s'aperçut que celle-ci était fort pâle et semblait singulièrement troublée.

— Ma chère mère, excusez-moi si je vous dérange, commença la nouvelle venue, d'un ton agité, mais je viens de recevoir au courrier une lettre de Daniel.

— Quoi, il vous écrit, à vous ?

— Ne suis-je pas sa maman ?

— Que vous raconte-t-il ? coupa Mme Verrans en allongeant la main vers un papier que Mme Henri venait d'extraire de sa poche.

— Lisez ?

Déjà la vieille patronne parcourait la missive du regard ; celle-ci ne comportait que quelques lignes :

« Ma chère maman,

« Je viens de mettre de Peyrolas au train, il informera ma grand'mère que, me trouvant fort bien à Paris, je compte y rester encore quelque temps. Ne t'inquiète pas et surtout ne pleure point. Je suis très heureux et me porte à ravir. Je te connais toujours prête à t'alarmer, c'est pourquoi je t'écris ce billet.

« Quant à grand'mère et à père, ils n'ont pas besoin de ma correspondance pour être édifiés ; leur ambassadeur s'en chargera. J'espère qu'ils ne trouveront pas mauvaise ma décision.

« J'avait fait d'autres rêves, j'ambitionnais de vivre près de vous, tranquillement, paisiblement, avec une femme que j'aimerais et qui me rendrait mon affection.

« Grand'mère a déclaré la chose impossible, ou plutôt a décrété que mon choix était mauvais, les circonstances m'ont obligé à m'incliner devant sa décision et je pense qu'elle serait mal venue de se formaliser des conséquences qui en découlent.

« Quoi qu'il en soit, je te le dis sincèrement, je n'envisage pas encore la date de mon retour. Ceci ne m'empêche pas de t'embrasser mille fois, ainsi que je t'aime, toi la meilleure, la plus tendre des mamans.

« Daniel. »

— Voilà qui est pour le moins expressif ! s'exclama Mme Verrans en frappant son bureau du plat de sa main. Ce petit en prend vraiment trop à son aise...

— Que voulez-vous, mère, il a raison, coupa Mme Henri avec une autorité qu'on ne lui eût point soupçonnée. Ce qui arrive est votre faute. Si vous aviez consenti à son mariage, il serait encore ici, tandis qu'à présent, il fait la fête au risque de détruire sa santé. Dieu veuille que tout cela finisse bien !...

Et, avant que la vieille patronne, interloquée d'une telle audace, ait recouvré la parole, Mme Henri s'éloigna comme elle était venue. Alors qu'elle refermait la porte, on perçut un bruit de sanglots étouffés. La pauvre femme pleurait désespérément...

— Mère, laisse-la ! intervint M. Henri qui redoutait un conflit entre l'aïeule et sa femme. Elle souffre. Cela s'apaisera. Je me charge de la raisonner.

— Fais-le au plus tôt ! déclara la patronne d'un ton sec.

Puis, s'adressant à de Peyrolas :

— Cher monsieur, excusez-moi de vous avoir fait assister à cette scène pénible. Encore une fois merci et à bientôt.

Georges n'avait nulle envie de prolonger la visite ; il y avait trop d'orage dans l'atmosphère. Aussi, s'éclipsa-t-il prestement.

Quelques instants plus tard, sa petite auto l'emportait à toute vitesse dans la direction de Poitiers. Pourtant, aux abords de la ville, il fit un détour et s'engagea dans un chemin creux serpentant au bas de la colline que couronnait le petit château d'Elminge.

— A l'autre maintenant, murmura-t-il. Je me demande comment elle va prendre la chose. Elle a dû recevoir ma carte postale lui donnant rendez-vous ici. Ah ! la voici.

En effet, Claire Anquetil, abandonnant le talus sur lequel elle était assise, un livre à la main, s'avançait vivement au devant de la voiture ; déjà, de Peyrolas stoppait, mettant pied à terre.

— Ah ! vous voilà enfin ! commença la jeune fille sans autre préambule. Quelles nouvelles de Paris ?

— Pas très brillantes ! Je dois vous l'avouer. Heureusement, la vieille mère Verrans est là... Elle a toujours de la poigne, la bonne femme, et elle aura tôt fait de ramener notre Daniel dans le droit chemin, c'est-à-dire à Meyac.

Et, tout en procédant avec ménagement, Georges narra la vérité.

Claire l'écoutait, un peu pâle, le sourcil froncé.

En dépit des périphrases de son interlocuteur, la situation lui apparaissait telle qu'elle était ; elle n'avait arraché Daniel des bras de Nancy Montfort que pour la précipiter dans ceux de Cora Mysor.

De toutes façons le jeune homme lui échappait.

— Oh ! mais c'est stupide ! cria-t-elle, enfonçant furieusement ses petites dents blanches dans la pulpe rouge de ses lèvres. Ainsi j'aurais simplement fait le jeu de cette femme ?...

On la sentait exaspérée, hors d'elle-même ! De Peyrolas entreprit de la calmer ; à l'en croire, il ne fallait pas désespérer ; une liaison était toujours plus facile à rompre qu'un mariage. Quand les Verrans seraient las de financer, ils couperaient les vivres à l'enfant prodigue ; alors, Cora Mysor se débarrasserait de cet amant désargenté et celui-ci n'aurait plus qu'à rentrer au bercail, penaud et repentant.

— Vous serez là pour le consoler, ma chère,

et vraiment on ne saurait le plaindre, acheva-t-il, galant.

Claire l'écoutait, silencieuse, le front baissé. Tout un travail de réflexion se faisait en sa tête. A la fin, elle se redressa et, haussant les épaules :

— Vous avez raison, rien ne servirait de se désoler... Si la partie est perdue, il n'est plus en mon pouvoir de la modifier... Quoi qu'il en soit, je vous promets que si Daniel me retombe sous la main, je lui ferai payer cher mes angoisses !

— Parbleu, je n'en doute point et je vous y aiderai de mon mieux.

Georges se penchait tendrement vers sa compagne et celle-ci, dont le visage se rassérénait, lui offrit ses lèvres pour un baiser.

Mais, au loin des grincements de roues retentissaient, annonçant l'approche d'une voiture paysanne ; une dernière fois, les deux complices s'étreignirent, puis Claire, escaladant lestement le talus, disparut dans le bois voisin, filant du côté du château paternel.

« Ma foi, après tout, nous verrons bien ce qui arrivera, murmura de Peyrolas. Si Mlle Anquetil ne s'appelle pas un jour Mme Verrans, elle finira par trouver quelque autre mari bénévole et richement renté. Ma créance est toujours valable et je saurai me la faire payer.

Et, sur cette conclusion philosophique, le jeune homme remit son auto en marche afin de regagner la ville.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ? fit Jane Laval en allongeant complaisamment sa main, où étincelait une bague magnifique, rubis et brillants, le dernier cadeau de son ami Guy de Fermang.

— Certes, approuva Cora Mysor, avec une moue de dépit car un regard lui avait suffi pour estimer le joyau à sa valeur. Tu peux te vanter d'avoir de la chance... Ce n'est pas Daniel qui m'en offrirait autant.

— Oh, tu n'as pas à te plaindre... M. Verrans est très gentil pour toi, protesta Jane. Il a mis un nouveau rang à ton collier de perles, a renouvelé le mobilier de ton salon, ta conduite intérieure...

— Oui, dans le passé, je ne dis pas.

— Votre passé date d'hier... Il n'y a pas un an que vous êtes ensemble.

— Notre liaison remonte à cette soirée que nous passâmes à l'Opéra cet hiver lors de la représentation des ballets norvégiens... C'est cet animal de Peyrolas qui nous y avait entraînés... On s'y rasait tellement que, ma foi, j'ai flirté d'un peu plus près que de coutume avec Daniel, histoire de me distraire...

— Oui, je me souviens, j'y étais... C'est là que débutèrent vos amours...

— Nos amours...

Et Cora Mysor laissait errer sur ses lèvres rouges le plus ironique des sourires.

Tandis que Jane et Cora bavardaient de la sorte, les amis de ces dames échangeaient des potins à l'autre extrémité du salon, tout en grillant force cigarettes.

On était au début de septembre, et c'était la première fois qu'on se retrouvait à Paris après les vacances ; Daniel et Cora ayant passé les leurs à Dauville, cependant que Jane et Guy de Fermang honoraient de leur présence la côte de Dinard.

Il avait été convenu qu'on irait dîner ce soir au Bois en compagnie d'un troisième couple, Simone Houdan et Claude Fronsac.

Comme celui-ci tardait, on s'efforçait de tuer le temps tout en savourant des portos que la femme de chambre de Cora venait de servir.

Au dehors, l'avenue Percier que le crépuscule envahissait, s'allongeait calme et silencieuse...

Soudain, la voix de Cora Mysor s'éleva interpellant les jeunes gens :

— Mes compliments, mon cher Guy... La bague de Jane est de toute beauté.

Et comme de Fermang s'inclinait de comique façon, Mme Cora Mysor poursuivit, s'adressant à son amant :

— Tu peux venir l'admirer, Daniel... La vue n'en coûte rien... C'est un plaisir que tu as le droit de t'offrir.

Daniel Verrans pinça les lèvres, et une expression de mécontentement crispa sa bouche.

Comme de Fermang se rapprochait des deux femmes il ne put faire autrement que de l'imiter, bien que, de toute évidence, il ne s'en souciât guère.

En effet, Cora Mysor continuait à accabler de compliments Guy de Fermang et elle le faisait de façon si appuyée, que cela équivalait à autant de reproches destinés à Verrans.

Tout d'abord, ce dernier avait affecté l'indifférence ; pourtant cette attitude ne tint guère, et ce fut d'un ton irrité qu'il finit par s'exclamer :

— Vraiment, ma chère, vous exagérez... Je ne vous ai pas offert de bague, c'est entendu, mais pensez-vous que ce soit une raison valable pour me prodiguer vos sarcasmes ?

— Moi, je vous prodigue...

— Ne faites pas l'innocente, cela ne vous va point. J'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu ; si vous trouvez la chose insuffisante...

— Voyons, voyons, ne nous fâchons pas, intervint de Fermang, visiblement ennuyé de la tournure prise par la conversation.

En voilà des façons de se faire des scènes

devant les amis, surenchérit Jane. Allons, embrassez-vous, et qu'il ne soit plus question de rien. Verrans offrira à Cora une bague dans le genre de la mienne... Voici ce que j'appellerai un traité de paix acceptable. Chez Dorin, rue de la Paix, il y a des onyx et brillants extraordinaires...

Tout en parlant elle s'efforçait de pousser l'un vers l'autre, Daniel et Cora, qu'elle avait pris aux épaules.

Mais d'un commun accord, ils résistèrent et, échappant à l'étreinte de la jeune femme, ils s'écartèrent de quelques pas.

— Qu'il garde ses cadeaux, si j'ai envie d'un bijou, je puis encore me le payer, dit Mme Mysor.

— J'en suis ravi pour vous, ma chère, trancha Verrans d'un ton sec, car d'ici longtemps, j'en ai bien peur, il ne me sera pas permis de vous en faire.

— C'est ce qui s'appelle une profession de foi, ou je ne m'y connais guère... Je ne sais pas trop ce qu'il faut admirer le plus, ou la chose par elle-même, ou la façon dont elle est dite, articula Cora agressive.

— Vous n'allez pas continuer à vous disputer, s'exclama de Fermang en levant les bras au plafond en un geste désolé, vrai, mes enfants, ce n'est pas drôle...

— Aussi, je préfère vous laisser... je ne me sens pas en train, je gâterai votre soirée... Au revoir donc, à un autre jour... répliqua Daniel avec vivacité.

Sur ce, plantant là ses interlocuteurs stupéfaits, le jeune homme traversa le salon en trois enjambées et la minute d'après, le claquement sourd de la porte d'entrée annonçait qu'il avait quitté l'appartement.

— Ma parole, il est enragé, fit de Fermang en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— C'est à croire, approuva Cora... Depuis quelque temps, nous vivons au milieu de scènes. Vous voyez comme c'est charmant.

— Le fait est que c'est absurde... On ne peut pas le laisser filer ainsi.

Et Jane Laval entrebâillant la fenêtre voisine se penchait sur la barre d'appui, presque aussitôt sa voix s'éleva appelant :

— Verrans, Verrans, remontez... Ah, bien oui, il ne tourne même pas la tête... On dirait qu'il est sourd...

— Laisse-le donc. Quand sa mauvaise humeur sera calmée, il reviendra ! déclara Mme Mysor d'un air désinvolte. La vérité est que le pauvre garçon doit avoir des ennuis avec sa famille... Ses parents trouvent qu'il leur coûte cher, voudraient bien le voir revenir près d'eux, là-bas du côté de Meyac, à ce qu'il paraît, ils ont de très importantes usines.

— Cela se pourrait, murmura Jane qui avait abandonné la croisée.

— Eh bien, il n'a qu'à y retourner, dans son pays... Moi je ne le retiens pas. Tenez, de Fermang, remplissez nos verres... Un doigt de Porto nous fera oublier cet incident stupide.

Et Cora heurtant son gobelet contre la bouteille en tirait un tintement de cristal.

Daniel Verrans avait parfaitement entendu les appels de Mme Laval, mais il était trop irrité pour y répondre. L'attitude adoptée par Cora achevait de l'exaspérer ; si elle se figurait qu'il se laisserait humilier constamment devant leurs compagnons de fête, eh bien, elle avait tort.

Certes, au début de leur liaison, il avait éprouvé pour elle un goût des plus vifs que, durant un temps, il avait pris pour de l'amour.

Elle était passée dans sa vie à un instant décisif, alors que désemparé, le cœur meurtri, il ne savait à quel saint se vouer.

C'était à toutes ces choses que le jeune homme songeait en cette soirée, tandis qu'à pas lents, il traversait le parc Monceau, que l'approche de la nuit rendait désert.

Il en avait assez de cette Cora, des Jane, des Fermang, et des autres compagnons de fête... Une vérité, qui déjà maintes fois lui était apparue, et que toujours il s'efforçait de repousser bien loin, s'imposait à lui.

Il n'était pas fait pour cette existence vide et sans but de viveur. Si, pendant quelque temps, il avait paru s'y plaire, c'est qu'elle avait pour lui l'attrait de la nouveauté, c'était une soupape qui, fort à propos, s'était ouverte devant sa jeunesse déçue.

Aujourd'hui, plus que jamais, il en comprenait le néant, l'absurdité. Alors, que faire ?

Retourner à Meyac, rentrer au bercail, ainsi que sa grand'mère, inquiète de ses prodigalités, le lui ordonnait, sur un ton des plus impératif.

Certes, si la vieille Mme Verrans le lui eût demandé affectueusement, il se fût empressé d'obéir, heureux de trouver ce refuge pour son âme désemparée ; mais la rude patronne, devant qui tout le monde pliait, ordonnait, et de tels procédés révoltaient l'orgueil de Daniel.

Il paraîtrait céder, obéir ainsi qu'un petit garçon...

Non, tout plutôt que cela, dût-il même continuer à s'ennuyer en persévérant dans la voie en laquelle on l'avait en quelque sorte engagé malgré lui.

Une lassitude infinie le gagnait, un insurmontable découragement l'accablait, et constatant que le hasard l'avait ramené devant la porte, rue Alfred-de-Vigny, il résolut d'aller se coucher.

— Si je puis dormir, au moins je ne penserai plus, et ce sera déjà quelque chose, conclut-il en étouffant un bâillement.

L'instant d'après, il pénétrait dans sa garçonnière, un élégant entresol meublé luxueusement et avec goût. Jules, son valet de chambre, manifesta quelque surprise, car d'ordinaire, Daniel ne rentrait jamais avant le petit jour.

— Vous pouvez disposer de votre soirée, mon garçon, je n'ai pas besoin de vous, déclara le jeune homme, devinant les préoccupations du domestique.

— Bien, monsieur... Des lettres sont arrivées ce soir pour monsieur, je les ai posées sur le bureau, comme de coutume...

— Bon, je verrai.

Tout en parlant, Verrans avait gagné la pièce indiquée ; c'était un cabinet de travail banal, où il ne passait pas un quart d'heure par jour.

Il y régnait cette belle ordonnance, cette froide atmosphère des lieux inhabités, un bruit sourd venant de l'antichambre annonça que Jules venait de filer.

— Le drôle redoutait que je ne me ravise, murmura le jeune homme, il avait bien tort... J'ai un si grand désir d'être seul.

Il s'était laissé tomber sur un fauteuil et les bras abandonnés, le regard vague, il contemplait ce décor indifférent.

Ce fut alors que ses yeux tombèrent sur les lettres signalées par Jules et qu'il avait presque oubliées ; l'une était de la vieille Mme Verrans, Daniel reconnut son écriture nette et décidée ; l'adresse de l'autre avait été tracée par une main malhabile et comme inexpérimentée.

La première portait le timbre de la poste de Meyac, la seconde celui de la Heurtery.

Cette dernière constatation fit sursauter le jeune homme.

Sans plus réfléchir il ouvrit cette missive, un papier bon marché y était contenu, que couvrait une grosse écriture, la même que celle de la suscription, et voici ce que Daniel lut avec un battement de cœur :

« Monsieur de Verrans,

« Vous allez peut-être me trouver bien hardie de vous écrire, mais, dans mon désespoir, je ne trouve pas d'autre moyen de sortir de la grande peine en laquelle nous nous débattons. Jadis, quand vous veniez ici, vous aviez l'air si bon, si affectueux, que cette pensée me rend le courage et l'espoir, il est impossible que vous ayez changé de tout en tout, que vous ne vous rappeliez plus ce bon temps ; en un mot que vous n'aimiez plus ma pauvre Nancy.

« Voici ce qui se passe ici...

« Depuis la rupture de vos fiançailles, ma petite a essayé de réagir, de nous montrer, à son grand-père et à moi, un visage tranquille. Durant des mois, nous en avons été dupes, nous avons cru la plaie cicatrisée.

« Hélas, il n'en était rien...

« Nancy vous aimait toujours, et aujourd'hui elle est en train de mourir.

« Le fardeau qu'il lui fallait porter était trop lourd, voyez-vous, et elle succombe à la peine, oh, sans se plaindre, sans récriminer.

« La fièvre l'a prise il y a trois semaines, pour ne plus la quitter ; les médecins appelés ont prescrit des remèdes qui n'ont donné aucun résultat. Maintenant ils se déclarent impuissants, et cela se comprend ; ce n'est pas le corps, mais le cœur qui souffre.

« La pauvrette n'est plus que l'ombre d'elle-même, avant peu, si on n'y prend garde, elle s'éteindra dans nos bras, et c'est pourquoi, moi, sa vieille nourrice, je vous écris afin de vous appeler à l'aide.

« Monsieur Daniel, vous n'abandonnerez pas ma petite Nancy. Il est impossible que vous ne l'aimiez plus, car, alors, ce serait à désespérer de tout. Revenez vers nous, c'est le bonheur qui vous attend ici, et je vous bénirai jusqu'à mon dernier souffle.

« *Une vieille qui pleure*
et veut, malgré tout, croire en vous. »

C'était signé : Perrine Gassion.

Tout d'abord, Daniel demeura comme atterré, les mots dansaient devant ses yeux et il avait peine à en comprendre le sens.

Pas une seconde il ne douta que le cri d'alarme jeté par la vieille femme ne fût l'expression exacte de la vérité.

Oui, tout ce qu'on lui avait conté sur Nancy n'était que mensonge, elle n'était pas partie, froissée, irritée, contre lui, mais meurtrie dolente.

Il y avait là-dessous un mystère, on ne lui avait pas tout confié.

Quant aux prétendues fiançailles de Nancy et de M. Demousson, c'était également une pure invention.

En son cœur bouleversé, l'ancien amour assoupi sous les cendres du passé s'éveillait plus fort, plus vivace que jamais.

La vieille Perrine avait bien fait de ne pas douter de lui, il saurait arracher Nancy au désespoir, à la mort.

Une hâte fiévreuse le secouait à présent, il allait partir sans plus attendre.

En un tournemain, ses préparatifs furent faits, un peu de linge et quelques vêtements de rechange qu'il entassa dans une valise.

Il laisserait un mot à Jules afin que celui-ci expédiât, là-bas, tout ce dont il pourrait avoir besoin ; pour rédiger ses instructions, il était revenu à son bureau, et ce fut alors seulement qu'il songea à la seconde lettre, celle de sa grand'mère.

Encore, avant d'en prendre connaissance, consulta-t-il l'indicateur.

Un train quittait Paris à destination de Meyac à vingt heures quarante. C'est celui-là qu'il prendrait, seulement, il fallait qu'il se hâta. D'un coup d'œil distrait il déchiffra la lettre de la vieille Mme Verrans.

« Mon garçon, disait-elle, il y aura bientôt douze mois que tu es à Paris ; dans ce laps de temps, tu as dépensé exactement quatre cent cinquante-six mille francs et tu n'as rien fait de bien, j'en ai peur.

« Donc, en voilà assez.

« Plusieurs fois je t'ai demandé de revenir près de nous, tu as toujours fait la sourde oreille. Aujourd'hui, c'est un dernier avertissement que je t'adresse.

« Si, avant la fin de la semaine, tu n'as pas réintégré le domicile familial, tu verras à te débrouiller comme tu pourras.

« En tout cas, on ne t'enverra plus d'argent.

« Ce ne sont point là des paroles en l'air, mais un parti nettement arrêté. Tu n'ignores pas que mes décisions sont irrévocables ; celle-ci le sera plus que toutes les autres, je t'en préviens. Fais-en ton profit.

« Adrienne Verrans. »

Daniel haussa les épaules avec indifférence, en l'état de surexcitation où il se trouvait, ces menaces, ces récriminations ne l'atteignaient guère.

Machinalement il empocha sa missive, et sa valise à la main, quitta l'appartement.

Bientôt il dégringolait l'escalier quatre à quatre, au passage il jeta au concierge, debout au seuil de la loge :

— Je pars en voyage, Jules trouvera mes instructions sur mon bureau.

Un taxi roulait à vide, rasant le trottoir, d'un geste, Verrans héla le chauffeur.

Comme il s'apprêtait à monter en voiture, une auto qui arrivait du boulevard stoppait à quelques pas de là.

Des têtes émergeaient par les portières et le jeune homme reconnut ses amis, Guy de Fermang, Jane Laval, Claude Fronsac et Simone Houdan.

Cora était avec eux, il l'entrevit au fond de la voiture.

Déjà de Fermang, sautant lestement sur le trottoir, accourait vers lui.

— Mon cher, on vient vous chercher... Votre mauvaise humeur doit être dissipée... Cora est là...

— Mon bon, je pars en voyage... Une affaire urgente, imprévue...

— Mais Cora... que va-t-elle dire ?.. balbutia Guy, interloqué.

— Tenez, vous lui donnerez ceci.

Et Verrans glissait dans les doigts de son interlocuteur la lettre de sa grand'mère ; après quoi, il escalada le marchepied de son taxi en criant au chauffeur :

— En route, et vivement, nous sommes en retard.

CHAPITRE II

— Ainsi, tu m'as bien compris ? Ne remets ce billet qu'à Mme Gassion, fit Daniel Verrans en tendant au petit paysan, debout devant lui, l'enveloppe en laquelle il venait de glisser une de ses cartes, où en hâte il avait griffonné ces mots :

« Je vous attends dans le chemin du Calvaire. »

— Oh ! soyez tranquille, répliqua le messager avec un clignement d'œil, je connais bien la vieille Perrine et ferai votre commission en conscience...

— Alors va.

Et se tournant vers le chauffeur de l'auto de louage qui l'avait amené de Poitiers, le jeune homme ajouta :

— Attendez-moi ici, à l'auberge de la Heurtery...

— Bien, monsieur... Nous regagnerons ensuite la ville ?...

— Peut-être... je ne sais...

— Je demandais cela à monsieur pour le déjeuner...

— Prenez votre repas ici... En mon absence, vous aurez le temps.

Et ayant allumé une cigarette, Daniel Verrans s'éloigna d'un pas rapide, quittant la bourgade dont les maisons se blotissent au pied de la colline boisée portant le château de la Heurtery.

Un instant, ayant levé les yeux, il entrevit les hautes tours pointues flanquant la seigneuriale demeure ; puis, presque aussitôt, cette vision s'effaça, masquée par les arbres.

Maintenant, Daniel ayant ralenti l'allure, car la côte était rapide, se laissait aller au courant de ses pensées.

C'étaient les mêmes qui ne le quittaient point, depuis la veille, depuis son départ de Paris.

Il songeait à Nancy... à la lettre éperdue de la vieille Perrine.

En quel état allait-il retrouver la première ?...

La nourrice, aveuglée par son grand amour maternel, n'avait-elle point considérablement exagéré la gravité de la situation ?

« Bah, avant peu je serai fixé, » murmura-t-il avec un geste qui trahissait son impatience.

Débarqué vers sept heures, Verrans qui n'avait pour ainsi dire pas fermé l'œil de la nuit, s'était rendu à l'hôtel. En effet, il ne pouvait décemment se présenter d'aussi bon matin à la Heurtery.

Tout en procédant à sa toilette et en absorbant machinalement le petit déjeuner qu'on lui avait servi, il avait arrêté un plan de conduite, et c'est ce dernier que, présentement, il était en train d'exécuter.

Avant tout, il fallait voir Perrine, ensuite, il agirait selon ce qu'il aurait appris...

Voilà pourquoi, ayant laissé à l'auberge du village l'automobile qui l'avait amené, Daniel escaladait la rampe du château.

Bientôt, à mi-côte, il obliqua à droite, s'engageant dans un chemin creux, s'enfonçant dans les bois.

Non loin de là, à une centaine de mètres, au milieu d'une clairière, un calvaire de granit s'érigeait, ancien lieu de pélerinage qui avait donné son nom au sentier.

« Onze heures, murmura Verrans, après avoir consulté sa montre, comme mon petit bonhomme a dû monter plus vite que moi, la nourrice de Nancy ne saurait tarder.

Déjà, il faisait demi-tour, revenant vers la grande route. Pourtant, il ne l'atteignit point et, à demi dissimulé derrière le tronc d'un chêne, il demeura immobile, le regard et l'oreille au guet.

Bientôt des galoches claquèrent sur la terre durcie, et il vit repasser son envoyé qui dégringolait vers le village ; ensuite, ce fut à nouveau le silence.

Daniel commençait à s'énerver, il lui semblait qu'il était là depuis une éternité.

Rassurés par son immobilité, les oiseaux à l'entour s'étaient repris à pépier gaiement, à voltiger de branche en branche.

Soudain, le jeune homme perçut des pas qui se hâtaient vivement, il avança la tête, une exclamation de joie faillit lui échapper en apercevant une vieille femme simplement vêtue qui dévalait la côte.

— Perrine...

De son côté elle l'avait reconnu, et son visage ridé s'éclaira comme d'un reflet intérieur.

La minute d'après, ils cheminaient côte à côte par le chemin au sol ouaté de feuilles mortes ?

— Ah ! c'est vous, enfin, monsieur Daniel, disait la bonne femme. Vrai, je ne vous espérais pas si tôt... Ça m'a donné un coup quand j'ai lu votre mot...

— Et Nancy ? coupa brièvement Verrans.

Le front de la servante s'assombrit sous sa coiffe, et elle baissa la tête.

— Ah, cela ne va pas bien... Elle venait de s'assoupir lorsqu'on m'a appelée de la part du petit gars envoyé par vous... C'est ce qui fait que j'ai pu m'échapper de suite...

En mon absence, Thérèse, une nouvelle femme de chambre qui est au château, une brave fille, la garde...

Et sur une question de son compagnon, la paysanne expliqua, avec des mots maladroits, de grands gestes qui semblaient prendre à témoin les gens et les choses.

La maladie avait commencé, il y avait bien longtemps, bien sûr, quoiqu'on ne s'en fût point aperçu ; au retour d'Italie, où on avait passé près de sept mois, mademoiselle était plus maigre, plus pâle qu'au départ. Toujours elle disait que ce n'était rien, que sa santé était parfaite, n'étant point de celles qui se plaignent.

Puis, au début d'août, son état s'était subitement aggravé, elle était sans forces, sans appétit, toujours brûlante de fièvre.

Les médecins, appelés par son grand-père, avaient eu beau prescrire des remèdes, rien n'y avait fait, si bien que l'avant-veille, à l'issue d'une consultation, ils avaient fini par déclarer que le mal était plus moral que physique, Mlle Nancy avait besoin de distraction.

Il y avait, paraît-il, un grand sec qui répétait constamment :

— C'est une question de volonté, elle seule peut se guérir.

Perrine avait entendu la chose tandis qu'ils montaient en auto, c'est alors que, devinant la vérité, elle avait écrit à Daniel.

— Mais vous êtes venu, conclut-elle, et puisque vous l'aimez encore, la petite est sauvée... J'en suis sûre.

— Le croyez-vous vraiment ?

— Dame.

— Et si le mal de Mlle Montfort avait une toute autre cause ? Car enfin, rien ne vous permet d'affirmer que son cœur...

— Son cœur est toujours à vous, coupa la vieille avec force. Voyez-vous, elle n'est point de celles qui se reprennent.

— Pourtant, elle ne vous a rien dit ?

— Naturellement, puisqu'elle croit tout à jamais fini entre vous... Seulement, je la veille pour ainsi dire nuit et jour et j'entends bien ce qu'elle murmure durant son sommeil ?

— Et que dit-elle ?

« — Ah, Daniel, Daniel, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Ou des choses dans ce genre-là.

— Mais ce n'est pas moi qui ai rompu... Nancy est partie avec vous et son grand-père sans me laisser d'adresse, sans me faire savoir en quel lieu je pouvais avoir avec elle l'explication qui s'imposait... Vous semblez me traiter en coupable et pourtant.

— Pouvait-on dire à cette enfant toute la vérité concernant sa mère.

— Nancy ne sait pas...

— Elle suppose que Mme Verrans, votre grand'-mère, a rompu vos fiançailles uniquement parce qu'elle est une enfant naturelle... Mme Verrans a parlé en son nom et au vôtre, donc on l'a crue... Si vous aviez écrit à moi, par exemple...

Daniel restait abasourdi ; seulement, il commençait à comprendre l'étendue du malentendu qui l'avait séparé de Nancy.

— Pouvais-je deviner ? murmura-t-il. Jamais l'idée ne me serait venue de m'adresser à vous... On m'avait persuadé que Nancy, parfaitement au courant de tout, s'était trouvée en quelque sorte froissée que nous sachions à quoi nous en tenir et que, blessée dans son amour-propre, elle avait d'elle-même rompu...

— C'est faux, je vous le jure, cria la nourrice avec véhémence. Ceux qui ont imaginé cela...

— Je vous crois, je vous crois, interrompit-il vivement, désireux de la calmer.

— Si vous aviez sincèrement aimé ma mignonne, vous l'auriez mieux connue, poursuivait Perrine que la colère secouait, alors...

— J'ai été dupe des apparences.

— Fallait vous renseigner.

— A ma place, tout le monde aurait agi comme je l'ai fait.

— C'est bien malheureux, car, à présent, ma pauvre Nancy est dans un état qui fait pitié...

— Et M. Demousson ? lança Verrans comme malgré lui. N'a-t-il pas été question d'un mariage entre eux ?

— On vous l'a raconté à ce que je vois.. Si c'est permis... M. Demousson est un bon garçon qui a dirigé des travaux au château... Monsieur l'a pris en amitié, et il vient nous voir souvent, mais il n'a jamais été question d'autre chose.

Et de nouveau la vieille se lançait en un violent réquisitoire contre ceux qui avaient calomnié sa chère petite, un geste de Daniel l'interrompit.

— Perrine, je suis persuadé de l'exactitude de ce que vous me dites. Me voici de retour donc, tout peut se réparer... Maintenant, je veux voir Nancy.

— Oh, impossible... une émotion, faible comme elle est...

— Elle dort, affirmiez-vous tout à l'heure... laissez-moi l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant... Je n'en demande pas davantage.

— Et si quelqu'un vous voit.

— Vous saurez bien me guider jusqu'à elle, en éloignant les indiscrets... M. Montfort...

— Oh, le cher homme n'est pas à craindre, il est dans son cabinet de travail avec M. Demousson qui vient d'arriver... Quant à Nancy, se hâta de poursuivre Perrine, qui avait remarqué le froncement de sourcil du jeune homme, elle est étendue sur la chaise longue du salon, au rez-de-chaussée.

— En ce cas, rien de plus facile, déclara Verrans.

Une seconde encore la nourrice hésita, puis, prenant bravement son parti, elle déclara :

— Soit, qui veut la fin, veut les moyens... Suivez-moi de loin... Je vous ferai signe de la fenêtre du salon, quand vous pourrez venir... Surtout, ne vous montrez pas auparavant...

— Bon, bon, c'est compris, répliqua Verrans en poussant la brave femme vers la grande route, car ses tergiversations mettaient sa patience à une rude épreuve.

Il était en proie à un trouble inexplicable ; les propos de Perrine avaient remué en son cœur tout l'amour qui y sommeillait.

Et puis, à ce sentiment se mêlait une pitié profonde pour l'enfant qu'il chérissait de toute sa tendresse et qui, là-bas, se mourait d'amour pour lui.

A pas comptés, refoulant l'impulsion qui le poussait en avant, il suivait à présent, de loin, Perrine qui se hâtait ; arrêté dans le taillis, il la vit franchir la grille grande ouverte de la cour du château, déserte à cette heure, puis escalader le perron.

Nul être vivant n'était en vue, la demeure semblait abandonnée.

Enfin, une fenêtre du rez-de-chaussée s'entr'ouvrit et la tête de la paysanne se montra pour s'effacer presque aussitôt. Alors, Daniel gagna le vestibule, la porte du salon.

— Venez, fit la nourrice dans un souffle.

Sur la pointe des pieds, il pénétra dans la pièce, et le cœur serré, les yeux troubles, s'arrêta.

Nancy était étendue à quelques pas sur une chaise longue ; des monceaux de couvertures la recouvraient, son visage était pâle, émacié, une meurtrissure violette cernait les yeux clos ; les tempes se creusaient, le nez aux ailes fines se pinçait.

Ainsi, elle avait plus l'air d'une morte que d'une vivante.

Comme elle était changée... Combien elle avait dû souffrir...

Un sanglot, qu'il ne put réprimer, râla dans la gorge de Daniel et, vaincu, désespéré, il s'agenouilla lourdement près de sa fiancée.

Perrine avait eu une exclamation étouffée car, au même instant, la malade ouvrait les yeux.

— Qui donc pleure ? balbutia-t-elle ; il me semble...

Elle se tut, étouffant un cri, car son regard était tombé sur Daniel.

— Vous...

— Oui, moi, ma chère Nancy, moi, qui reviens éperdu et repentant, terrifié du mal que je vous ai causé... Il ne faut pas m'en vouloir, je ne savais pas... On m'avait dit...

Il avait saisi entre les siennes la main diaphane de la jeune fille et doucement, comme s'il craignait de la meurtrir, il la baisait à coups légers.

— Chut, coupa-t-elle, tandis qu'un radieux sourire illuminait son visage, ne vous excusez point. Tout est oublié, puisque vous voici de retour.

— Et cela pour toujours, je vous le jure... Nancy, nous serons heureux, car je vous aime et n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Moi aussi, Daniel, je vous aime, articula-t-elle d'une voix à peine perceptible, tandis que ses joues se nuançaient de rose.

Debout, à l'écart, la vieille Perrine s'épongeait furieusement les yeux avec un grand mouchoir à carreaux. Elle était si émue qu'elle en oubliait de faire le guet.

Tout à coup, derrière Daniel, la porte du vestibule s'ouvrit avec précaution et un jeune homme se montra, précédant de peu le vieux M. Montfort. C'était M. Demousson.

A la vue de Verrans qu'il ne connaissait point et qui, instinctivement, s'était redressé, l'architecte s'immobilisa, tandis que le grand-père de Nancy, complètement abasourdi, s'écriait :

— Comment, vous ici, monsieur ? De quel droit êtes-vous venu ?... Sans doute pour vous réjouir du mal que vous avez fait.

Le vieillard semblait hors de lui, en son visage débonnaire, ses yeux flambaient de menaçante façon.

— Grand-père, ne te fâche pas... Daniel est venu parce qu'il m'aime autant que je le chéris, fit doucement la jeune fille.

— Mais enfin, qui vous a introduit ?

— C'est moi, monsieur, intervint Perrine en s'avançant bravement. Oh, inutile de me faire les gros yeux, je n'ai pas peur et ne me repens point. J'étais convaincue que M. Daniel était un

bon garçon ; c'est pourquoi je lui ai écrit ce qui se passait, ça valait mieux que de faire appeler les médecins... La preuve... Regardez votre petite-fille ; elle rit, elle qui ne savait que pleurer ; des gens que je ne veux pas nommer ont séparé ces enfants... Bien sûr qu'ils seront punis comme ils le méritent. En attendant, M. Daniel est là et c'est le principal.

— Oui, monsieur Montfort, il y a eu entre nous un malentendu que je déplore et dont, pour ma part, j'ai grandement souffert, prononça Verrans.

— Moins que ma petite, répliqua le grand-père, sur un ton de reproche qui, pourtant, s'adoucissait.

— Désormais, le cauchemar est fini... Rien ne saurait plus me séparer de ma chère Nancy.

— Mon ami, disait cette dernière, dont les beaux yeux brillants révélaient éloquemment toute sa joie.

— Mais vos parents ?

— S'ils n'approuvent pas ma décision, tant pis pour eux, trancha Daniel, je passerai outre. Il s'agit de notre bonheur. Je suis majeur ; tout ce que les miens peuvent faire, c'est de me couper les vivres... Eh bien, je travaillerai... Je me ferai une situation...

— C'est là une question accessoire ; sans avoir la fortune des vôtres, je suis loin d'être dénué de ressources.

— Non, monsieur Montfort, il ne m'est pas permis d'accepter votre offre généreuse. Je me dois, ainsi qu'à celle qui sera ma femme, d'être quelque chose par moi-même.

— Et au besoin, je vous y aiderai, monsieur, prononça une voix enrouée qui fit retourner toutes les têtes.

Alors, on aperçut M. Demousson qui, embarrassé de son personnage et ne pouvant regagner le vestibule, car M. Montfort lui barrait le chemin, s'était retiré dans un coin.

Il avait l'air plus gauche qu'à l'ordinaire et son visage congestionné était couleur de brique.

— Oui, je vous aiderai à vous débrouiller, reprit-il en s'avançant vers Daniel. Je suis très sincèrement l'ami de la famille Montfort et, puisque votre présence... votre intervention...

Le malheureux pataugeait, ne sachant trop comment achever sa phrase.

Ce fut Nancy qui, charitablement, vint à son secours.

— M. Demousson a raison de dire qu'il est de nos amis... C'est un cœur fidèle et dévoué sur lequel nous pouvons compter, je ne l'ignore point... J'espère, Daniel, que vous le traiterez ainsi qu'il convient. Je serai heureuse que vous devinssiez vite camarades...

— Mais je ne demande pas mieux, répliqua spontanément Verrans à qui la simple vue de l'architecte avait instantanément fait oublier ses préventions.

Et, lui tendant la main :

— J'accepte votre offre généreuse et je pense pouvoir vous montrer un jour que vous n'avez point obligé un ingrat...

— J'en suis convaincu, bégaya le pauvre diable en pressant les doigts de son interlocuteur et en détournant la tête pour ne point voir le sourire extasié de Nancy.

CHAPITRE III

— Tout de même, je me demande où est passé Daniel, grommela la vieille Mme Verrans en se levant de table pour gagner le salon où le café allait être servi.

— Et moi donc, murmura sa bru qui avait entendu.

Quant à M. Henri, il ne dit rien, se contentant de soupirer tout en offrant le bras à sa mère, ainsi qu'il le faisait respectueusement chaque jour.

Les autres convives se levaient à leur tour dans un léger brouhaha de chaises.

Il y avait là, outre les trois Verrans, Georges de Peyrolas, puis Claire Anquetil.

L'heure d'avant, Georges que l'on n'attendait point, était arrivé aux usines, apportant une nouvelle pour le moins étonnante.

Vers dix heures, alors qu'il sortait de la Trésorerie, il avait reconnu Daniel, installé au fond d'une auto de louage ; vainement, il l'avait hélé. Le jeune homme n'avait point dû entendre, car il n'avait même pas tourné la tête et sa voiture avait disparu dans une direction opposée à celle conduisant à Meyac.

Vivement intrigué par ce retour que rien ne faisait prévoir, dont nul n'était averti, de Peyrolas avait sauté dans son auto, puis poussé jusqu'aux filatures.

Là, cela avait été de la stupeur, d'autant que Daniel n'avait point paru, ni donné signe de vie depuis près de quinze jours.

On avait gardé Georges à déjeuner et c'est pourquoi il servait de cavalier actuellement à Mlle Anquetil.

Tous deux se trouvaient les derniers : aussi, en traversant l'immense salle à manger, la jeune fille ralentit-elle le pas afin de s'isoler avec son compagnon.

— Que pensez-vous de tout cela ? interrogea-t-elle vivement lorsqu'elle fut assurée de ne pouvoir être entendue que de de Peyrolas.

— Pas grand'chose... Pour moi, Daniel rôde aux environs, ne sachant trop comment se présenter ici, car j'ai ouï dire que sa grand'mère lui avait expédié, il y a trois jours, une lettre quelque peu raide pour l'avertir qu'elle était décidée à lui couper les vivres s'il ne réintégrait pas au plus tôt le logis familial.

— Allons donc ! risposta Claire, avec un haussement d'épaules. Il n'ignore point qu'ici on le recevrait à bras ouverts, comme il convient à l'enfant prodigue... Non, il y a autre chose.

— Mais quoi ?

— Le sais-je ? Il a peut-être commis quelque bévue pyramidale à Paris, émis un chèque sans provisions, triché au jeu...

— Jamais de la vie, cela ne lui ressemble guère.

— Ou bien, il s'est fâché avec sa maîtresse, cette demi-mondaine que vous lui avez présentée... Comment l'appelez-vous donc ?

— Cora Mysor.

— C'est cela. J'avais le nom sur le bout de la langue, coupa Claire, qui semblait fort soucieuse.

« Ecoutez, mon cher ami, reprit-elle au bout d'un instant, cette incertitude ne peut se prolonger... A tout prix, il faut savoir à quoi s'en tenir... Filez au plus tôt et télégraphiez à quelqu'un de vos amis de Paris... Demain, je vous attendrai dans le chemin creux, derrière chez nous, vers cinq heures, vous me communiquerez ce que vous aurez appris.

— Soit... Ah ! Claire, comme vous êtes jolie, aujourd'hui... et quelle furieuse envie j'ai de mordre au fruit rouge de vos lèvres... murmura de Peyrolas en enveloppant sa compagne d'un regard brûlant.

— C'est possible, mais ce n'est pas le moment. Laissez-moi devenir Mme Daniel Verrans ; ensuite, je verrai à vous récompenser de votre dévouement comme il convient. Attention, on nous regarde...

De fait, les autres convives, installés dans le salon, tournaient les yeux vers les jeunes gens et la vieille Mme Verrans prononça d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre enjoué :

— Ma petite Claire, vous allez servir le café, n'est-ce pas ?

— Mais comment donc, chère madame, s'empressa la jeune fille qui, s'adressant à Mme Henri, laquelle se dirigeait vers le guéridon où tasses et cafetières étaient disposées, s'écria :

« Demeurez à votre place, chère madame, je vous en prie... Je ferai bien le service toute seule. Cela m'amuse tant...

— Ah ! c'est beau la jeunesse... Quelle grâce, quelle insouciance, murmura à mi-voix la vieille patronne, hochant sa tête altière couronnée de cheveux blancs, tandis que sa bru, silencieuse et l'air absorbé, regagnait son fauteuil sans mot dire.

Bien qu'elle s'en défendît, l'aïeule partageait la préoccupation qui, à cette heure, hantait tous les esprits.

Pourquoi Daniel n'était-il pas là ?

S'il avait quitté Paris, la veille au soir, ainsi que tout semblait l'indiquer, c'est que la lettre par laquelle elle l'informait de son intention de ne plus lui envoyer d'argent avait fait son effet. Désespéré, car il savait bien qu'elle n'était pas femme à revenir sur ses décisions, il s'était empressé d'accourir, penaud et repentant.

Le seul express qu'il ait pu prendre avait dû arriver à six heures cinquante-cinq du matin... Or, il était deux heures moins le quart de l'après-midi.

Qu'attendait-il donc pour se montrer ?

Au fond, la vieille dame n'était point éloignée de partager l'opinion émise par Georges de Peyrolas, c'est-à-dire que le jeune homme, craignant quelque rude algarade, hésitait à se présenter.

Peut-être guettait-il sa mère, cachée aux environs, se disant qu'elle lui adoucirait les reproches du début...

Mme Verrans n'ignorait pas plus que son petit-fils quel cœur tendre et tout rempli d'affectueuse indulgence était celui de Mme Henri.

— Une pareille comédie est stupide, songeait l'aïeule qui ressentait quelque jalousie, bien qu'elle s'en défendît. J'ai toujours gâté Daniel ; il devrait comprendre que je suis prête à lui ouvrir les bras.

Et, nerveusement, elle tournait le café que Claire venait de lui servir, sans même penser à le boire.

Cependant, Georges de Peyrolas s'était levé, s'excusant auprès de ces dames, mais sa présence à son bureau était nécessaire avant trois heures.

— Allez donc, cher monsieur, et si vous rencontrez votre ami Daniel, dites-lui que nous l'attendons, répliqua Mme Verrans du ton autoritaire qui était le sien.

— Je n'y manquerai pas, croyez-le bien.

L'instant d'après, des explosions de moteur retentissant dans la cour voisine annonçaient que le jeune fonctionnaire s'éloignait ; après son départ, la conversation se fit plus languissante encore.

M. Henri s'était enfoncé dans la lecture d'un journal de Bourse, tandis que sa femme, une broderie aux doigts, rêvait, l'esprit ailleurs. La vieille Mme Verrans ne répondait que par monosyllabes aux réflexions enjouées de Claire qui, pour se donner une contenance, feuilletait un magazine.

— Tiens, s'interrompit tout à coup la jeune fille, serait-ce M. de Peyrolas qui revient ?

De la cour arrivait un nouveau fracas d'auto ; poussée par la curiosité, la jeune fille se leva pour gagner la fenêtre, mais lorsqu'elle y parvint, une exclamation déçue lui échappa.

— Ce n'est point M. de Peyrolas... Je ne reconnais point sa voiture...

— Qui est-ce alors ? interrogea Mme Verrans tandis que son fils et sa bru levaient la tête d'un même mouvement.

— Je ne sais... Un visiteur, sans doute... Il est déjà entré dans la maison et je n'ai point eu le temps de l'apercevoir, répliqua Mlle Anquetil en revenant vers sa place... Peut-être...

Elle n'eut pas le loisir d'achever : des pas rapides retentissaient dans le vestibule voisin, en dépit de l'épais tapis recouvrant le parquet et, presque aussitôt, la porte du salon s'ouvrit, livrant passage à Daniel.

Trois exclamations saluèrent cette apparition.

— Enfin, te voilà, s'était écriée l'aïeule en frappant ses mains sèches l'une contre l'autre.

— Ouf, ce n'est pas trop tôt, fit M. Henri dont la poitrine se délesta d'un soupir.

— Mon cher petit, s'exclama simplement sa femme en s'élançant à la rencontre du nouveau venu.

Quant à Claire, elle dévisageait le survenant d'un regard aigu, comme si elle eût voulu lire au plus profond de ses pensées ; alors, elle fut frappée de sa pâleur, de l'espèce d'exaltation à laquelle on le devinait en proie.

— Il est furieux d'avoir dû lâcher ses amis de Paris, songeait-elle. Bien certainement, on va se dire des choses désagréables... Mieux vaut filer à l'anglaise, sans les entendre... Ainsi, tous ces braves gens ne se trouveront point gênés lorsqu'ils me rencontreront... Qu'ils lavent donc leur linge sale en famille.

Et, profitant de ce que nul ne l'observait, la jeune fille s'éclipsait discrètement par la salle à manger voisine.

Elle en serait quitte pour s'excuser, lors de sa prochaine visite et, une fois de plus, la vieille Mme Verrans admirerait son tact, sa simplicité, la façon dont elle avait été élevée

— Oui, c'est moi, répliquait cependant Daniel d'une voix brève et stridente. Vous ne m'attendiez pas, à ce qu'il paraît ?

Il avait longuement embrassé sa mère et, debout au milieu du salon, ne faisait pas un pas vers sa grand'mère, non plus que vers M. Henri.

— Si fait, riposta la première, justement nous escomptions...

— En tout cas, il est peu probable que vous vous doutiez de ce que j'ai à vous dire, coupa-t-il, interrompant sans façon la vieille Mme Verrans, ce que nul ne se permettait jamais.

Un pareil manque d'égards fit froncer les sourcils à la vieille dame, cependant que Mme Henri, restée près de son fils, murmurait d'une voix suppliante :

— Daniel, mon chéri, calme-toi...

— Je vois ce que c'est, ricana la vieille patronne, tu n'es pas content, mon garçon... Tu veux me reprocher de t'avoir écrit que, si tu ne revenais pas ici au plus tôt, tu n'avais plus à compter sur des envois de fonds...

— Il n'est pas question de cela.

— Vraiment ?

— Vous pouvez bien garder votre argent, si vous en avez envie... Pour vous, il est seul à compter...

— Pour toi aussi... Sais-tu ce que tu as dépensé à Paris ?

— Quatre cent cinquante-cinq mille francs ; oui, vous me l'avez écrit... Il ne fallait pas me les envoyer...

— Tu me le reproches ? En voilà bien d'une autre.

— Oui, je vous le reproche, comme de m'avoir expédié à Paris, alors que j'aurais pu être si bien ici... Mais me voilà de retour...

— Ce qui est le principal, fit Mme Verrans avec un léger haussement d'épaules. Puisque tu vas rester parmi nous...

— Telle est bien mon intention... Seulement, les choses ne se passeront pas tout à fait comme tu le crois. D'abord, je vais me marier.

— Encore ?...

— J'arrive de la Heurtery ; si vous ne m'avez pas vu plus tôt, c'est que j'y ai déjeuné.

— Tu dis ? sursauta la patronne. Ai-je bien entendu ?

— Parbleu... Nancy se mourait de mon abandon...

— Des histoires...

— Je l'ai vue, te dis-je. Si tu avais, comme moi, contemplé son visage ravagé par la souffrance, vu ses pauvres yeux meurtris, tu serais convaincue.

— Comédie...

Daniel jugea inutile d'engager une discussion sur ce point ; et il poursuivit, en homme résolu à aller jusqu'au bout :

— De plus, j'ai causé avec M. Montfort... Il m'a appris, en termes dont j'ai admiré la modération, la façon dont tu t'y es prise pour l'obliger à quitter le pays, à emmener sa petite-fille loin d'ici.

— Que t'a-t-il raconté ?

— La vérité... Rien que la vérité... Et encore, je suis certain qu'il l'a atténuée, car c'est un brave homme et il me ménageait. C'est un véritable chantage que tu as exercé vis-à-vis de lui, le menaçant, en cas de refus de sa part, de te servir de ce que tu appelais tes armes, c'est-à-dire de révéler à Nancy l'ignominie de sa mère.

— L'ignominie... Le mot me plaît d'autant que c'est toi qui l'as prononcé... Il rend parfaitement ma pensée. Dans ces conditions, je m'étonne que tu parles encore de cette union.

— Je te l'ai déjà dit : les enfants ne sauraient être tenus pour responsables des fautes de leurs parents. Nancy n'est pas plus atteinte par l'inconduite de sa mère que moi par les procédés dont tu as cru devoir te servir en cette occasion et que je ne veux pas qualifier.

— Daniel...

Et la vieille Mme Verrans, tremblante de colère, se dressait, faisant un pas vers son petit-fils, qui la regardait bien en face.

M. Henri, atterré, s'était précipité vers l'aïeule, cependant que sa femme, les bras au cou du jeune homme, s'efforçait de le bâillonner.

— Tais-toi, mon chéri... Tu t'adresses à ta grand'mère, répétait-elle, éperdue.

— Mon garçon, c'est à croire que tu as perdu l'esprit... Je t'ordonne de te taire, proférait M. Henri d'une voix entrecoupée. Mère, je te demande pardon pour ce petit malheureux.

— Laisse, interrompit la vieille dame en l'écartant d'un geste, ceci est affaire entre lui et moi... Ainsi, reprit-elle au bout d'un instant, en se rapprochant de Daniel, c'est pour me dire ces choses que tu es ici ?

— Je n'ai pas terminé.

— Voyons la suite.

— Une dernière fois, je te prie, grand'mère, et vous, mes parents, de consentir à mon mariage avec Nancy... J'oublierai le passé.

— Tu es bien bon, en vérité.

— Mon garçon, commença M. Henri, ta grand'mère a décidé...

— Mon petit, mon petit. . gémissait Mme Henri, hors d'elle-même.

— Maman, ne te mets pas dans des états pareils. Je n'ignore point que père et toi ne pouvez rien, murmura doucement le jeune homme en effleurant d'un baiser le front maternel. Seule, grand'mère compte ici. Aussi, est-ce à elle que je m'adresse...

— Je t'ai déjà signifié ma volonté, elle ne saurait varier.

— Alors, c'est non ?

— Certes, et plutôt deux fois qu'une.

— A mon tour de vous faire connaître la mienne.

— Tu en as une à présent ? articula la vieille dame d'un ton d'écrasant mépris impossible à rendre.

— Oui, je vous le montrerai. Nancy et moi nous nous aimons... Comme c'est la plus pure, la plus tendre des jeunes filles, qu'elle est digne de tous les respects, je suis bien décidé à en faire ma femme... Nous nous marierons le mois prochain, aux environs du vingt octobre. La date n'est pas encore fixée... Ceci dépend de l'état de santé de ma fiancée. Dès qu'elle sera arrêtée, je vous la ferai savoir.

— Quoi, tu oserais... mauvais garnement ?...

— Grand'mère, je ne suis plus un garnement, comme tu dis, mais un homme conscient de ses droits autant que de ses devoirs.

— Tu me braves...

— Non, seulement, j'entends être heureux, faire ma vie selon mon cœur et non conformément à tes fantaisies, à tes préjugés.

— A quelle époque sommes-nous, grand Dieu ? gronda Mme Verrans exaspérée. J'ai trop vécu puisqu'il m'est donné d'entendre de pareilles choses.

— N'aie donc pas recours aux grandes phrases, aux formules creuses ; elles ne signifient rien et n'ont jamais arrangé une situation, que je sache, répliqua Daniel.

— Ainsi, tu es bien décidé à passer outre à nos volontés ?

— A la tienne, oui.

— En ce cas, écoute bien ceci... Tu es mon unique petit-fils, que j'ai aimé plus que tout au monde... C'est pour toi que je travaillais, que j'amassais des millions, gaiement, joyeusement, en songeant que chacun de mes efforts te vaudrait une satisfaction.

— Je ne te demandais pas tant d'argent ; seulement un peu plus de tendresse, un peu plus d'humanité.

— Quoi qu'il en soit, je t'avertis que si tu mets tes projets à exécution, il n'y aura plus rien de commun entre nous. Désormais, tu seras mort pour moi et tu ne repasseras point le seuil de cette porte.

En même temps, la vieille femme, que la fureur semblait grandir, se dressait de toute sa taille et son bras tendu indiquait la porte donnant sur le vestibule.

Son visage crispé, livide, était effrayant à voir.

Son fils et sa femme ne se souvenaient pas d'un tel accès de fureur, aussi, restaient-ils hébétés, éperdus, ne sachant que faire en cet effroyable conflit qui, mettant la grand'mère aux prises avec le petit-fils, les dominait de cent coudées, passant au-dessus de leurs têtes.

— Tu n'auras pas besoin de me le répéter deux fois, cria le jeune homme qui avait peine à se contenir. Je n'oublierai point comment tu m'as reçu quand, m'adressant à ton cœur, je t'ai ouvert le mien... Je pars, car entre nous, l'essentiel a été dit... J'espère que tu reviendras à de

meilleurs sentiments, que tu entendras enfin la voix de la raison. Sur ce, au revoir.

Et, craignant de se laisser emporter plus loin qu'il n'eût convenu d'aller, Daniel, embrassant fébrilement sa mère, s'élança au dehors, ainsi qu'un fou... La porte claqua avec violence sur ses talons.

Sa sortie avait été si rapide, si inattendue, que les trois autres en demeurèrent une minute sans voix.

Ce fut Mme Henri qui, la première, revint au sentiment de la réalité.

Etouffant un gémissement, elle se précipita sur les traces du fugitif, dans l'évidente intention de le rejoindre, de le ramener.

— Restez, je vous l'ordonne ; s'exclama sa belle-mère d'un ton impérieux.

Mais la pauvre femme ne lui répondit pas ; à cette heure, elle n'entendait que son amour maternel qui se lamentait désespérément au plus profond de sa chair.

Comme elle approchait du vestibule, de bruyantes explosions de moteur retentirent et, à l'instant où elle arrivait enfin sur le perron dominant la cour, l'auto qui emportait Daniel disparaisait à l'angle du pavillon des concierges.

— Mon Dieu, balbutia Mme Henri en s'accrochant d'une main à la rampe de fer forgé, car ses jambes se dérobaient sous elle... Mon Dieu... il est parti... Qu'allons-nous devenir ?...

CHAPITRE IV

— Alors, c'est décidé, vous allez là-bas ? interrogea de Peyrolas.

— Parbleu, mon cher, je ne suis venue que pour cela, répliqua Cora Mysor.

— Ça va être curieux.

— Venez avec moi si vous voulez. Vous jouirez du spectacle.

— Merci bien. Je n'ai nulle envie de me fâcher avec Daniel. La chose ne manquerait point d'arriver s'il soupçonnait que c'est moi qui vous ai prévenue qu'il était ici.

— Soyez tranquille... Je serai muette comme une carpe sur ce point, même si nous nous raccommodons, comme c'est probable.

— J'y compte... Vous y tenez donc bien, à ce petit ?...

Et le jeune homme fixait sur sa belle interlocutrice un regard interrogateur nuancé d'ironie.

C'était devant le restaurant de la « Roue d'argent », l'établissement le plus renommé de Poitiers. Cora, arrivée le matin même, y avait déjeuné en compagnie de de Peyrolas, lequel avait achevé de l'informer de ce qu'il savait.

En effet, conformément à l'opinion émise par Mlle Anquetil, trois jours auparavant, de Peyrolas avait télégraphié à Paris, afin de demander quelques renseignements concernant le voyage inattendu de Verrans. Ces renseignements, personne n'était mieux placé pour les lui fournir que Mme Mysor, du moins Georges l'avait pensé et, en conséquence, c'était à elle qu'il s'était adressé.

Un échange de dépêches s'en était suivi et Cora, ayant jugé la situation d'un coup d'œil, était accourue.

Par Georges, elle avait appris que Daniel, au lieu de réintégrer le domicile familial, s'était installé à Poitiers, à l'hôtel des « Mages », qu'il passait toutes ses journées à la Heurtery, qu'il n'avait revu aucune de ses anciennes relations et que, seul, M. Demousson, un ami des Montfort, pouvait se vanter de lui avoir parlé.

De Peyrolas, lui, flairant l'orage, s'était tenu sur une sage réserve, feignant d'ignorer la présence de son camarade ; il voulait bien agir, certes, mais en sous main, sans se découvrir.

Cependant, la demi-mondaine, répondant à la question qu'on venait de lui poser, répliquait, non sans désinvolture :

— Si je tiens à Verrans ? Parbleu oui... On n'a pas la chance tous les jours de mettre la main sur un amant aussi fortuné.

— Mais si sa grand'mère lui coupe les vivres, comme c'est probable ?

— Mon cher, dans notre profession, il faut savoir attendre, escompter l'avenir... La vieille Mme Verrans ne durera pas toujours. Après elle, Daniel n'aura plus devant lui que ses parents, des gens faibles et sans consistance, m'avez-vous dit... Si, présentement, Daniel est sans le sou, je lui ferai les avances dont il pourrait avoir besoin ; on me remboursera plus tard, après la mort des parents, si c'est nécessaire. Maintenant, je me sauve...

Et la jeune femme faisait un pas vers l'auto de louage qui l'attendait, rangée au bord du trottoir.

— Vous reverrai-je ? insista Georges.

— Si c'est possible, oui... Mais au cas où j'aurais eu du mal à arracher Daniel à sa petite oie blanche, nous regagnerions Paris au plus tôt... Là seulement, je le tiendrai bien... Une lettre vous informera alors des événements.

— Entendu...

Et Cora, ayant offert au jeune homme une jolie main finement gantée que celui-ci baisa respectueusement, monta en voiture, jetant au chauffeur :

— A la Heurtery...

La limousine s'ébranla, tandis que de Peyrolas murmurait en hochant la tête :

— Cela va chauffer... Pourtant, Cora a l'air bien sûre de la victoire...

Certes, la jeune femme ne doutait point de son succès.

Durant les mois qui venaient de s'écouler, elle avait pu apprécier le caractère faible de son amant et mesurait l'influence prise par elle.

Elle ferait appel à leur passé, évoquerait devant ses yeux les meilleures heures de leur vie joyeuse si bien que, ému, repentant, il solliciterait un pardon qu'elle ne lui accorderait point sans conditions.

Elle se savait belle, irrésistiblement ; tant d'hommes le lui avaient murmuré à l'oreille...

Il était impossible que Daniel lui préférât cette petite provinciale de Nancy, que de Peyrolas, l'instant d'auparavant, lui dépeignait encore comme étant une blonde insignifiante, à peine jolie.

Le tout était de parvenir jusqu'à Daniel sans éveiller l'attention de ces Montfort, des gens adroits, qui sans aucun doute chambraient le naïf garçon, afin de s'assurer de ses millions.

Ensuite, le reste irait tout seul.

Tandis que l'auto roulait à grande allure à travers la campagne que dorait un beau soleil de septembre, Cora Mysor se redisait ces choses.

De son sac, elle avait sorti une glace à monture d'or et s'y contemplait complaisamment, détaillant sa beauté, avivant le rouge de ses lèvres, l'éclat de ses yeux, par une retouche à son savant maquillage.

La voix du chauffeur qui se penchait vers elle l'arracha à cette occupation :

— Nous voici arrivés.

Cora eut un regard pour le hameau aux modestes maisons villageoises qu'on traversait, puis devant l'une des dernières, une auberge campagnarde, elle ordonna de stopper.

Certes, elle eût de beaucoup préféré joindre Daniel à Poitiers, mais la chose lui avait paru difficile.

Un coup de téléphone donné à l'hôtel des Mages lui avait appris que Daniel rentrait tard, à des heures irrégulières ; la nuit précédente, il n'était point revenu coucher, ayant sans doute reçu l'hospitalité à la Heurtery.

En désespoir de cause, la demi-mondaine s'était décidée à pousser jusque là.

A présent, attablée dans la salle basse de l'auberge, devant la tasse de café qu'une paysanne au regard curieux venait de lui servir, elle réfléchissait, mettant son projet au point.

— Y a-t-il quelqu'un qui puisse me faire une commission ? interrogea-t-elle enfin.

— Mais moi, madame... Je vais prévenir la patronne, riposta la servante, de plus en plus intriguée.

L'instant d'après, elle était de retour et Cora lui expliqua ce qu'elle attendait d'elle.

Il n'y avait qu'à monter au château prévenir M. Verrans que quelqu'un l'attendait.

— Une dame ? fit la servante.

— Non, vous direz simplement : un de ses amis.

— Compris, murmura la fille avec un clin d'œil.

Déjà, elle s'éclipsait ; alors, Cora, appelant la patronne, grosse femme à la face couperosée, paya son café et prit le même chemin.

A présent, elle gravissait la côte conduisant au manoir ainsi que Verrans l'avait fait, trois jours auparavant ; la bonne avait disparu, car le chemin tournait au milieu des grands bois.

Parvenue près d'un coude, Cora s'arrêta et, avisant une haute borne de pierre, s'y assit, un peu rose.

La chaleur était accablante ; elle n'avait vraiment pas besoin de pousser plus loin. A présent, Daniel ne pouvait lui échapper.

Un bruit de pas lui fit tourner la tête ; presque aussitôt, deux personnes parurent, doublant l'angle de la route.

C'était la servante de l'auberge: une vieille femme, vêtue en paysanne, l'accompagnait.

Cette dernière n'était autre que Perrine. Elle avait rencontré la messagère à l'entrée de la cour du château et, sans trop de peine, lui avait fait conter son histoire.

Une belle dame qui semblait se cacher demandait M. Verrans.

— Ce doit être sa mère ou quelque envoyée de sa famille qui vient pour le reprendre, s'était dit la nourrice, nous allons voir...

Et, s'adressant à la fille :

— Retourne à ton café. Je descends avec toi causer avec la visiteuse.

— Mais c'est à M. Verrans qu'elle en a.

— Je l'amènerai ici. Ne t'occupe plus d'elle.

Le ton de la vieille Perrine ne souffrait point la contradiction. Au village, on la savait peu commode et toute-puissante au château. La servante n'insista donc pas et, côte à côte, les deux femmes prirent le chemin du hameau.

Ah ! on venait relancer M. Daniel jusqu'au chevet de sa fiancée... Eh bien ! les gens de l'usine allaient savoir ce que la nourrice pensait d'eux.

Après tout, elle n'était point fâchée de cette occasion qui s'offrait de leur dire en face leurs quatre vérités.

Bien que Daniel n'eût point narré par le menu sa visite à sa grand'mère, la bonne Gassion avait deviné que les choses n'avaient pas marché comme sur des roulettes.

La voix de sa compagne la tira de sa méditation :

— Voilà la dame en question, disait-elle

Les petits yeux de Perrine se fixèrent sur l'inconnue, assise au revers du chemin : ce n'était point Mme Henri, ainsi qu'elle l'avait supposé.

Mais alors, qui cela pouvait-il bien être ?

La nourrice ne cessait de se répéter cette question, cependant que son regard aigu s'efforçait de détailler les traits de l'étrangère.

Soudain, une sourde exclamation lui échappa et elle s'immobilisa chancelant presque comme atteinte en pleine poitrine, cependant que son visage ridé blêmissait sous le hâle.

— Mon Dieu, est-ce possible ?...

— Tout de même, madame Gassion, vous n'allez pas vous trouver mal, s'écria la servante, effarée et stupéfaite.

Cette intervention parut ranimer la vieille qui se redressa, ordonnant :

— Rien à craindre pour ça... Maintenant, file, on n'a plus besoin de toi et, surtout, ne t'avise pas de venir rôder par ici.

— Oh ! madame Perrine...

— Je sais ce que je dis. Décampe et rappelle-toi que je n'aime pas les curieuses.

Ces derniers mots furent proférés avec un tel accent de menace que la bonne en fut effrayée ; aussi, se hâta-t-elle d'obéir en balbutiant :

— Je m'en vas... Je m'en vas...

Au passage, elle jeta un regard en dessous vers Cora Mysor qui, comprenant que des complications surgissaient, feignait de se désintéresser de ce qui l'entourait ; puis, elle disparut et le claquement de ses galoches s'éteignit bientôt.

Ce ne fut que lorsque le silence se fut rétabli que la nourrice de Nancy se rapprocha lentement de la visiteuse.

Elle semblait avoir repris tout son sang-froid ; néanmoins, le frémissement imperceptible de ses mains révélait son trouble intérieur et ses yeux ne quittaient point la jeune femme. De son côté, celle-ci l'examinait à la dérobée.

Qu'était-ce que cette vieille paysanne qu'on lui dépêchait ?

Peu à peu, la physionomie de Cora Mysor passait de l'indifférence à la surprise et lorsque Perrine ne fut plus qu'à quelques pas, elle eut un haut-le-corps en balbutiant :

— Maman Gassion, est-ce bien vous ?

— Moi-même, fit la nourrice d'une voix creuse, je vois que vous m'avez reconnue aussi ; c'est vous qui venez relancer M. Daniel...

— M. Daniel ? murmura Cora qui, visiblement, n'y était plus.

C'est qu'à cette heure, tout un passé lointain qu'elle croyait à jamais enseveli au fond de sa mémoire se dressait devant elle avec une précision singulière.

Elle se revoyait jeune fille, jouant au volant avec des compagnes de son âge, sur une grande pelouse que dorait le radieux soleil méridional. Une paysanne les surveillait tout en tricotant, assise sur un pliant.

C'était Gassion... Et ce temps, son visage était moins ridé et des bandeaux de cheveux noirs l'encadraient.

— Oui, monsieur Daniel, le fiancé de Nancy, de votre fille, reprenait cependant la vieille avec rudesse.

— Daniel... Le fiancé de...

— Oui, le fiancé de votre fille... On dirait que vous ne me comprenez pas ?

— C'est vrai. . J'étais si loin de m'attendre à cette rencontre... Je vous croyais toujours là-bas, à Bordeaux... bégaya Cora.

— Nous avons quitté le pays, il y a beau temps... Il le fallait bien car, après votre fuite avec cet acteur de malheur, on nous montrait presque du doigt, riposta la nourrice, brutale. Nous sommes venus ici où nul ne nous connaissait ; néanmoins, la honte nous y a suivis.

— La honte ? répéta la demi-mondaine comme dans un rêve.

— Votre petiote, notre Nancy, est devenue aujourd'hui une belle jeune fille... Ah ! ça peut vous surprendre, car vous ne vous êtes jamais occupée d'elle non plus que de votre père...

— Mon père... Il va bien ?

— Le pauvre cher homme... C'est Nancy qui l'a consolé, lui a donné le courage de vivre. La mignonne est toute notre joie. L'an dernier, on devait la marier avec un jeune homme qu'elle aimait, Daniel Verrans, quand leurs fiançailles ont été rompues à cause de vous.

— De moi ?

— Oui, de vous... La famille Verrans avait appris, je ne sais comment, vos frasques et que, sans doute, vous continuiez à Paris votre existence de bâton de chaise... Elle a exigé une rupture, menaçant de tout révéler à Nancy qui, bien entendu, vous croit morte.

— Morte, répéta Cora en esquissant un mouvement de recul.

— Dame, vous ne pensez point qu'on allait lui raconter la vérité en ce qui vous concerne.

— C'est juste

— Tandis que votre père et moi emmenions la petite en Italie, afin de la distraire, les Verrans expédiaient Daniel à Paris, C'est là sans doute que vous l'avez connu ?

— En effet.

— Mais Nancy est tombée malade... Cette petite a le cœur tendre... Alors, j'ai écrit au fiancé dont j'avais appris l'adresse en questionnant adroitement des employés de leur usine et il est accouru. Maintenant, tout est arrangé ; il se moque pas mal que Nancy soit la fille de telle ou telle... Une seule chose compte pour lui ; il aime la petite tout autant qu'elle l'adore...

« Et vous voilà, vous... Je ne sais ce que vous désirez, mais votre visite ne me dit rien qui vaille... Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Daniel ?... Qu'est-ce que vous lui êtes ?

Et la vieille, redressée, fixait droit dans les yeux son interlocutrice, tout en serrant les poings en un instinctif geste de menace. On la sentait prête à la lutte ainsi qu'un bon chien de garde décidé à défendre ses maîtres envers et contre tous.

Cora resta silencieuse...

En son esprit bouleversé, ses idées tourbillonnaient, sans qu'elle pût parvenir à les assembler...

Comment aurait-elle pu soupçonner que cette Nancy Montfort, dont de Peyrolas lui avait parlé, était sa propre fille ?... Ce nom était l'un des nombreux patronymes de la famille qui en possédait bien près d'une douzaine, ainsi que cela arrive dans la petite noblesse du Midi.

Cora s'appelait en réalité : Maria d'Angélus de Norac de Palliez de Montfort.

Là-bas, à Bordeaux, on les désignait simplement sous celui de Norac et la demi-mondaine avait à peu près oublié tous les autres.

Pourtant, elle eût dû se souvenir...

Cependant, Perrine répétait sa question d'une voix de minute en minute plus irritée.

— Qu'est-ce que vous lui êtes à M. Daniel ?... Est-ce que, par hasard, vous seriez de celles avec qui il fait la fête à Paris ? Après tout, c'est probable, et vous veniez ici pour le reprendre, conclut-elle enfin avec une explosion de colère... Si j'en étais sûre, j'aimerais mieux vous tordre le cou tout de suite quoique je vous aie nourrie de mon lait ainsi que votre petite...

Elle fit un pas vers Cora et, ainsi, elle était si terrible que, malgré elle, la jeune femme recula, prise d'épouvante.

— Oh ! Perrine, Perrine, calmez-vous...

— C'est facile à dire... Maintenant que nous pouvons aspirer à être heureux, tranquilles, vous surgissez, vous qui ne nous avez jamais valu que honte et désespoir... Vous voulez que je sois tranquille ?... Vous vous moquez du monde, mademoiselle Marie...

La vieille eut un éclat de rire sardonique qui tordit sa bouche édentée en un effroyable rictus. Maintenant, elle était tout près de son interlocutrice, au point que leurs poitrines se touchaient presque.

— Perrine, il ne faut pas m'en vouloir, je ne savais pas... Laissez-moi me remettre. Ensuite, nous causerons.

— Pourquoi faire ?

— Si, cela est nécessaire... Accordez-moi cinq minutes...

Et Cora, épuisée, à bout de forces, se laissa retomber sur la borne qui lui avait servi de siège ; là, cachant son visage blême entre ses mains, elle demeura immobile.

La nourrice restait près d'elle, silencieuse, raidie en son attitude hostile, et des minutes qui lui parurent interminables coulèrent.

Enfin, la jeune femme se redressa et, montrant son visage défait qu'animait une ferme résolution, elle dit d'une voix altérée :

— Vous avez raison, Perrine, je n'ai rien à faire ici ; Dieu m'est témoin que, si j'avais soupçonné la vérité, cette scène n'aurait pas eu lieu ; c'est la première fois qu'il m'est donné de faire quelque chose pour ma fille ; je serais donc la plus indigne des créatures si j'hésitais. Je vais donc partir et, plus jamais, vous n'entendrez parler de moi...

— C'est bien, mademoiselle Marie, c'est peut-être la meilleure chose que vous ayez dite de votre vie, murmura la vieille dont le timbre s'humanisait.

Entre elles, il y eut un nouveau silence puis Cora interrogea timidement :

— Pourrais-je voir la petite ?

Pour le coup, la mère Gassion eut un haut-le-corps.

— Ah ! çà non, par exemple, vous n'y pensez pas ?...

— Cependant...

— Non, non, c'est impossible. Nancy ne sort point... Elle est toujours en compagnie de son grand-père et de son fiancé. Celui-ci vous reconnaîtrait et, même s'il n'était point là, M. Montfort s'informerait en admettant qu'il ne mît pas un nom sur votre figure... Déjà dans le pays on doit jaser... La Rosalie, la servante de l'auberge à qui vous avez eu affaire, est une fieffée bavarde...

— C'est juste, vous avez raison, coupa Cora, comprenant l'excellence des arguments invoqués.

— Parbleu... Soyez bonne : allez-vous-en comme vous êtes venue.

— C'est ce que je vais faire... Auparavant, j'aurais une grâce à vous demander, mère Gassion.

— Encore ? grommela la nourrice, reprise par sa rancune d'antan.

— Vous m'avez dit qu'à cause de moi, le mariage de Nancy avait failli être rompu une fois déjà... Contez-moi la chose en détail et assurez-moi qu'à présent rien de semblable n'est à craindre... Je m'en irai tranquillisée, certaine

que ma fille sera heureuse, acheva-t-elle après une courte hésitation.

— Soit, consentit la paysanne après une minute de réflexion ; c'est tout de même votre droit... Venez par ici, nous serons mieux pour causer et les gens qui peuvent aller au château ou en venir ne nous apercevront point.

Sur ce, elle entraîna Cora sur le sentier ombreux conduisant au Calvaire ; ce fut au pied de celui-ci que toutes deux s'assirent et, tandis que la vieille Perrine parlait, narrant la navrante histoire, Cora écoutait, la face enfouie dans les mains.

Pleurait-elle ? Rêvait-elle ?

Voilà ce que nul n'aurait su dire.

CHAPITRE V

— Madame, il y a là une dame qui insiste pour vous voir, prononça le garçon de bureau qui venait d'entrer dans le cabinet de la vieille Mme Verrans où cette dernière et M. Henri travaillaient de compagnie.

— Son nom ?

— Elle a refusé de me le donner, prétendant qu'il n'apprendrait rien à Madame. « Dites-lui simplement qu'il s'agit de l'avenir de M. Daniel, » a-t-elle ajouté.

La patronne eut un geste d'impatience ; elle n'aimait guère ces façons mystérieuses, lesquelles ne sont point usitées dans les affaires.

Un instant, elle eut envie de refuser l'entretien demandé ; puis, se ravisant brusquement :

— Il n'est que quatre heures... M. Anquetil n'est convoqué que pour cinq... Je puis donc voir cette dame. Faites entrer, conclut-elle.

— C'est peut-être quelque courtière qui a trouvé ce procédé ingénieux pour forcer ta porte, mère, hasarda timidement M. Henri.

— Je ne crois pas, monsieur, fit le garçon de bureau. Cette dame est trop élégante, trop chic pour cela.

— Introduisez-la et nous verrons, coupa Mme Verrans.

La minute suivante, elle pouvait se convaincre de l'exactitude du jugement porté par son serviteur. La nouvelle venue était vêtue d'un costume de voyage très sobre, mais sortant de chez le grand faiseur. C'était Cora Mysor.

En apercevant M. Henri, elle marqua quelque hésitation, ce qui n'échappa pas à la patronne.

— Madame, vous avez demandé à me parler ; soyez brève, je vous prie, mon temps est compté.

— Je le comprends et n'en abuserai point ; seulement, je voudrais vous entretenir en particulier.

— Mon fils est au courant de toutes mes affaires.

— Ce que j'ai à vous dire serait plus facile, si vous n'étiez que des femmes.

— Soit, comme vous voudrez.

— Je vais aller inspecter nos ateliers, fit M. Henri en se levant docilement sur un signe de Mme Verrans.

En effet, la curiosité de celle-ci était singulièrement éveillée ; le genre de l'inconnue, un secret pressentiment l'avertissaient qu'il n'allait point être question de choses banales. .

Et puis, cette femme prétendait apporter des nouvelles de Daniel ; elle n'était point de la province, cela se voyait. Donc, à quel titre connaissait-elle le jeune homme ? De quelle mission l'avait-il chargée auprès des siens ?

Depuis trois jours on n'avait pas eu de ses nouvelles et bien qu'elle se cantonnât en un silence plein de dignité, l'aïeule n'était point sans éprouver quelque inquiétude, presque du remords.

Cependant, la porte était retombée derrière M. Henri. A présent, les deux interlocutrices étaient face à face.

Cora Mysor avait pris place sur un fauteuil de cuir voisin du bureau et, visiblement, faisait de grand efforts pour mettre de l'ordre dans ses idées, aborder l'entretien d'une voix calme.

— Je vous écoute, madame, déclara Mme Verrans que l'impatience gagnait.

— J'irai droit au but, car je suis trop émue pour avoir recours à des circonlocutions qui seraient peut-être plus habiles, commença la demi-mondaine en attachant sur la vieille dame le regard craintif de ses beaux yeux que les larmes récemment versées avivaient encore.

— Je préfère cette méthode à toutes les autres. Vis-à-vis de moi, elle est celle qu'il convient d'employer.

— Madame, je viens vous parler de M. Daniel.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai beaucoup connu à Paris.

— Vous avez refusé de donner votre nom. Pourquoi ?

— Celui-ci ne vous apprendrait rien... Il n'a rien à voir en toute cette affaire. Madame, j'ai su, oh ! pas par votre petit-fils, quelle raison vous aviez dû opposer à son mariage avec Mlle Montfort.

— En quoi cela vous regarde-t-il ... Est-il besoin d'intermédiaire étranger entre une grand'mère et son petit-fils, jusqu'à cette heure très aimé, très gâté ?...

La voix de Mme Verrans se faisait brève, et Cora comprit qu'elle l'avait blessée.

— Excusez-moi, madame, je vois bien que je vous ai froissée...

— Il y a de quoi, en vérité.

— Pourtant, mes intentions étaient excellentes, je vous l'assure.

— Finissons-en, je vous prie : que voulez-vous ?

Et la patronne esquissait un mouvement comme pour se lever et congédier la visiteuse. Cela acheva de troubler Cora.

Ah ! certes, ceux qui la voyaient évoluer d'ordinaire, sereine, ironique, parfaitement maîtresse d'elle-même en toutes circonstances, auraient eu de la peine à la reconnaître en cette minute.

— Madame, accordez-moi encore un instant, supplia-t-elle. J'arrive au but... Vous ne vouliez point de Mlle Nancy pour petite-fille, étant donné le passé de sa mère, m'a-t-on dit.

— Oui...

— Vous redoutez qu'un jour cette femme surgisse de l'ombre où elle a disparu depuis des années, pour venir éclabousser ces jeunes gens de tout son passé trouble ?

— Est-ce donc là chose impossible ? murmura Mme Verrans, quelque peu déconcertée par le tour imprévu que prenait la conversation.

— Vos craintes étaient légitimes, je le reconnais. Cependant, je puis vous affirmer qu'elles sont sans objet... Un hasard a mis cette personne au courant de vos préventions, très justifiées, je vous le concède, et c'est pourquoi elle m'a priée de vous déclarer que jamais, quoi qu'il arrive, on n'entendra parler d'elle.

Et comme Mme Verrans fixait sur elle le regard aigu de ses yeux gris, au reflet d'acier, la jeune femme poursuivit avec volubilité :

— Cette personne habite Paris... Mais elle est

prête à quitter la France, à s'expatrier si son départ peut assurer le bonheur de Mlle Montfort.

— C'est cette dernière qui vous envoie ?

— Elle ignore tout de ma démarche... Je ne l'ai point vue, non plus que son grand-père, je vous le jure.....

L'accent révélait une sincérité évidente ; Mme Verrans fut de suite convaincue.

— Alors, qui vous envoie vers moi ?

Cora Mysor resta démontée par cette question, si naturelle cependant, mais qu'en son trouble elle n'avait point prévue.

La vue de la vieille Perrine, les confidences de celle-ci l'avaient bouleversée au-delà de toute expression. Brusquement, tout son passé s'était évoqué devant ses yeux. Pour la première fois peut-être, elle avait compris quel mal elle avait fait aux siens ; le repentir l'avait touchée et la fibre maternelle avait vibré en son cœur.

Un grand élan d'enthousiasme, une poussée de l'esprit de sacrifice que toutes les femmes, même les pires, portent en elles, l'avait soulevée en quelque sorte.

Ce que nul n'avait pu faire, elle avait résolu de l'entreprendre ; elle trouverait les paroles, les accents propres à convaincre Mme Verrans.

Elle lui arracherait son consentement, assurerait le bonheur de Nancy... Après quoi, elle disparaîtrait ; personne n'entendrait plus parler d'elle.

Et voilà que, dès le début de son plaidoyer, on l'arrêtait par des questions précises ; elle avait préparé des raisons de sentiments, des propos de tendresse, et on lui répondait par un interrogatoire serré, digne d'un juge d'instruction.

— Oui, qui vous envoie ? reprenait la patronne d'une voix nette, car enfin, vous avez un but, un intérêt, en tout ceci.

— Mettons, si vous le voulez bien, que je suis une amie de la mère de Nancy, répliqua Cora après une courte hésitation.

— Que veut cette dame ?

— Voir sa fille heureuse...

— Elle s'y intéresse donc ?

— Oui, depuis qu'elle a appris fortuitement, ainsi que je vous l'ai dit, que la pauvre enfant était infiniment malheureuse à cause d'elle.

— C'est bien la première fois qu'elle s'y intéresse, d'après ce que je sais.

— Hélas !...

— Et qui me prouve que ce subit intérêt ne se poursuivra pas, qu'il s'en tiendra là ?...

— Oh ! protesta Cora, entrevoyant brusquement le gouffre qui s'ouvrait devant elle.

— Dame ! n'est-ce pas logique ? reprenait la patronne impitoyable.

— Oui, madame, ce serait logique, s'il s'agissait d'une affaire, d'une question d'intérêt... Mais, ne l'oublions point, il n'en est rien...

« La meilleure preuve d'intérêt, d'affection, si j'ose employer ce mot en la circonstance, que cette personne puisse donner à la fiancée de M. Daniel, c'est de disparaître, de se murer à jamais dans le silence dont elle ne sera sortie qu'une fois, aujourd'hui...

— Des mots que tout cela...

— Si l'on pouvait vous donner des garanties, quelles sont celles que vous exigeriez ?

— Je n'en demande aucune ; j'ai manifesté ma décision en ce qui concerne ce mariage... Pour moi, tout est dit.

Cette fois, Mme Verrans, repoussant son fauteuil, faisait quelques pas afin d'indiquer à la visiteuse que celle-ci n'avait plus qu'à se retirer.

Cora Mysor le comprit et son beau visage, de pâle qu'il était, devint livide, tandis qu'une expression de désespoir impossible à rendre crispait ses traits.

Ainsi, elle était superbe et lamentable.

On la devinait en proie à une douleur profonde, à une torture sans nom.

C'est qu'elle avait nettement conscience de son échec... Elle ne parviendrait pas à émouvoir cette vieille femme à l'esprit méthodique, au cœur froid, et c'est une autre, la pauvre Nancy qui, douce, victime expiatoire, porterait le poids de sa défaite comme elle était déjà chargée de celui de ses faits.

C'était tout à la fois inique et révoltant, navrant et pitoyable.

— Madame... Madame, vous ne vous montrerez point aussi insensible, bégaya la pauvre femme en joignant les mains en un geste inconscient.

— Pourquoi cela ?

— Quand je devrais me traîner à vos genoux pour implorer votre clémence...

Eperdue, Cora Mysor faisait mine de se précipiter aux pieds de la vieille Mme Verrans.

Cette dernière la saisit à l'épaule et, l'obligeant à se redresser, elle lui dit, plongeant au fond de ses prunelles son regard fixe et dur :

— C'est vous la mère de cette jeune fille, n'est-ce pas ?... Allons, avouez que j'ai deviné juste...

— Oui, balbutia Cora en baissant son front qu'empourprait une rougeur de honte.

— Parbleu, je m'en doutais... Et on vous a chargée de venir vous humilier pour me fléchir ?

— Non, je vous le répète, je n'ai vu personne des miens...

— Qui vous a appris ?... Daniel ?...

— M. Verrans ignore ma présence dans le pays et quels liens m'attachent aux Montfort... C'est la vieille Perrine Gassion, qui fut ma nourrice, comme elle a été celle de Nancy, qui m'a tout conté... J'avais été des amies de fête de Daniel et venais ici dans l'espoir de le ramener à Paris, quand j'ai rencontré Perrine...

La voix de Cora sombrait, n'était plus qu'un murmure presque indistinct... A cette heure, la confusion l'étouffait.

Cette confession, qu'on lui arrachait mot à mot, achevait de la mettre au supplice.

Pour l'entendre, Mme Verrans avait dû se pencher près d'elle et, présentement, elles étaient si rapprochées l'une de l'autre qu'il semblait à la vieille patronne entendre battre à coups redoublés le cœur de cette malheureuse en sa poitrine.

Ce fut elle qui lui imposa silence. Elle entrevoyait la vérité.

Mieux valait que celle-ci demeurât dans l'ombre ; il est des choses qu'il vaut mieux taire.

— Ne poursuivez pas, madame, je comprends...

— Et vous aurez pitié... Oui, dites que vous aurez pitié... Il ne se peut qu'il en soit autrement. Le Christ n'a point repoussé Madeleine repentante... Vous êtes une femme droite, toute de devoir, Mme Verrans... La vie vous a appris à juger les gens, vous devez comprendre ma sincérité, mes regrets... Ma douleur est un sûr garant que je ne violerai point les engagements que je vais prendre...

Elle se tut, haletante, incapable d'articuler une syllabe, d'aller plus loin dans l'ascension du rude calvaire qu'il lui fallait gravir.

Un lourd silence tomba entre les deux femmes ; lointaine, le regard rêveur, Mme Verrans réfléchissait.

Son masque impassible révélait à peine son émotion intérieure ; avait-elle été touchée par la plainte éperdue du pauvre être qui, à cette heure, agonisait là, sous ses yeux ?...

On n'eût point osé l'affirmer.

— Dictez vos conditions, madame... quelles qu'elles soient, je m'y soumettrai, fit encore Cora dont la gorge s'emplissait de sanglots.

— Je n'ai point à en formuler, murmura lentement l'aïeule.

— Oh !...

— En venant ici, vous aviez un projet... Ces conditions vous les aviez envisagées, de votre point de vue... Que comptiez-vous offrir ?

— Voilà : je possède une certaine fortune : une cinquantaine de mille francs de rentes. C'est plus que j'en ai besoin pour vivre. Dès mon retour à Paris, je réaliserai le tout... J'ai là-bas, en Amérique, un ami, John Bennett, qui se trouve à la tête d'une grande firme cinématographique ; il m'avait pressentie pour y mettre des fonds. Je le rejoindrai et, grâce à lui, me créerai une nouvelle situation. En tout cas, je ne reviendrai jamais en France, cela sous aucun prétexte, j'en prends l'engagement solennel... Je n'écrirai point...

— Est-ce bien sûr ?

— Voyons, madame, regardez-moi... Pensez-vous que je veuille, quelque jour, me trouver dans la dure nécessité de confesser ma honte, devant ma fille, comme il m'a fallu le faire aujourd'hui devant vous ?...

Mme Verrans hocha la tête, semblant retomber en sa rêverie et ce fut encore le silence.

Enfin, la vieille patronne, passant sa main sèche sur son front jauni, couleur de vieil ivoire, parut revenir au sentiment de la réalité.

— Ecoutez, je ne pensais point qu'une force humaine ferait plier ma volonté sur ce chapitre... Oui, j'étais bien résolue à ne point céder, quoi qu'il pût en résulter. J'ai résisté aux révoltes de mon petit-fils, aux supplications de ma bru... mais je n'avais pas prévu les vôtres... J'ignorais ce que peut être le cœur d'une mère qui, brusquement, se trouve révélé à lui-même... Vous avez eu de tels accents qu'il aurait fallu être de pierre pour ne point se trouver ému...

— Vous consentez, madame, ah ! soyez bénie...

En un geste rapide, imprévu, Cora, courbant sa taille souple, portait à ses lèvres les doigts de la vieille dame.

Cette dernière se dégagea presque brutalement en grommelant pour dissimuler son émoi.

— Tenez-vous tranquille, soyez raisonnable... Oui, je consens... Vous m'avez vaincue... Vous pouvez être fière...

— Oh ! murmura Cora avec un petit sourire mélancolique.

— Donc, vous partirez ; allez en Amérique... Là-bas, tâchez de vous refaire une existence simple et honnête. Je le souhaite très sincèrement.

— Je m'y efforcerai.

— Maintenant, un conseil que me dicte mon expérience des affaires : gardez votre fortune, ne la risquez pas entièrement en une entreprise quelconque... Les meilleures peuvent péricliter et alors...

— Vous avez raison, je suivrai votre avis, fit la jeune femme qui, lentement, se dirigeait vers la porte.

Mme Verrans l'accompagnait ; parvenue sur le seuil, à l'instant où Cora Mysor allait manœuvrer le bouton, elle ajouta encore :

— Enfin, si vous ne réussissiez point, si quelque jour, vous vous trouviez dans l'ennui, dans la peine, n'hésitez pas à vous adresser à moi... Ce ne sera pas en vain.

— Merci madame, vous êtes bonne.

— Chut, ne le criez point si haut, on ne vous croirait pas... A présent, sauvez-vous, mon petit.

Mme Verrans écartait le battant et, côte à côte, les deux femmes traversèrent le grand salon d'attente séparant le cabinet de travail du vestibule.

— Ce soir même, mon petit-fils apprendra mon consentement, dit encore la patronne, je compte...

Elle s'interrompit brusquement, faisant signe à sa compagne d'imiter sa réserve, car elle venait d'apercevoir trois personnes debout près de la cheminée du salon.

Elle leur adressa un léger signe de la tête et, sans ajouter une syllabe, Cora et elle gagnèrent le perron où elles se séparèrent.

De son côté, Cora s'était vivement détournée car, parmi le trio, elle venait de reconnaître Georges de Peyrolas.

Mais après tout, que lui importait ?...

Une joie profonde, que rien ne pouvait altérer, inondait son âme, et ce fut infiniment heureuse qu'elle monta dans l'auto qui l'avait amenée, tandis que Mme Verrans rejoignait ses visiteurs au salon.

CHAPITRE VI

Les compagnons de Georges de Peyrolas n'étaient autres que M. Anquetil et sa fille Claire.

Le jeune homme les avait trouvés installés à son arrivée ; le père de Claire avait rendez-vous pour cinq heures avec Mme Verrans pour négocier la vente de terrains lui appartenant et que la patronne désirait acquérir, afin d'agrandir son usine.

L'affaire traînait depuis des mois... Aussi, dans le mot de convocation qu'elle avait envoyé à Anquetil, la patronne avait-elle marqué sa volonté formelle d'en finir.

Ce fut ce qu'elle signifia au bonhomme alors que, les politesses échangées, elle l'entraînait vers son cabinet de travail.

— J'espère qu'aujourd'hui, nous allons en terminer avec cette affaire des Landes de Vergard, prononça-t-elle.

— Mais oui, chère madame, intervint la jeune fille en adressant à son père un signe impérieux, papa ne demande pas mieux.

Et, sans attendre, elle ajouta :

— Je reste ici, avec M. de Peyrolas ; il me racontera des histoires pour me faire prendre patience.

Déjà, la porte se refermait derrière les parents ; les jeunes gens se retrouvèrent seuls. Instantanément, la physionomie de Claire se modifia ; son expression d'enjouement, son sourire s'effacèrent ; ses traits se durcirent, devinrent graves, cependant qu'une volonté formelle s'inscrivait sur son front que coupa un pli perpendiculaire.

— Qu'avez-vous, ma chérie ? s'enquit à mi-voix de Peyrolas auquel ce changement n'avait point échappé.

— Nous avons à causer sérieusement, répliqua-t-elle brièvement en le maintenant à distance respectueuse d'un geste décidé. Vous avez entendu ce que disait Mme Verrans en reconduisant cette dame ?... « Ce soir, mon petit-fils apprendra mon consentement ».

« C'est donc que, contre toute attente, elle cède, autorise le mariage de Daniel avec Nancy...

— Dame ! cela m'en a tout l'air... Au reste, à présent, elle n'a rien de mieux à faire.

Et comme son interlocutrice, marquant quelque étonnement, le considérait attentivement, de Peyrolas reprit :

— Savez-vous quelle est cette dame avec qui Mme Verrans s'entretenait si familièrement ?

— Non, évidemment, c'est la première fois que je la vois ici... Mais la chose importe peu.

— Permettez-moi d'être d'un avis différent. Vous me comprendrez quand vous connaîtrez son nom.

— Qui est-ce ? Mon cher ami, perdez donc l'habitude déplorable de faire des effets, ainsi qu'au théâtre. Soyez bref, concis.

— Non, voilà que vous vous impatientez...

— N'y a-t-il pas de quoi ?

— Cette dame, c'est Cora Mysor, l'ancienne maîtresse du beau Daniel.

Si Georges de Peyrolas avait escompté un mouvement de surprise, il dut être satisfait. Claire Anquetil venait d'exécuter un véritable soubresaut.

— Vous dites ? s'exclama-t-elle.

— Vous avez parfaitement entendu.

— Qui l'a fait venir ici ?

— Moi, parbleu... Notre meilleure chance de succès était de lâcher Cora sur Daniel. Si quelqu'un pouvait le détacher de Nancy, le ramener à Paris, c'était elle... Tout se trouvait remis en question comme avant le voyage de notre sympathique héros... Gagner du temps, c'était vous permettre d'intervenir utilement à votre heure.

— Oui, oui...

— Aussi, jugez de ma stupeur lorsque j'ai entendu la mère Verrans annoncer à Cora, que je ne m'attendais pas à trouver ici, entre parenthèses, qu'elle consentait à ce mariage... C'est la fin de tout...

— Oui...

— Que s'est-il passé ?... J'avoue que je paierais gros pour le savoir.

Claire Anquetil qui, depuis quelques instants, semblait plongée en de profondes réflexions, redressa la tête et, avec un grand geste :

— Mon cher, à mon grand regret, il m'est impossible de vous renseigner sur ce point.

— Je m'en doute.

— Pour résumer la situation, reprit la jeune fille d'un ton décidé, qui surprit son interlocuteur, la partie est perdue, n'est-ce pas ? Jamais je n'épouserai Daniel Verrans ?

— Ma pauvre amie, je crois, en effet, qu'il faut en faire votre deuil... Nous avons joué notre dernière carte et le résultat...

— Est piteux, avoua Claire.

— Je cherchais le mot.

Entre eux, il y eut quelques instants de silence ; la jeune fille méditait, les sourcils froncés, tandis que de Peyrolas contemplait ses ongles polis d'un air embarrassé.

Ce fut elle qui renoua le fil rompu de la conversation.

— Mon cher Georges, maintes fois, vous m'avez affirmé que vous m'aimiez...

— Certes, ma chérie, je vous adore... Je vous l'ai prouvé en vous aidant dans la mesure de mes moyens à contracter un mariage propre, selon vous, à assurer votre avenir. Il n'a pas tenu à moi qu'il ne se réalisât.

— Oui, vous vous êtes montré allié fidèle autant qu'intelligent.

— Merci... C'est que, voyez-vous, je vous aime. Pour moi, vous êtes la plus exquise, la plus jolie, comme la plus perverse des femmes.

Il se rapprochait, se faisant tendre, dans l'intention de la consoler de la grande déception qu'elle venait d'éprouver.

Comme il caressait doucement les mains tièdes de la jeune fille entre les siennes, elle déclara, le regardant en face :

— Moi aussi, Gorges, je vous aime... Nous sommes faits pour nous comprendre, nous sommes en tout point dignes l'un de l'autre... Réunis, nous pouvons espérer faire notre chemin en ce monde...

— Que voulez-vous dire ? murmura-t-il, surpris, se demandant où elle désirait en venir.

— Simplement ceci ; je suis lasse de la vie que je mène chez moi... C'est une atmosphère étouffante en laquelle je m'étiole... Là, je perds mon temps.

— Hélas...

— J'ai tenté d'en sortir par la route de la fortune... J'ai échoué... A moi de trouver un autre chemin.

— J'admire votre courage, l'adversité ne saurait vous abattre.

— C'est que je suis une femme forte.

— Je n'avais pas attendu cet instant pour m'en apercevoir, risposta-t-il galamment.

— Soyons sérieux. J'ai une proposition à vous faire.

— Voyons...

— A tout prix, je veux m'évader de la médiocrité dans laquelle je languis. Voulez-vous m'épouser ?

De Peyrolas était à cent lieues d'avoir prévu semblable conclusion ; aussi, en dépit de l'empire qu'il exerçait sur lui-même, laissa-t-il percer un étonnement qui confinait à la stupeur.

— Moi, balbutia-t-il.

— Mon cher, soyez poli... Votre ahurissement n'est guère flatteur.

— Permettez, j'étais si loin de m'attendre...

Il se remettait, s'efforçant de faire bonne contenance, de trouver des paroles convenables en la circonstance.

— Vous savez bien, reprit-il presque aussitôt, que ce serait là mon plus cher désir. Malheureusement, la pénurie de nos ressources est telle qu'en unissant nos médiocrités, nous ne ferions qu'un total de misères.

— Permettez, à votre tour, interrompit-elle. Nous allons faire des chiffres, si vous le voulez bien.

Et comme il la regardait, ébahi, ne trouvant rien à répondre, elle poursuivit :

— Mon père est actuellement en train de conclure avec la mère Verrans la vente de nos landes de Vergard. Tout à l'heure, je lui ai dit un mot à ce sujet qui a dû lever ses dernières hésitations.

— Bon.

— La mère Verrans en a grand besoin, puisqu'elle ne peut s'étendre d'un autre côté. Elle offrait cent trente mille francs ; père n'aura donc point de peine à obtenir les cent cinquante mille qu'il me faut. Comme il est entendu chez moi que le prix de ces landes me reviendra, cette somme, jointe à mes cent mille francs de dot, en fait deux cent cinquante mille, c'est-à-dire vingt mille francs de rentes que j'apporte à mon mari.

— Par le temps qui court...

— D'autre part, j'ai pris des informations... Les débris de la fortune que vous avez dévorée, auxquels se joignent les bénéfices des petites affaires que vous brassez en sous-main, font deux cents autres mille francs, soit quinze à seize mille livres de rentes, ce qui nous en ferait quarante mille comme entrée en ménage. Je suis certaine de ce que j'avance.

— Je ne vous chicanerai pas là-dessus.

— Enfin, il y a vos appointements.

— Une misère.

— Soit, si vous restez comme vous êtes... Mais si vous passez... sous-préfet...

— Ma nomination peut se faire attendre des années... Tous les postes sont occupés.

— Voilà ce qui vous trompe... Le nouveau ministre de l'Intérieur a, paraît-il, appelé près de lui en qualité de chef de cabinet le sous-préfet de Fontenay-le-Comte dont le poste se

trouve ainsi vacant. Ce nouveau ministre, voyez si la chance est pour vous, M. Dumas, est justement un vieil ami de Mme Verrans qu'il a connue jadis, dans le Nord...

— Je ne vous savais pas si bien informée, murmura de Peyrolas, intéressé. Qui vous a appris ces choses ?...

— Mme Verans le disait, ici même hier, après le déjeuner... La bonne dame est folle de moi. Elle me prend pour un ange...

— Sa vue baisse, plaisanta de Peyrolas, ne sachant trop que dire.

— Je puis affirmer que si votre nomination facilitait mon mariage, elle emploierait tout crédit pour vous l'obtenir, repartit Claire qui n'avait point souri. Alors, nous serions tout à fait à l'aise et en position de faire figure dans le monde... Appuyés l'un à l'autre, nous secondant, nous poussant, nul ne sait à quoi nous pourrions prétendre... Vous me connaissez, Georges, vous savez que je suis intelligente, active, ambitieuse, que mon mari pourra compter sur moi... Réfléchissez, je vous laisse jusqu'à demain. Ensuite, vous me ferez connaître votre réponse.

— Vous me prenez au dépourvu.

Elle eut un imperceptible haussement d'épaules et, dans le coup d'œil dont elle l'enveloppa, passait une expression de dédain.

— J'ajouterai encore, reprit-elle, que si c'est un refus, je ne vous le pardonnerai pas... Désormais, vous m'aurez comme ennemie et, dame, vous n'ignorez point que je ne ménage guère mes adversaires... Dans ces conditions, voyez où est votre intérêt, ce que vous voulez faire.

Il l'interrompit vivement :

— Claire, pourquoi menacer ?

— C'est un simple avertissement. Je pose les données du problème.

— Inutile, pour moi, il est déjà résolu.

— Et c'est ?

Une seconde encore, de Peyrolas hésita :

Certes, il lui en coûtait de renoncer au rêve de toute sa vie qui avait été de faire le beau mariage susceptible de le remettre complètement à flot... Mais quoi, on ne réalise pas toujours ses aspirations. Et puis, tout bien pesé, l'union qu'on lui imposait n'était pas sans offrir de sérieux avantages.

Claire se trouvait plus riche qu'il ne le supposait ; d'autre part, elle ne se vantait point en disant que Mme Verrans, qui l'avait prise en affection, remuerait ciel et terre pour obtenir à Georges le poste qu'il convoitait.

La vieille dame n'était point de celles qui lâchent leurs protégés et auxquelles on peut refuser quelque chose.

Puisque le nouveau ministre était de ses relations, elle trouverait bien le moyen de lui arracher cette nomination, coûte que coûte.

C'était pour de Peyrolas le pied mis à l'étrier, tous les espoirs permis, d'autant qu'il aurait une femme à l'esprit singulièrement délié pour le seconder, l'aider à gravir les degrés de l'échelle sociale.

A quoi ne pourrait-il point aspirer ?

Par la pensée, il se voyait député, sénateur, ministre peut-être un jour, en tout cas conseiller d'Etat.

Par contre, s'il refusait, il se faisait en Claire une ennemie implacable, irréductible que rien ne désarmerait et, mieux que personne, Georges savait de quoi elle était capable ; il l'avait vue à l'œuvre dans sa lutte pour conquérir Daniel et, si elle avait été vaincue, ce n'était vraiment pas sa faute... Sa défaite était due à un concours de circonstances encore mal connues mais certainement extraordinaires et Georges ne pouvait espérer en trouver de semblables pour le protéger, s'il déclarait la guerre à sa belle amie.

Enfin, il aimait sérieusement cette jolie fille aussi séduisante qu'inquiétante ; l'affection qu'il lui portait était faite de sentiments multiples et bizarres, tels qu'il en peut naître en un cœur faisandé, perverti, comme l'était le sien, par toutes les compromissions, par l'absence totale de principes.

Dans ces conditions, son parti avait été vite pris et ce fut gaiement, tendrement même qu'il prononça :

— Ma chérie, puisque notre mariage n'est pas une folie, vous venez de me le démontrer, c'est avec joie que je deviendrai votre époux. Ce soir même, je demanderai votre main à votre père.

— Bien vrai ? fit-elle avec un élan qui prouvait qu'elle avait redouté quelque résistance.

— Vous avez ma parole... Oui, nous serons heureux... Nous saurons nous faire une large place au soleil.

— J'y compte bien.

— N'oubliez point de talonner la mère Verrans pour cette place, recommanda-t-il encore.

— Ne craignez rien, j'en fais mon affaire.

Puis, reprise par sa jeunesse, elle s'abandonna à son contentement et, lui jetant les bras autour du cou, une flamme aux yeux, elle lui offrit ses lèvres :

— Embrasse-moi, mon chéri, embrasse-moi comme tu m'aimes...

Il l'enlaçait et ce fut ainsi qu'ils scellèrent leurs fiançailles.

CHAPITRE VII

— Comme on est bien ici, près de vous, murmura Daniel en se penchant vers la bergère au fond de laquelle Nancy se tenait blottie.

— Vraiment ? interrogea-t-elle en levant vers lui son joli visage où la joie ramenait les couleurs de la santé.

— Certes... J'espère, ma bien-aimée, que vous ne doutez pas de ma sincérité ?

— Vous me le demandez ?

— Et dire que j'ai failli perdre cette place que, durant des semaines, j'ai pu vivre loin de vous... A présent, je n'arrive pas à comprendre comment...

— Taisez-vous, Daniel, ceci est le passé, un passé lointain et que je veux oublier.

— Ma chérie...

C'était en un petit boudoir donnant sur la façade postérieure du château de la Heurtery et qu'on avait spécialement aménagé pour la jeune fille.

Cette pièce, de dimensions plus exiguës que le grand salon, offrait un caractère plus intime. Là, les fiancés étaient véritablement chez eux. La nuit, qui venait lentement, noyait d'ombre toutes les choses ; c'était un crépuscule très doux qui vaporisait une grisaille sans cesse plus épaisse dans l'atmosphère.

Le miracle escompté par Perrine s'était peu à peu réalisé.

Le bonheur avait rendu à Nancy ses forces défaillantes ; ce que la médecine avait été impuissante à obtenir, l'amour, ce grand maître, l'avait accompli.

La fièvre avait disparu ; la jeune fille passait des nuits calmes que ne hantait aucun cauchemar ; et chaque jour, elle se levait de grand matin, afin d'être jolie et parée pour recevoir Daniel lorsqu'il arriverait de Poitiers.

Durant cet après-midi, ils avaient fait une courte promenade dans le parc dont les ramures, jaunies par l'automne, se développaient au-dessus de leurs têtes ainsi qu'un précieux velum d'or. Puis, ils avaient regagné le boudoir.

Cédant aux instances de Daniel, Nancy avait consenti à prendre un peu de repos, dont elle prétendait ne point avoir besoin et, lentement, la main dans la main, ils se laissaient cerner, envelopper par la nuit complice et tiède.

Soudain, on gratta discrètement à la porte ; puis, presque aussitôt, celle-ci s'ouvrit, livrant passage à la vieille Perrine.

Un instant, elle demeura immobile sur le seuil, surprise par ces ténèbres que son regard ne parvenait point à percer.

— Ah, c'est toi, nounou... fit Nancy, qu'y a-t-il ?...

— Comment, vous voilà dans le noir ?

— Ma foi, oui.

Puis comme un frôlement léger dans la muraille indiquait que la servante se disposait à tourner le commutateur d'électricité, la jeune fille se hâta de poursuivre :

— Non, n'allume point, à moins que tu n'en aies besoin.

— Pas précisément.

— Nous sommes si bien ainsi.

Et plus bas, de façon à n'être entendue que de son fiancé, Mlle Montfort acheva dans un souffle :

— Il me semble que nous percevons mieux les battements de notre cœur.

— Mon aimée...

— En ce cas, je vous laisse, annonçait Perrine en voltant sur ses talons.

— Tu ne désirais rien ?

— Simplement savoir si vous ne vouliez pas une boisson chaude... Un bol de bouillon, par exemple... Il y en a d'excellent à la cuisine.

— Du tout, cela me couperait l'appétit.

— Vous avez faim ? Voilà qui est admirable, s'enthousiasma Perrine.

— Terriblement faim, en effet ; j'en ai honte...

— Ne vous en cachez point. Cela me réjouit tout autant que votre bonne nounou, protesta Verrans.

— Parbleu vous le pouvez, de même que vous repentir du mal que vous avez fait, grommela entre ses dents la paysanne en décochant un regard de travers dans la direction du jeune homme.

Bien qu'elle lui fût infiniment reconnaissante d'avoir rendu, par son simple retour, la santé à sa chère Nancy, Perrine n'en gardait pas moins un certain ressentiment contre Daniel.

Elle lui en voulait des alarmes passées, de l'influence prépondérante qu'il avait prise dans le cœur de la petiote, comme elle disait.

Il y avait là une sorte de jalousie obscure dont la brave femme ne se rendait pas bien compte. Au reste, cela ne l'empêchait pas de se prendre d'amitié pour Verrans. Comment n'eût-elle point aimé le mari de sa Nancy ?...

Pourtant, les deux fiancés étaient trop occupés l'un de l'autre pour se soucier d'elle et, durant un instant encore, la mère Gassion demeura là, accotée de l'épaule au chambranle de la porte.

Elle songeait à la scène qu'elle avait eue cet après-midi, avec Mlle Marie... Si elle ne se fût point trouvée pour empêcher la rencontre, qui sait ce qu'eût appris Nancy et ce que serait à présent cette belle sérénité !.. Enfin, il aurait pu se faire que Cora Mysor ne fût point la mère de Nancy... Quel accueil lui eût réservé Daniel ?...

N'eût-il point écouté ses sollicitations, ne serait-il point reparti pour Paris, cette ville maudite dont Perrine ne proférait le nom qu'avec un accent d'exécration ! Rien que d'envisager ces hypothèses, la bonne femme se sentait froid dans le dos.

« Ah, les hommes... avec eux, on ne savait jamais à quoi s'en tenir... »

De son vivant, défunt Gassion lui en avait fait voir de toutes les couleurs, comme elle disait volontiers. C'était un beau gars certes, mais il le savait trop et, à l'époque des vendanges, notamment, il faisait les quatre cents coups, en dépit des remontrances, des admonestations virulentes de son épouse.

La voix de Daniel l'arracha à sa rêverie.

— Entrez ou sortez, maman Gassion, mais ne laissez point la porte ouverte... Nancy pourrait se trouver dans le courant d'air.

— Ah ! c'est vrai, je n'y pensais pas, sursauta la bonne femme ; excusez-moi, mademoiselle.

— Tu es toute pardonnée... Viens t'asseoir près de nous.

— Non, je vais jeter un dernier coup d'œil sur le dîner et dire à la cuisinière d'ajouter un entremets, puisque vous avez faim.

— Oh ! il y en aura assez pour moi, rassure-toi.

— Ce n'est pas sûr, d'autant que ce soir, nous avons M. Demousson à dîner... Donc, je me sauve.

Et preste comme une jeune fille, la paysanne s'éloigna :

— Bonne nounou... quelle excellente femme, fit Daniel avec un sourire.

— Certes, elle m'aime comme si j'étais sa propre enfant... Voyez-vous, mon ami, c'est elle qui m'a élevée, qui a remplacé près de mon berceau ma mère morte en me donnant le jour ; aussi, je lui rends son affection.

— Je ne l'ignore pas...

— Puisque nous sommes sur ce sujet, je tiens à vous remercier de vous montrer aussi doux, aussi patient avec elle ; il m'eût été pénible, je l'avoue, que ses radotages, ses manies, vous impatientassent.

— Oh ! il n'en est rien, je vous l'atteste, protesta Verrans. J'aime et respecte votre nourrice, Nancy, cela pour toutes les raisons que vous venez d'énumérer.

— Mon ami...

A ce moment, des voix se firent entendre dans la pièce voisine, et Mlle Montfort, ayant reconnu l'organe de son grand-père, s'exclama vivement :

— Voici du monde, Daniel, allumez, je vous prie, ce sera préférable.

Docilement, il obéit, tout en étouffant un soupir de regret et une nappe de clarté qui fit ciller les yeux des jeunes gens s'abattit, tombant des ampoules voilées de gaze bleu pâle ; à la même seconde, le bon M. Montfort faisait son entrée, en compagnie de M. Demousson, qui venait d'arriver au château.

L'aïeul de Nancy avait dû travailler durant tout le jour à ses recherches archéologiques, car c'est tout juste si on l'avait vu à l'heure du déjeuner.

C'était un trésor qu'il ne se lassait point de manier, d'étiqueter, n'en lâchant un spécimen que pour en saisir un autre qu'on lui apportait de la tranchée des fouilles ouvertes au fond du parc. Là, vingt terrassiers italiens peinaient du matin au soir, creusant le sol à la recherche de vestiges des civilisations disparues.

Cependant, M. Demousson, qui marchait un peu en arrière de son compagnon, avait eu pour les fiancés un regard triste de pauvre chien battu.

Il ne parvenait point à se consoler de ne pas

avoir été choisi pour être l'artisan du bonheur de Nancy... S'il comprenait bien que cette dernière eût préféré Daniel, plus séduisant, plus beau garçon, sa peine n'en demeurait pas moins lourde.

Néanmoins, il faisait bonne contenance et, nul dans son entourage ne soupçonnait le drame dont son pauvre cœur était le théâtre.

Il était un peu plus mélancolique, un peu plus taciturne qu'à l'ordinaire, mais à cela, personne ne prenait garde, Demousson n'ayant jamais été un personnage loquace, de ceux qui occupent le premier plan. En revanche, l'amitié qu'il avait vouée à Daniel était sincère et sans aucune arrière-pensée.

Maintenant, on échangeait des formules de politesse ; M. Montfort mettait un baiser au front de sa petite-fille, Verrans et l'architecte se donnaient la main.

— Cher monsieur, commença le second, je crois avoir une bonne nouvelle à vous annoncer.

— En vérité !

— De quoi s'agit-il ! s'enquit vivement Nancy.

— Voilà : j'ai parlé de M. Verrans à un de mes clients, M. Faure, vous savez, le grand distillateur pour lequel j'ai construit de vastes ateliers cet hiver.

— En effet, fit M. Montfort.

— Oh ! je ne vous ai pas nommé, poursuivait Demousson, tourné vers Daniel. J'ai dit simplement qu'un de mes bons amis, garçon d'une excellente famille, instruit et intelligent...

— Je vous en prie... M. Faure aurait une désillusion...

— Bref, j'ai dit ce que je pensais de vous et que vous désiriez vous créer une situation dans le commerce ou l'industrie. M. Faure m'a dit qu'il examinerait la chose. Je crois qu'il prendrait volontiers un adjoint, quelqu'un de capable pour le seconder dans ses affaires et à qui, un jour, il pourrait transmettre la gérance de sa distillerie.

— Mais je ne connais rien dans les alcools, protesta Daniel.

— Naturellement... On vous mettra au courant.

— Ce ne doit pas être sorcier, avança Nancy.

— Bien sûr, mademoiselle, déclara Demousson, qu'un doux regard de la jeune fille paya de son intervention. Enfin, M. Verrans réfléchira... Il n'est pas engagé, puisque son nom n'a même pas été prononcé.

— Qu'en dis-tu, grand-père ? s'enquit Nancy.

— C'est à voir. En tout cas, mon cher Demousson, nous vous sommes tous très obligés du concours que vous nous apportez et du mal que vous vous donnez.

— Oui, oui, pour mon compte, je vous en suis très reconnaissante, s'écria la jeune fille en tendant à l'architecte une petite main que celui-ci serra doucement en balbutiant :

— Mademoiselle, je ne mérite pas tant de remerciements.

— Si fait, vous êtes un bon et brave garçon... Je m'en souviendrai, surenchérit cordialement Daniel.

A cet instant, et fort heureusement pour l'architecte qui ne savait plus trop où se fourrer, on frappa discrètement à la porte et, sur l'invitation de M. Montfort, celle-ci s'ouvrit, livrant passage à Perrine.

La vieille femme semblait en proie à un trouble profond et, avant qu'on l'eût interrogée, elle débita sans perdre haleine :

— Monsieur... Mademoiselle... Il y a là Mme Verrans, M. Henri et sa femme, qui viennent d'arriver en auto.

Le châtelain eut un geste de colère.

— Que nous veulent-ils encore ! grommela-t-il.

Nancy, redoutant le pire, était devenue pâle comme un beau lys, tandis que Daniel fronçait le sourcil.

Perrine, qui s'était aperçue de l'effet produit par sa communication, se hâta d'ajouter :

— Que personne ne s'inquiète... Je ne crois pas qu'il s'agit de mauvaises nouvelles, au contraire.

— Ah ! soupira la jeune fille, semblant revenir à la vie et rendant à Daniel la pression de ses doigts.

— Oui, la vieille Mme Verrans m'a dit : « allez prévenir votre maître et Mlle Nancy que je voudrais leur parler en bonne amitié ». Cela m'a paru si extraordinaire que je suis accourue, sans songer que je pouvais vous causer une mauvaise émotion.

Cette fois, les assistants se regardèrent ébahis ; de fait, ainsi que le disait Perrine, la chose était pour le moins extraordinaire.

— Je vais aller recevoir nos visiteurs, fit résolument M. Montfort en se levant. Où les avez-vous fait entrer ?

— Dans le grand salon, monsieur, bien entendu.

— Permettez, cher monsieur, c'est à moi qu'il appartient de m'assurer des intentions des miens, protesta Daniel en lui barrant le passage.

Il n'était point sans inquiétude touchant la nature de la communication que sa grand'mère désirait faire aux habitants de la Heurtery ; un point le rassurait cependant : la présence de sa mère.

Il savait pouvoir compter sur l'excellente femme et se répétait qu'elle ne se fût point associée à une démarche susceptible de le peiner. Pourtant, il n'était rien moins que tranquille.

— Mais qu'on introduise donc ici les parents de Daniel, ce sera plus simple, et ainsi nous saurons tous à quoi nous en tenir, intervint Nancy, se jetant au milieu du débat qui s'instaurait entre son grand-père et son fiancé.

Puis, tournée vers Perrine, elle continua avec autorité :

— Tu m'as entendue ! Prie nos visiteurs de nous rejoindre.

La servante quêta un signe d'approbation chez son maître ; après quoi, silencieusement, elle s'éclipsa.

Des secondes s'écoulèrent qui parurent interminables aux assistants, tous fort troublés, en dépit des attitudes dégagées qu'ils affectaient.

Enfin, l'huis tourna à nouveau sur ses gonds et la vieille Mme Verrans parut, suivie de M. Henri et de sa belle-fille.

De loin, la mère de Daniel sourit à son fils, debout près de Nancy et cela fit chaud au cœur des jeunes gens.

Au reste, Mlle Verrans, avec la décision qui lui était propre, attaquait déjà :

— Cher monsieur Montfort, vous devez être quelque peu surpris de me voir, surtout à pareille heure.

— En effet, murmura le savant.

— Excusez-nous donc pour cette incorrection, mais je n'ai pas voulu attendre plus longtemps avant de vous informer que j'avais changé d'avis.

Et, s'adressant à Daniel :

— Quand tu voudras venir m'embrasser, méchant garçon, je pourrai te prier de me conduire vers ta fiancée...

— Grand'mère...

— Madame...

Cette double exclamation avait jailli simultanément des lèvres des jeunes gens qui avaient pâli.

— Allons, puisque tu ne te hâtes pas, je ferai donc le chemin toute seule, poursuivit l'aïeule avec une rondeur aimable.

Et, presque aussi à l'aise que si elle se fût trouvée dans son cabinet de travail, à l'usine,

elle traversa le boudoir pour venir s'arrêter devant Nancy.

— Ma chère enfant, ne tremblez point ainsi. Je renonce définitivement à mon rôle de croquemitaine... Vous êtes charmante en vérité et je commence à comprendre parfaitement mon petit-fils. Vous ferez une mariée délicieuse et, grâce à vous, je l'espère, j'aurai une ribambelle d'arrière-petits-enfants délicieux, comme vous-même, mauvaises têtes ainsi que leur papa... A présent, laissez-moi vous embrasser.

Sur ce, la vieille dame, qui décidément, souriait, très maternelle, attira Mlle Montfort sur sa poitrine, lui mettant aux joues de sonores baisers.

Incapable de se contenir plus longtemps, Daniel s'était jeté au cou de sa mère et tout en l'embrassant, il disait :

— Oh ! maman chérie, je suis sûr que c'est à toi que nous devons ce revirement !

— Pas le moins du monde... Ta grand'mère, qui est bien la meilleure femme que je connaisse, en dépit de ses airs bourrus, a évolué toute seule. Ton père et moi n'avons fait que la suivre... Il y a une demi-heure, nous ignorions encore qu'elle donnait son consentement...

Une seconde, le jeune homme demeura perplexe. Puis, renonçant à percer ce mystère, il embrassa à nouveau Mme Henri.

Vraiment, il était infiniment heureux, en cette minute...

Là-bas, Nancy pleurait doucement, appuyée sur l'épaule de M. Montfort, non moins ému, cependant que Mme Verrans contemplait son œuvre d'un regard satisfait.

M. Henri, silencieux et grave, ainsi qu'à l'ordinaire, hochait la tête approbativement, faisant vis-à-vis à M. Demousson qui, retiré dans le coin le plus sombre de la pièce, se tamponnait furieusement les yeux.

L'architecte était tout à la fois navré et ravi, car si le bonheur dont il était témoin le remplissait d'aise pour ses amis, il achevait de lui enlever sa dernière espérance, celle que les amoureux déçus gardent au cœur, en dépit de tout, jusqu'à la minute suprême.

FIN

Prochain volume à paraître :

DESTINÉES

par Georges SIM

1 fr. 25 le roman complet

Imprimerie Crété. Corbeil. — 1871-9-29.

GEORGES SIM

DESTINÉES

PREMIÈRE PARTIE

JACQUES ET ELSIE

« *Quelques années avant de connaître une des plus grandes popularités qui fussent jamais atteintes, Rudolf Valentino était laveur de vaisselle dans un petit restaurant de New-York.*

Congédié, il n'eut d'autre ressource que de se présenter certain jour à une soupe populaire. Et c'est alors, tandis qu'il attendait avec quelques centaines de vagabonds, que passa une jeune fille qu'il avait aimée en Italie et dont il avait perdu la trace.

Elle s'engouffra dans une bouche de métro et il ne put la suivre, car il n'avait pas un sou en poche.

Ainsi la perdit-il une seconde fois. »

LES JOURNAUX

CHAPITRE PREMIER

La cantine de Woodhaven.

Il pleuvait. Le temps était gris. Le froid était vif. Aussi, après avoir relu deux fois l'écriteau qui s'étalait à la vitrine d'un pharmacien, le jeune homme releva-t-il le col de son veston et enfonça-t-il ses mains au plus profond de ses poches.

Elle étaient bleues est engourdies.

Il ne se résigna pourtant pas à poursuivre sa route sans avoir relu une troisième fois l'avis qui disait simplement :

On demande un barman de couleur.

Qu'on ne s'étonne pas de voir pareil avis à l'étalage d'une pharmacie, car, aux États-Unis, les pharmaciens sont en même temps marchands d'articles de toutes sortes, journaux et papeterie, valises et bibelots-souvenirs, mais ils sont surtout débitants de boissons.

De boissons hygiéniques, bien entendu ! On ne trouve chez eux que des sirops, de la bière à un demi-degré d'alcool, des *ice-cream* et autres friandises tolérées par la loi de prohibition.

C'est dans les pharmacies que le plus souvent, à une heure, dactylos et employés se précipitent avec un sandwich dans un papier et qu'ils le dévorent au milieu d'une bousculade indescriptible.

Or c'est une autre tradition que le barman soit un nègre.

Est-ce que le jeune homme planté devant les vitres de l'officine espérait voir la pancarte se transformer ? Ou bien espérait-il lui-même passer du blanc au noir afin d'être admis à occuper ce poste enviable ?

Lire la suite dans quinze jours : DESTINÉES

ŒUVRES DE PONSON DU TERRAIL

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

1. La Jeunesse du Roi Henri.
2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle.
3. Les amours du Valet de Trèfle.
4. La Reine des Barricades.
5. Rocambole.
6. Le Club des Valets de Cœur.
7. Les Exploits de Rocambole.
8. La comtesse Artoff.
9. La Résurrection de Rocambole.
10. L'Auberge maudite.
11. La Maison de Fous.
12. Les Étrangleurs.
13. Les Millions de la Bohémienne.
14. Un Drame dans l'Inde.
15. Le dernier mot de Rocambole.
16. L'Enfant perdu.
17. Les Tribulations de Shoking.
18. Rocambole en prison.
19. La corde du Pendu.
20. Les voleurs du grand Monde.
21. Cartahut.
22. Le buveur de Raki.
23. Le Paris mystérieux.
24. Les Compagnons de l'amour.
25. La Dame au Gant noir.
26. Le Forgeron de la Cour-Dieu.
27. Les Amours d'Aurore.
28. La Justice des Bohémiens.
29. Les Cavaliers de la Nuit.
30. Le Page du Roi.
31. La messe Noire.
32. Le Palais mystérieux.
33. Le Capitaine Coquelicot.
34. Les Gandins.
35. L'Agence Matrimoniale.
36. Le capitaine des Pénitents noirs.
37. Pas-de-Chance.
38. Les Mystères des Bois.
39. La Chasse à la Muette.
40. Mémoires d'un Gendarme.
41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy.
42. Le Capitaine Curebourse.
43. L'Armurier de Milan.
44. Le Filleul du Roi.
45. L'Héritage du Roi René.
46. Le secret du Dr Rousselle.

ŒUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

Chaque volume, sous belle couverture illustrée en couleurs, forme un récit complet

1. Les Trappeurs de l'Arkansas.
2. Les Rôdeurs de frontières.
3. Les Francs-Tireurs.
4. Le Cœur loyal.
5. La Belle Rivière.
6. Le Souriquet.
7. Le Grand Chef des Aucas.
8. Le Chercheur de Pistes.
9. Les Pirates des Prairies.
10. La Loi de Lynch.
11. La Grande Flibuste.
12. La Fièvre d'Or.
13. Curumilla.
14. Valentin Guillois.
15. Les Bois-Brûlés.
16. Balle-Franche.
17. L'Éclaireur.
18. La Forêt Vierge.
19. Les Outlaws du Missouri.
20. Les Chasseurs d'Abeilles.
21. Le Cœur de Pierre.
22. Le Guaranis.
23. Le Montonero.
24. Zéno Cabral.
25. Cornelio d'Armor.
26. Les Coupeurs de Routes.
27. Une Vengeance de Peaux-Rouges.
28. Les Gambucinos.
29. Sacramenta.
30. La Mas-Horca.
31. Rosas.
32. Les Aventuriers.
33. Les Bohèmes de la Mer.
34. La Castille d'Or.
35. Le Forestier.
36. Les Titans de la Mer.
37. Les Rois de l'Océan.
38. Vent-en-Panne.
39. Ourson Tête-de-Fer.
40. Le Chasseur de rats.
41. Le Commandant Delgrès.
42. La Main-Ferme.
43. L'Eau-qui-Court.
44. Les Nuits Mexicaines.
45. Les Vaudoux.
46. Le Roi des Placers d'Or.
47. Le Rancho du Pont-de-Lianes.
48. Le Rastréador.
49. Le Doigt de Dieu.
50. Le Trouveur de sentiers.
51. Les Bisons blancs.
52. Cardénio.

ŒUVRES DE LOUIS NOIR

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

1. Surcouf.
2. Empereur et Corsaire.
3. Le Coupeur de Têtes.
4. A la recherche d'un trésor.
5. Les Chasseurs du Désert.
6. Le Corsaire aux cheveux d'or.
7. La Vengeance du Roi de la Grève.
8. Le Roi des Chemins.
9. Le Trou de l'Enfer.
10. Les Millions du Trappeur.
11. Le Trappeur malgré lui.
12. Le Voyageur Mystérieux.
13. Le Tueur de Lions.
14. Un Enlèvement au Harem.
15. Une Guerre de Géants.
16. Le Forban Noir.
17. Jean-qui-Tue.
18. Le Serpent du désert.
19. Un drame au fond de l'abîme.
20. Le Secret de la Ville Fantôme.
21. Les Mystères de la Savane.
22. A la Conquête des Dieux d'or.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

A. FAYARD & Cie, Éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIVe)

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Extrait du Catalogue :

N°		
104	J. Mandement et M. Allain	Fauvette.
105	P. Sales	Chaine dorée.
	—	Olympe Salverti.
106	Ed. Contino	Cendrillon d'amour.
107	M. La Tour	Cœur en détresse.
108	J. de Gastyne	L'Homme de la nuit.
109	M. Morphy	Marjolie.
100	—	Le Drapeau.
101	G. Maldague	Plus haut que la honte.
112	M. Priollet	Fini... l'amour.
113	M. La Tour	Torture d'amour.
114	P. Sales	Un drame financier.
115	—	Trahison.
116	J. de Gastyne	Martyre de Mère.
117	E. M.Laumann et L. Perret	N'oublions jamais.
118	C. Mérouvel	Un lys au ruisseau.
119	P. Decourcelle	Le curé du Moulin-Rouge.
120	—	Seule au monde.
121	G. Maldague	La Belle Armande.
122	P. de Pont-Jest	Les crimes d'un ange.
123	H. Kéroul	Flora Printemps.
124	M. Allain	Chagrin d'amour.
125	P. Sales	Louise Mornans.
126	J. de Gastyne	L'Amour en pleurs.
127	A. Matthey	La Belle fille.
128	M. Priollet	Les larmes qu'on ne pleure pas.
129	H. Mansvic	Transes d'amour
130	G. Maldague	La Bancroche.
131	J. Mary	Les Deux amours de Thérèse.
132	—	Les frères de la haine.
133	P. Sales	Jeanne de Mercœur.
134	M. Morphy	Le Secret de la dompteuse.
135	M. La Tour	La Dame mystérieuse.
136	—	Cœur d'Épouse.
137	J. de Gastyne	Le nom fatal.
138	G. Maldague	Ame en peine.
139	M. Priollet	Fleurette, bouquetière.
140	J.-H. Magog	La Belle aux yeux d'Or.
141	H. Mansvic	Sans Amour.
142	P. Sales	Amour et Millions.
143	—	La Conquête.
144	G. Maldague	Le Secret de Diane.
145	M. La Tour	Folie d'un soir.
146	J. de Gastyne	Le Char de la nuit.
147	M. Landay	Le Cœur de ma mie.
148	P. Lafargue	Dépravée.
149	P. Decourcelle	Les Fêtards de Paris.
150	—	La Marchande de Printemps.
151	J. Cardoze	Le Capitaine Grandcœur.
152	G. Maldague	La Délaissée.
153	J. de Gastyne	Le Crime de Reine.
154	J. Mary	Les Faux mariages.
155	—	Épouse et Amante.
156	H. Marchal	De l'Amour au Crime.
157	R. de Pont-Jest	Le Serment d'Eva.
158	M. Morphy	L'Ange du faubourg.
159	—	Les Petits Amoureux.
160	G. Maldague	Tragique Amour.
161	Ch. Le Facky	Passionnément !
162	P. Bertnay	L'Heure Héroïque.
163	F. M. Laumann et J. Bouvier	Amour et Larmes.
165	—	La Rançon.
166	Jean Rochon	La Galante Aventure.
167	J.-H. Magog	Rêve Meurtri.
168	Pierre Sales	La Fée du Guildo.
169	—	La Malouine.
170	G. Maldague	Baisers perdus.
171	C. Le Facky	L'heureux amour d'Arlette.
172	Paul Bertnay	Poste restante.
173	M. Morphy	La Dame en Or.
174	J. de Gastyne	Reines de Paris.
175	—	La Cassette de Perles.
176	G. Maldague	Celle qui tue !...
177	Paul Bertnay	Riches d'Amour.
178	Jules Mary	Le Docteur Madelor.
179	—	La Revanche de Madelor.
180	J. de Gastyne	Le Secret du Condamné.
181	Pierre Sales	La Jolie Midinette.
182	Pierre Sales	La Cigale ayant pleuré...
183	G. Maldague	L'Intruse.
184	J. Bonnéry	Le Masque de Honte.
185	V. Gœdorp	L'Énigme rouge.
186	P.-Y. Sebillot	L'Ombre sur le Bonheur.
187	P. Bertnay	Sacrifice d'Amour.
188	—	Impossible bonheur.
189	M. Boisson	La petite Aimée.
190	G. Spitzmuller	Jocelyne.
191	G. Maldague	Pour une femme.
192	Marc Mario	La Baronne aux cheveux d'or.
193	J. de Gastyne	Le Revenante.
194	J. de Castyne	Quand l'Amour parle..
195	M. Morphy	La Princesse pauvre.
196	P. Bertnay	A travers le Masque.
197	J. Bonnéry	Le Silence Fatal.
198	Ch. Mérouve	La Comtesse Hélène.
199	—	L'Aveugle de l'avenue Gabriel.
200	H de Chazet	Le Cœur endormi.
201	M. Morphy	Mireille Grantaire.
202	P.-Y. Sébillot	La lutte pour l'amour.
203	G. Gailhard	Du fond de l'ombre.
204	Trotet de Bargis	Le sacrifice sublime.
205	Paul Bertnay	Voleuse d'amour.
206	—	Cœurs fidèles.
207	Jean Petithuguenin	L'Impure.
208	J. Bonnéry	Entre deux amours.
209	G. Maldague	L'Amante.
210	M. Landay	Un Cœur triomphe.
211	M. Morphy	Premier Amour.
212	—	Le Secret du milliardaire.
213	Paul Zahori	Sauvé par l'Amour.
214	H. de Forge et F. Dacre	Un Cœur qui s'éveille.
215	J. Bonnery	Aimer?... Haïr?...
216	C. Audigier	Pour mieux la conquérir.
217	E.-M. Laumann	Tu es toute ma vie.
218	R. Bringer	Le Cœur de Suzy.
219	M. Landay	Catherinette.
220	Pierre Sales	Elles vont à l'amour...
221	—	Nous allons au plaisir...
222	J. Bonnéry	Le Martyre de deux Cœurs.
223	M. Morphy	Maman !...
224	R. Trotet de Bargis	Et ce fut le bonheur...
225	Léon Malicet	Je t'aimerai quand même.
226	Paul Junka	Niquette et ses parents.
227	M. Boisson	L'Heure du rendez-vous.
228	Jean Petithuguenin	Mère et Amante.
229	H. Mansvic	Mais il y avait l'enfant.
230	J. Bonnéry	Larmes d'amour.
231	Louis Létang	Pour que tu m'aimes.
232	Jean Demais	La Mangeuse de cœurs.
233	H. France et M. Morphy	La Fille du garde-chasse.
234	G. Maldague	Tombé du Ciel !
235	J. Nauzanes	L'Accusatrice.
236	J. Clairsange	Sous le poids du passé.
237	H. Mansvic	Celui qui aimait Pépita.
238	H. de Chazet	L'Enfant du passé.
239	M. Idiers	Le Cœur ne ment pas.
240	P. Darcy	Les Amours d'un modèle.
241	C. Audigier	Car je t'aime en secret...
242	J. Bonnery	Pour l'honneur... Pour l'amour.
243	J. Rochon	Je te reviens, ô mon aimée.
244	M. Morphy	Le roman d'une jeune fille pauvre.
245	J. Chanteuges	Au bord de l'abime.
246	A. Delcamp	Le Faiseur d'Or.
247	René Trotet de Bargis	Amour, fleur merveilleuse.
248	A. Boissière	Le Scandale de la rue Boissière.
249	J. Demais	La Chanteuse masquée.
250	P. Junka	La Fugitive.
251	P. Sales	Amour contre Amour.
252	J. Bonnéry	Tout pour elle.
253	P. Darcy	La Servante au cœur jaloux.
254	B. Van Vorst et A. Johnson	L'Enfant perdu.
255	M. Landay	Sa gosse d'amour.
256	J. Nauzanes	Le malheur sur l'amour
257	J. Clairsange	Aux ordres du destin.
258	A. Delcamp	L'Empoisonneuse.
259	J. Dalbret et Tr. de Bargis	Ma naissance est mon crime
260	R. Bringer	La Mystérieuse inconnue.
261	J. Chanteuges	L'Amour répare.
262	G. Spitzmuller	La Marche nuptiale.
263	J. Rochon	Les Amants fugitifs.
264	R. de Châteauvieux	J'ai dompté ton cœur rebelle
265	P. Dancray	Julyane.
266	H. d'Yvignac	Le cœur et la chair.
267	P. Darcy	La chanson des cœurs.
268	J. Bonnéry	Avant le bonheur.
269	H. de Testard	Sous la Cendre mal éteinte.
270	M. Allage	La Lumière dans les Ténèbres
271	G. Spitzmuller	La Gitane.
272	Ch. Le Facky	A Cœur perdu !
273	Guy Desvaux	L'Amour en détresse.
274	J. Clairsange	O mon beau rêve !
275	A. Delcamp	L'Amour, poison du cœur.
276	J. Joseph-Renaud et Eloy Alary	L'Homme à la Fleur.
277	Henri Demesse	Le Clown Filasse.
278	J. Chanteuges	Fille d'Argent, femme de cœur.
279	J. Bonnéry	Un roman d'amour.
280	V. Gœdorp	La Femme du Rajah.
281	Jean Morni	Cousette d'Amour.
282	H. d'Yvignac	Le Cœur est maître.
283	P. Darcy	Le Démon de l'amour.
284	G. Spitzmuller	Les drames de Paris.
285	H. de Testard	La mort accuse.
286	J. Clairsange	Noblesse oblige !
287	J. de Saint-Marc	Que mon cœur a de peine.
288	Sreidi	Pourquoi pleurer !
289	Ch. Le Facky	Les Cœurs qui se cherchent.
290	Léonce Prache	L'Amour a tué.
291	E.-P. Margueritte	Quand le bonheur arrive
292	S.-B. Mila	Jusqu'au martyre.
293	Paul Dancray	Courtisane.
294	Ch. Mérouvel	Pour un regard.
295	J. Chanteuges	La Tendresse qui veille.
296	M. Landay	Une seconde de Folie.
297	H. de Testard	Conchita, farouche Amante.
298	Lucy Augé	L'Heure du Crépuscule.
299	H. Chanterelle	Les Bonheurs se paient.
300	E. Saillard	Les beaux yeux de nuit.
301	J. Bonnéry	L'Inconnue.
302	J. Clairsange	Les Paroles trompent.
303	G. Clavigny	Nora, l'Irlandaise au grand cœur.
304	P. Darcy	L'Amour s'éveille.
305	J. de Saint-Marc	L'Infamie.
306	M. Landay	L'Amour n'est pas un match
307	R. Navailles	La Fée aux Fleurs.
308	Georges Sim	Le Feu s'éteint.
309	G. Desvaux	Je crois à l'amour.
310	P. Dancray	Fille de Danseuse.
311	Henry Gayar	La Fiancée Veuve.
312	J. Chanteuges	L'Éternelle Chanson.
313	R. Le Moine	Pauvre Micheline.
314	N. de Guy	La Passion Criminelle.
315	Eugène Thebault	Francette.
316	Paul Darcy	Au jardin secret de mon cœur.
317	Jean Clairsange	Les Lèvres scellées
318	M. Landay	Une Femme à pile ou face.
319	R. Navailles	La Rançon du premier amour.
320	H. d'Yvignac	La Perle Noire.
321	P. Dancray	Traître à l'amour.
322	L. Prache	J'ai douté de ton amour.
323	J. Chanteuges	Quand le Bonheur passe.
324	L. Létang	Amour traqué.
325	Robert Lérac	Le Cœur qui se venge.
326	A. Boissière	Entre toutes les Femmes.
327	J. de Saint-Marc	L'Amour est le plus fort.
328	Paul Darcy	Cœurs de vingt ans.
329	René Le Moine	Pourquoi aimer?
330	M. Landay et A. de Lorde	L'étrange amant du mal.
331	J. Clairsange	L'exorcisme d'amour.
332	Christian Brulls	Mademoiselle X...
333	H. Chanterelle	Cœurs dépravés.
334	Jacques Morland	Un cœur déchiré.
335	Guy Desvaux	Pourquoi ne pas s'aimer?.
336	Paul Dancray	De tout leur grand amour
337	Henri Gayar	L'amour chemine.
338	J. Chanteuges	Le retour des choses.
339	Albert Boissière	Le Roman de Raquel.
340	Georges Sim	La maison sans soleil.
341	Maurice Landay et A. L. Tour	Le Marchand de poison.
342	Claude Desvalliers	L'ombre du passé.
343	Paul Darcy	Vivette, enfant de l'amour.
344	Chrystian Brulls	Les adolescents passionnés.
345	Henri d'Yvignac	Amour maître du monde
346	Jean Clairsange	Quand l'amour veille.
347	Robert Lérac	Les yeux dont je rêve
348	Léonce Prache	Tu n'es qu'à moi.
349	Jacques Morland	Je veux vivre ma vie.
350	Robert Navailles	Estrella, fille d'Espagne.
351	Guy Desvaux	Le cœur jaloux.
352	Paul Dancray	Le crime des autres.
353	Georges Steff	Mimi Bleuet.
354	André Delcamp	Lorsque l'enfant paraît.
355	A. de Lorde et M. Landay	Le second crime de la dame en noir.
356	Georges Sim	La Fiancée aux mains de glace.
357	J. Chanteuges	Jours de Folie.
358	R. Navailles	Maîtresse de son cœur.
359	Jean Thino	La Nymphe endormie.
360	Paul Darcy	Tout mon cœur pour t'aimer.
361	J. Valdier et Ch. Dé	L'enfant du désir.
362	A. Boissière	La Joconde aux enchères.
363	A. Salmon	Vainqueur de la Haine.
364	R. Lérac	Mon rêve en vain te suit.
365	J. Clairsange	Chanson d'adieu... Chanson d'amour !...
366	M. Ferrières	Miss Torpedo.

Imprimé en France.

2026-29. — Corbeil. — Imprimerie Crété.